LF
R8645
.5

Rom. Sem.

ŒUVRES

COMPLETES

DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

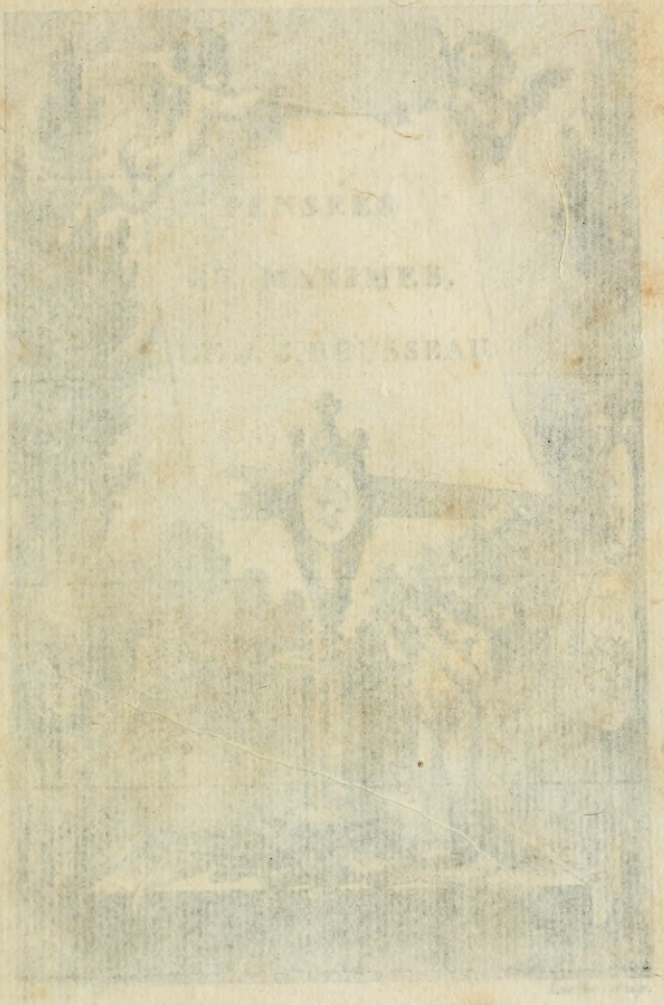
CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIERES, ET ORNÉE DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

TOME TRENTE-SIXIEME.

1793.

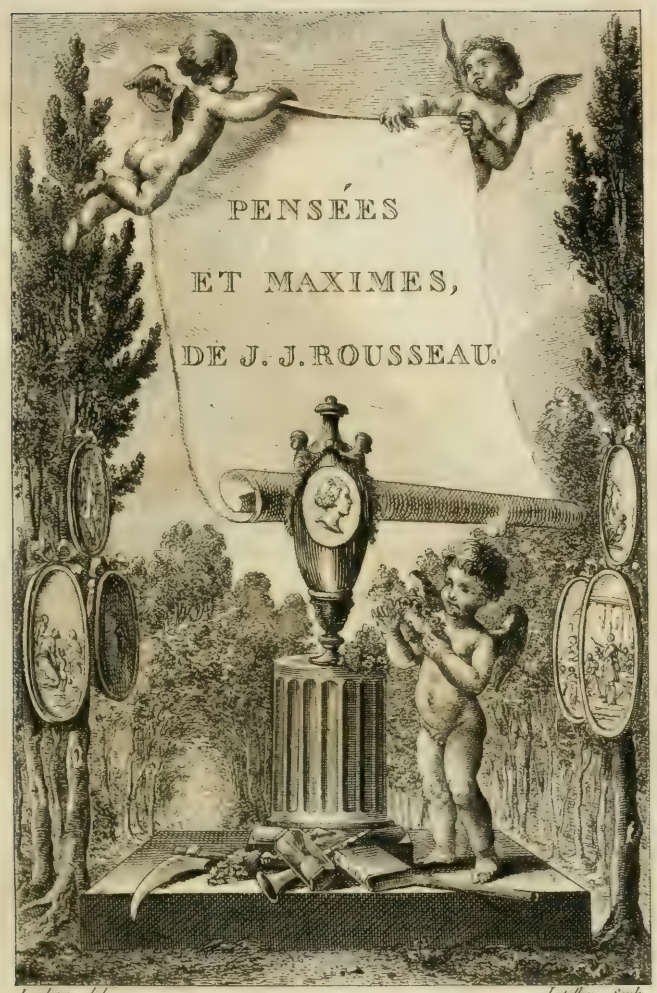
438647
11.9.45

PQ
2030
1788
t.36



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompletes36rous



Leclerc del *Letellier sculp*

ESPRIT,
MAXIMES
ET
PRINCIPES
DE
J. J. ROUSSEAU.

INTRODUCTION

PRÉLIMINAIRE,

Contenant quelques particularités de la vie de M. J. J. Rousseau de Geneve.

Il est des hommes célebres que leurs disgraces rendent plus célebres encore ; il en est d'autres qu'elles obscurcissent et qu'elles font oublier. Ceux-ci n'avoient apparemment que des talens factices, des vertus empruntées, et le mérite des enluminures. L'illusion seule leur avoit prêté cet éclat théâtral, qui varie d'abord selon les décorations de la scene, et qui s'éteint enfin avec les lustres du spectacle. Ils n'étoient qu'acteurs ; ils ont disparu avec leur rôle.

Il n'en est pas ainsi des premiers : leurs vertus, leurs talens, sont à eux ; la réputation dont ils jouissent leur appartient ; c'est l'apanage naturel de leur sagesse, de leur

génie : en vain les mœurs et la frivolité du siecle voudroient-elles jeter quelque équivoque sur leur gloire ; la vertu solide, le mérite réel triomphe toujours tôt ou tard des dédains de l'amour-propre. Au milieu même des revers, tandis que le sage paroît enseveli sous les ruines de sa réputation, ses disgraces lui assurent l'estime publique et un nom immortel. Sa philosophie, ses vertus, ses talens, paroissent alors sur leur propre base ; et il est d'autant plus grand que, pour l'être, il n'a besoin que de lui-même.

Tel est le fruit consolant que M. J. J. Rousseau recueille aujourd'hui des disgraces qu'il éprouve. En condamnant l'auteur d'*Emile* ses juges n'ont pas cessé d'estimer son cœur et de rendre justice à son génie. Les sages qui blâment les excès de sa sincérité l'admirent et le plaignent en même temps. Sa patrie ne souscrit qu'à regret à son exil volontaire. Le public le nomme,

dans sa retraite, le Socrate de son siecle. Il y jouira comme à Montmorenci, et de l'aveu de toute l'Europe, de ses titres si bien acquis d'homme de génie, de penseur, d'ami de l'humanité. Une disgrace aussi glorieusement compensée en est-elle une en effet pour M. Rousseau? C'est assurément le sceau de sa célébrité; et ce seroit peut-être l'écueil d'une vertu moins solide que la sienne.

Né à Geneve, en 1708, d'un pere vrai citoyen, M. Rousseau passa sa jeunesse, même en voyageant, dans une espece d'obscurité. Il se sentoit cependant cet esprit, ces talens qu'il n'a déployés que dans un âge mûr; mais *il préféroit son repos, et des amis, les seuls biens dont son cœur fût avide*, au nom qu'il pouvoit se faire de bonne heure, et qu'en quelque façon il ne s'est effectivement fait que malgré lui.

L'Allée de Sylvie est le premier ouvrage qui l'ait fait connoître; et il *approchoit déja*

de son septieme lustre lorsqu'il le composa. Mais ce n'est pas le premier fruit de son esprit ni de l'étude qu'il a toujours faite des mœurs et des hommes, même pendant sa jeunesse. A dix-huit ans il avoit fait la petite comédie de *Narcisse* ou *l'amant de lui-même*, qui n'a été représentée que sur la fin de 1752, et qui, comme il s'y attendoit, ne réussit point, quoiqu'elle soit d'ailleurs bien écrite. C'est à l'occasion de la chûte de cette comédie qu'il a dit avec la franchise la plus vertueuse: *Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une piece à faire siffler, si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs, et sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier.*

L'Allée de Sylvie n'a aucun rapport aux grands principes de vertu auxquels son auteur s'est livré depuis avec tant de réfle-

xion et de courage. M. Rousseau badinoit encore alors avec l'amour ; il aimoit encore à *promener ses tendres rêveries le long des flots argentés d'un ruisseau qui murmure.* Une chose remarquable dans ce petit ouvrage, c'est qu'il y prévoit qu'*après ses beaux jours,* certaines circonstances le mettront dans la nécessité de philosopher en public ; et l'évènement en justifiant la prédiction a fait un honneur infini au prophete.

Cette question, *si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs*, est l'époque de l'apparition brillante de M. Rousseau sur la scene littéraire et philosophique. Ce sujet l'intéressa ; il crut y trouver l'occasion de rendre un hommage public à la vertu aux dépens des sciences : il la saisit ; son discours parut à l'académie de Dijon, de tous ceux qui avoient concouru, le mieux écrit et le plus profondément pensé, et il triompha. Ce succès lui fit beaucoup d'admirateurs : le public sentit

tout le prix de ce premier essor, et souhaita qu'une plume aussi éloquente se fit un plaisir de l'éclairer et de l'instruire.

Séduit lui-même par les attraits de son triomphe, M. Rousseau, l'œil toujours fixe sur ses principes, et toujours dans le même style et avec le même nerf, fit des *observations* sur la réponse dont un roi philosophe avoit honoré son discours, et une réplique à M. Borde, académicien de Lyon, dont les deux *discours sur les avantages des sciences et des arts* sont d'ailleurs très dignes d'être comparés à celui qui les a occasionnés. Avec M. Gautier, académicien de Nancy, et un pseudonyme qui s'étoit intitulé de l'académie de Dijon, et que cette sage société a formellement désavoué, M. Rousseau usa d'un laconisme aussi plaisant que tranchant, qui les immola l'un et l'autre à la risée du public. C'est ainsi, comme il l'avoue lui-même, que, *de dispute en dispute, se sentant engagé dans la carriere presque sans y*

avoir pensé, il se trouva devenu auteur à l'âge où l'on cesse de l'être, et homme de lettres, quoiqu'il fît profession d'écrire contre elles.

L'INTERMEDE du *Devin du village*, représenté devant le roi à Fontainebleau avec le succès le plus brillant, et à Paris par l'académie royale de musique, avec de nouveaux applaudissemens toujours mérités, le fit connoître et *fêter* à la cour et *rechercher* des personnes les plus distinguées. Très peu de temps après, sa *Lettre sur la musique françoise*, écrite avec autant de liberté que de feu, donna un nouvel éclat à sa réputation : mais, il faut en convenir, il l'acheta un peu cher. *L'Apologie de la musique françoise*, par M. l'abbé Laugier, est presque la seule réponse à sa lettre dont M. Rousseau n'ait pas eu sujet de prendre de l'humeur. Les partisans outrés de notre opéra le traiterent en prose et en vers sans ménagement. Un Visigot lui répondit par des personna-

lités indécentes; une foule imbécille s'exhala contre lui en clameurs séditieuses, il en fut *insulté*, *menacé* même : le fanatisme harmonique alla enfin jusqu'à le pendre en effigie.

Ce qu'il y a encore d'étonnant, c'est que, tandis que les gens sensés rioient de la colere frénétique de la plupart de nos musiciens, ce que M. Rousseau auroit dû faire le premier, l'opéra, qui s'enrichissoit des représentations du *Devin du village*, s'érigeant en vengeur public du goût national, ôta à l'auteur de cet intermede charmant ses entrées à son spectacle. M. Rousseau se plaignit de cet affront, et avec d'autant plus de raison, que ses entrées libres à l'opéra étoient d'ailleurs l'une des conditions auxquelles il avoit donné son drame lyrique. Six ans après on voulut les lui rendre ; mais cette espece de réparation, qu'il regardoit même comme *une raillerie*, venoit trop tard, puisqu'il s'étoit retiré à Montmorenci.

Au reste, quoique M. Rousseau ait con-

clu, en finissant sa lettre, que *les François n'ont pas de musique, qu'ils n'en peuvent avoir, et que, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux*, il ne laisse pas d'applaudir sincèrement aux grands talens de M. Rameau, de le reconnoître *supérieur même à Lulli du côté de l'expression*, et de penser *qu'il faudroit que la nation lui rendît bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui doit.* Jamais M. Rameau n'a reçu de louanges moins suspectes.

Dans le *discours sur l'origine et les fondemens de l'Inégalité parmi les hommes*, M. Rousseau a osé courir le risque de renouveler aux yeux du vulgaire l'*Alcèste* de Moliere : peu s'en est fallu en effet qu'il n'ait été déclaré l'ennemi du genre humain. Presque tous ces hommes qui se croient légitimement au-dessus des autres parcequ'ils ont un nom et des richesses, ont traité ce discours de libelle diffamatoire. Quelques critiques lettrés n'y ont vu que

le panégyrique des Karaïbes et la satyre des Européens ; d'autres, comme le pere Castel, en prétendant le réfuter, l'ont pris à contre-sens, et n'ont fait que *battre les buissons*. M. de Castillon est le seul qui eût mérité une réplique. Plusieurs personnes ont regardé le discours de M. Rousseau comme un chef-d'œuvre ; et d'autres le regarderont toujours comme l'ouvrage d'un génie qui réunit à la fois la fécondité des pensées, la force des raisonnemens, l'étendue des connoissances, le sentiment le plus vif et l'éloquence du style la plus nerveuse.

La Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles, écrite dans les principes de ses discours, du même ton de sincérité et avec le même coloris d'expression, eut aussi le même sort ; elle essuya les mêmes critiques. Que de brochures, et presque toutes éphémeres, cette lettre n'a-t-elle pas fait naître ! Le comédien Laval osa entrer en lice avec M. Rousseau, et crut le terrasser par des injures.

M. Villaret répondit aussi à la *Lettre sur les spectacles*, mais avec un ton de décence et d'honnêteté qui prouve son estime pour l'auteur qu'il crut devoir contredire : d'autres prirent le ton plaisant et badin, et crurent le tourner en ridicule, en écrivant qu'il n'avoit dit du mal des femmes dans sa lettre que parcequ'il étoit malade : d'autres enfin s'amusèrent à l'accabler de sarcasmes, tandis que les personnes pieuses le nommoient *le défenseur de la morale chrétienne*.

MM. d'Alembert et Marmontel ne l'ont pas décoré de ce beau titre ; mais leurs réponses, également pleines d'esprit et de solidité, d'égards et de politesse, lui font d'ailleurs, comme à eux-mêmes, beaucoup d'honneur. Jusqu'ici M. Rousseau a gardé le silence avec tous les critiques de sa Lettre sur les spectacles ; à moins qu'on ne regarde son *Essai sur l'Imitation théâtrale* et sur-tout la *Nouvelle Héloïse* comme la

meilleure réponse qu'il pût leur faire selon leur différente façon de penser. En effet on ne peut lire ce roman moral sans se persuader de plus en plus que les spectacles et le théâtre ne sont nullement l'école des bonnes mœurs, et que les personnes religieusement chrétiennes sont bien fondées à applaudir à la morale inexorable du citoyen de Geneve. Quoi qu'il en soit, la *Nouvelle Héloïse* a passé dans l'esprit de quelques lecteurs pour le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre, même à côté de *Miss Clarice*. La vertu y est peinte avec tous ses traits les plus touchans et les plus propres à se soumettre les ames honnêtes. Il est aisé d'y appercevoir le caractere essentiel de son auteur; et cet excellent roman eût suffi seul pour le faire estimer et lui donner la célébrité dont il jouit à tant de titres. La *Nouvelle Héloïse* a sans doute des défauts ; mais ils sont compensés par tant de beautés, qu'à peine on

les apperçoit : ils prouvent seulement que l'esprit le plus sublime et le cœur le plus vertueux ne sont pas toujours à l'épreuve de la qualité d'auteur et de philosophe.

Il seroit à souhaiter que les magistrats n'en eussent pas trouvé de plus grands dans le *Contrat social* et dans *Emile*. En se faisant un système d'être sincere, c'est-à-dire de révéler au public toutes ses pensées ainsi que ses sentimens, M. Rousseau ne pouvoit guere éviter de tomber dans les excès qu'on lui reproche. Mais, s'il a prévu qu'on les lui reprocheroit et qu'ils attireroient sur son *Emile* et sur lui-même les rigueurs de l'autorité civile et ecclésiastique ; comment un homme aussi sage n'a-t-il pas craint de s'y livrer? Sans *trahir ses sentimens*, il pouvoit s'en tenir sur la matiere du droit politique à ce qu'il en avoit dit dans son admirable discours *sur l'Économie politique* et dans celui *sur l'Origine de l'Inégalité*

parmi les hommes : il n'en eût pas moins été un esprit profond, un cœur sincere ; on n'eût pas moins admiré ses talens et estimé ses mœurs. Son *Emile* pouvoit être aussi un excellent traité d'éducation, sans qu'il fût besoin d'y discuter des articles délicats, auxquels il est difficile de toucher curieusement et d'éviter en même temps le sort d'Oza, et qui d'ailleurs ne sont jamais mieux expliqués que par un silence religieux.

Dans sa *Lettre à M. l'archevêque de Paris*, si M. Rousseau s'est exprimé avec la même liberté sur ces articles si délicats, c'est, dit-il, qu'il ne pouvoit presque pas s'en dispenser sans paroître convenir de sa ressemblance avec le portrait qu'on avoit fait de lui, et que d'ailleurs tout homme accusé a le droit de se justifier, ou du moins d'essayer de le faire. Sa vertu sembloit lui imposer elle-même la nécessité de se défendre, mais avec la modération d'un sage.

Quelle douloureuse fatalité ! cet *Emile*, l'enfant chéri de son pere, est devenu l'instrument des disgraces qu'il essuie aujourd'hui : c'est cet ouvrage qui répand sur ses jours la tristesse et l'amertume, et qui l'exile du sein de sa patrie et de ses amis.

Les magistrats des Provinces-Unies, à l'exemple du parlement de Paris, ont sévi contre *Emile ;* et la république de Geneve elle-même s'est crue obligée de le proscrire avec le *Contrat social.* Ce dernier coup a été le plus sensible au cœur de M. Rousseau. Après avoir honoré le nom genevois, et s'être montré si digne de l'estime et des égards de ses concitoyens, le procédé du conseil de Geneve l'a pénétré de douleur. Plusieurs citoyens et bourgeois de cette ville, frappés d'un jugement où les formalités prescrites par les constitutions du gouvernement ne leur paroissoient point observées, crurent devoir réclamer contre cette nou-

veauté. M. Rousseau attendit long-temps l'effet de leurs représentations au premier syndic; et croyant enfin n'être que trop convaincu que le conseil refusoit d'y avoir égard, sa douleur lui suggéra de renoncer solemnellement à ses titres de bourgeois et de citoyen de Geneve. *Flétri publiquement dans ma patrie*, dit-il à un de ses amis, *j'ai dû prendre le seul parti propre à conserver mon honneur si cruellement offensé. C'est avec la plus vive douleur que je m'y suis déterminé : mais que pouvois-je faire? Demeurer volontairement membre de l'état après ce qui s'etoit passé, n'étoit-ce pas consentir à mon déshonneur?* Les amis de M. Rousseau ont blâmé sa démarche; ils l'ont trouvée au moins trop précépitée; plusieurs sont encore persuadés qu'il n'a pas eu même le droit de la faire.

Quoi qu'il en soit, sa lettre au premier magistrat de Geneve fut lue dans l'assemblée

du conseil. On délibéra si l'on devoit accepter l'abdication qu'il y fait *à perpétuité de son droit de bourgeoisie et de cité :* les sentimens se partagerent. Quelques uns regardoient cette abdication comme une insulte faite à la république, et osoient en demander vengeance : mais, après avoir recueilli les voix, on se contenta d'enregistrer la lettre, et chacun se retira en silence.

Depuis ce fatal instant, M. Rousseau, quoiqu'adopté par un grand roi au nombre de ses sujets, et glorieusement dédommagé par cette naturalisation des pertes volontaires qu'il a faites à Geneve; M. Rousseau, dis-je, infiniment sensible d'ailleurs à ce témoignage de bienveillance et d'estime de la part du roi de Prusse, semble cependant avoir dit un adieu éternel à la société. Mais la société, qui l'admire toujours et qui ne prétend pas imiter la république de Geneve, ne reçoit point cet adieu : elle attend au

contraire de lui qu'il lui prouve de plus en plus que son ame est au dessus de ses adversités, et que ses talens comme sa sagesse sont à l'épreuve de l'instabilité des choses humaines. Le portrait si bien colorié qu'il a fait de lui-même dans sa retraite ne fait peur à personne ; on aimera toujours à le reconnoître à des traits si rares et à le voir le même. « Plus ardent, dit-il, qu'éclairé dans mes recherches, mais sincere en tout, même contre moi; simple et bon, mais sensible et foible; faisant souvent le mal et toujours aimant le bien ; lié par l'amitié, jamais par les choses, et tenant plus à mes sentimens qu'à mes intérêts ; n'exigeant rien des hommes et n'en voulant point dépendre ; ne cédant pas plus à leurs préjugés qu'à leurs volontés, et gardant la mienne aussi libre que ma raison; craignant Dieu sans peur de l'enfer ; raisonnant sur la religion sans libertinage ; n'aimant ni l'impiété ni le fanatis-

me, mais haïssant les intolérans encore plus que les esprits forts ; ne voulant cacher mes façons de penser à personne; sans fard, sans artifices en toute chose; disant mes fautes à mes amis, mes sentimens à tout le monde, au public ses vérités sans flatterie et sans fiel, et me souciant aussi peu de le fâcher que de lui plaire : voilà mes crimes et mes vertus. »

Le public auroit tort de se fâcher des vérités que lui dira M. Rousseau ; il les assaisonne de tant de pensées utiles, vertueuses et admirables, il les exprime avec tant d'esprit, d'éloquence et de persuasion, qu'on ne peut au contraire trop desirer qu'il continue de lui parler le même langage : mais on l'estime aussi trop sincèrement pour ne pas souhaiter en même temps qu'il épargne à son cœur et à sa santé de nouvelles disgraces : on voudroit qu'il fût aussi heureux qu'il mérite de l'être.

Pour répondre autant qu'il dépend de

nous à ce desir, à cet empressement du public, que nous venons d'exprimer pour les ouvrages de cet écrivain célebre, nous lui donnons aujourd'hui son ESPRIT, ses MAXIMES et ses PRINCIPES; et nous osons nous flatter que M. Rousseau s'y reconnoîtra avec plaisir sous ses véritables traits, en même temps que le lecteur se les rendra utiles.

ESPRIT,
MAXIMES
ET
PRINCIPES
DE
J. J. ROUSSEAU.

CHAPITRE PREMIER.

RELIGION.

DE DIEU.

Dieu est intelligent ; mais comment l'est-il? Toutes les vérités ne sont pour lui qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, et tous les temps un seul moment. Il est tout-puissant ; sa puissance

agit par elle-même ; il peut parcequ'il veut, sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste; de tous les attributs de la Divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir.

Quand les anciens appeloient *optimus maximus* le Dieu suprême, ils disoient très vrai ; mais en disant, *maximus optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puisque sa bonté vient de sa puissance ; il est bon parcequ'il est grand.

Dieu est juste, j'en suis convaincu ; c'est une suite de sa bonté : l'injustice des hommes est leur œuvre et non pas la sienne : le désordre moral, qui dépose contre la Providence aux yeux des philosophes, ne fait que la démontrer aux miens. C'est ainsi que je découvre et que j'affirme les attributs de la Divinité, mais sans les comprendre. J'ai beau me dire, Dieu est ainsi, je le sens, je me le prouve : je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi.

L'Être éternel ne se voit ni ne s'entend; il se fait sentir : il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur. Nous pouvons

bien disputer contre son essence infinie, mais non pas le méconnoître de bonne foi.

Moins je le conçois, plus je l'adore. Je m'humilie et lui dis : Être des êtres, je suis parceque tu es ; c'est m'élever à ma source que de méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur.

Celui qui adore l'Être éternel détruit d'un souffle ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence, et qui fuient comme une ombre devant l'immortelle vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, et qui fait dire au juste oublié, Tes vertus ont un témoin. C'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modele des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison, et lui

servent à rétablir ce que l'imposture et l'erreur en ont altéré. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu.

C'est à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure et s'éleve ; qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses et à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil; le charme de la méditation l'arrache aux idées terrestres.

Où chercher la saine raison sinon dans celui qui en est la source ? Et que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider ? Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien est de le chercher sincèrement ; et l'on ne peut long-temps le chercher ainsi sans remonter à l'auteur de tout bien.

Celui qui reconnoît et sert le pere commun des hommes se croit une haute destination ; l'ardeur de la remplir anime son zele ; et, suivant une regle plus sure que celle de ses penchans, il sait faire le bien qui lui coûte, et sacrifier les desirs de son cœur à la loi du devoir.

Tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais.

Ce qui m'intéresse moi et tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans et miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis et les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Être suprême serale rémunérateur des bons et le juge des méchans.

Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne; le bon n'est qu'un insensé.

Il est un livre ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature. C'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et à adorer son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parcequ'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Si j'éxerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que

Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, et à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

Le philosophe qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu ose associer sa sagesse à la sagesse éternelle ; il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des lois à la nature et des bornes à la Divinité ; et tandis qu'occupé de ses vains systêmes il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur qui voit la pluie et le soleil tour à tour fertiliser son champ, admire, loue et bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, et ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé.

Les premiers qui ont gâté la cause de

Dieu sont les prêtres et les dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la justice divine à des évènemens purement naturels, et, pour être sûrs de leur fait, punissent et châtient les méchans, éprouvent ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux selon l'évènement. Je ne sais, pour moi, si c'est une bonne théologie ; mais je trouve que c'est une mauvaise maniere de raisonner, que de fonder indifféremment sur le pour et le contre les preuves de la Providence, et de lui attribuer sans choix tout ce qui se feroit également sans elle.

Les philosophes, à leur tour, ne me paroissent guere plus raisonnables, quand je les vois s'en prendre au ciel de ce qu'ils ne sont pas impassibles, crier que tout est perdu quand ils ont mal aux dents ou qu'ils sont pauvres, ou qu'on les vole, et charger Dieu, comme dit Séneque, de la garde de leur valise. Ainsi, quelque parti qu'ait pris la nature, la providence a toujours raison chez les dévots, et toujours tort chez les philosophes.

Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon, dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite : en y joignant la mienne, je fais ce que tu fais; j'acquiesce à ta bonté : je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Un homme qui craint Dieu n'est guere à craindre; son parti n'est pas redoutable, il est seul ou à peu près; et l'on est sûr de pouvoir lui faire beaucoup de mal avant qu'il songe à le rendre.

DE LA SPIRITUALITÉ DE L'AME.

Plus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui d'un sourd, qui nie l'existence des sons parcequ'ils n'ont jamais frappé son oreille. Ils sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : une machine ne pense point, il

n'y a ni mouvement ni figure qui produise la réflexion; quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment; l'espace n'est pas ta mesure; l'univers entier n'est pas assez grand pour toi; tes sentimens, tes desirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être matériel n'est actif par lui-même, et moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens; et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent, et qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse: mais ma volonté est indépendante de mes sens; je consens ou je résiste; je succombe ou je suis vainqueur; et je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes: quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté; je suis esclave par mes vices, et libre par mes remords: le sen-

timent de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, et que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps. L'homme est donc libre dans ses actions, et, comme tel, animé d'une substance immaterielle.

La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression; mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister, et c'est sur-tout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame. Car la physique explique en quelque maniere le méchanisme des sens et la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels dont on n'explique rien par les lois de la méchanique.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon ame, Sois juste, et tu seras heureux. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses; le méchant prospere, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est

frustrée. La conscience s'éleve et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: Tu m'as trompé. Je t'ai trompé, téméraire! et qui te l'a dit? Ton ame est elle anéantie? as-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu, *La vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses tu; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

Si l'ame est immatérielle, elle peut survivre au corps; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immortalité de l'ame que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois: Tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort.

Quand l'union du corps et de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre et l'autre se conserver. Pourquoi la des-

truction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire, étant de nature si différente, ils étoient par leur union dans un état violent ; et quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive et morte. Hélas ! je le sens trop par mes vices, l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie ; et la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

DE L'ÉVANGILE.

L'ÉVANGILE, ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte

point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant.

Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe: qu'ils sont petits auprès de celui-là! Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grace touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les peres l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle

distance de l'un à l'autre? Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale: d'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait; ils ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux: mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse desirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié,

raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour les bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

Dirons-nous que l'histoire de l'évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale; et l'évangile a des caracteres de vérité si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.

DE LA DÉVOTION.

Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable ; même la dévotion, qui tourne en délire. Savez-vous comment viennent les extases des ascétiques ? en prolongeant le temps qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume et donne des visions ; on devient inspiré, prophete ; et il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme.

La dévotion est un opium pour l'ame ; elle égaie, anime et soutient, quand on en prend peu ; une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue.

Si l'on abuse de l'oraison et qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace, on renonce à la raison : pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre : en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données.

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité ; c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une maniere si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zele est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre : vit-on jamais d'amitié véritable entre ces dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent; et l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre. Il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve? Les aimer, ce seroit haïr Dieu qui les punit. Ah ! n'ouvrons point si légèrement l'enfer à nos freres : jugeons les actions, et non pas les hommes.

Si l'enfer étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter?

Je n'aime point qu'on affiche la dévotion par un extérieur affecté et comme une espece d'emploi qui dispense de tout autre. Madame Guyon eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des évêques, et se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien.

Je n'aime point non plus ce langage mystique et figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, et substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre, et trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre et l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel? et comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder?

Il y a des gens qui se bornent à une reli-

gion extérieure et maniérée, qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience; à de simples formules : ils croient exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du temps. Scrupuleusement attachés au culte public, ils n'en savent rien tirer pour la pratique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit du monde avec l'évangile, ni la foi avec les œuvres, ils prennent un milieu qui contente leur vaine sagesse; ils ont des maximes pour croire, et d'autres pour agir; ils oublient dans un lieu ce qu'ils avoient pensé dans l'autre; ils sont dévots à l'église, et philosophes au logis. Alors ils ne sont rien nulle part; leurs prieres ne sont que des mots, leurs raisonnemens des sophismes, et ils suivent pour toute lumiere la fausse lueur des feux errans qui les guident pour les perdre.

Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle et stupide que la raison ne retient jamais. L'unique secret pour l'empêcher de naître est de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des fous que leurs chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ardens à les suivre.

Que si le fanatisme existe une fois, je ne vois encore qu'un seul moyen d'arrêter ses progrès, c'est d'employer contre lui ses propres armes. Il ne s'agit ni de raisonner ni de convaincre; il faut laisser là la philosophie, fermer les livres, prendre le glaive, et punir les fourbes.

DE L'IRRÉLIGION.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'homme.

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque! Quel sentiment peut le consoler dans ses peines? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Quelle voix peut parler au fond de son ame? Quel prix peut-il attendre de sa vertu? Comment doit-il envisager la mort?

L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueil-

leuse philosophie mene à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatisme. Évitez ces extrémités; restez toujours ferme dans la voie de la vérité et de ce qui vous paroîtra l'être dans la simplicité de votre cœur, sans jamais vous en détourner par vanité ni par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les philosophes; osez prêcher l'humanité aux intolérans. Dites ce qui est vrai, faites ce qui est bien: ce qui importe à l'homme c'est de remplir ses devoirs sur la terre; et c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi.

Ah! quel argument contre l'incrédule que la vie du chrétien! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là? Quel tableau pour son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme, concourront tous à l'instruire en l'édifiant; quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire; quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison; quand une fois le jour il sera forcé de se dire: Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même; quel-

que chose de plus qu'humain regne ici !

On ne sauroit se passer de la religion. En vain un heureux instinct porte au bien; une passion violente s'éleve, elle a sa racine dans le même instinct : que fera-t-on pour la détruire? En vain tire-t-on de la considération de l'ordre la beauté de la vertu, et sa bonté de l'utilité commune : que fait tout cela contre l'intérêt particulier? En vain la crainte de la honte ou du châtiment empêche de faire du mal pour son profit; il n'y a qu'à faire mal en secret; la vertu n'a plus rien à dire, et l'on punira, comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adresse. En vain enfin le caractere et l'amour du beau sont empreints par la nature au fond de l'ame; la regle subsistera aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré : mais comment s'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modele auquel on puise la comparer? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, et que la conscience s'altere et se modifie insensiblement dans chaque siecle, dans chaque peuple,

dans chaque individu, selon l'inconstance et la variété des préjugés?

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le sophisme apparent est une fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, il nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux afiligés la derniere consolation de leur misere, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes: je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

Par les principes la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux ; et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne sauroit faire.

Il est indubitable que des motifs de religion empêchent souvent de mal faire ceux mêmes qui ne la suivent qu'en partie, et obtiennent d'eux des vertus, des actions louables qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour ceux qui reconnoissent un Dieu, est mort aux yeux de l'athée ; et, dans cette grande harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Bayle a très bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme ; et cela est incontestable : mais ce qu'il n'a eu garde de dire et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus :

tus : au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, attaché à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du Moi humain, et sape ainsi, à petit bruit, les vrais fondemens de toute société ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien. Comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs actions à un secret égoïsme aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'état sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences.

CHAPITRE II.

MORALE.

DE LA CONSCIENCE.

Il existe pour toute l'espece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette regle que se doivent rapporter toutes les autres. Elle juge le préjugé même; et ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle que cette estime doit faire autorité pour nous.

La conscience est le plus éclairé des philosophes. On n'a pas besoin de savoir les Offices de Cicéron pour être homme de bien; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; et le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit, ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, et que l'homme soit méchant naturellement, la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature; un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable; et la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes; examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir? est-ce à leurs auteurs

punis que vous donnez des larmes? Tout nous est indifférent, dites-vous, hors notre intérêt; et, tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; et même, dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant? Ôtez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux, celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports; son cœur glacé ne palpite plus de joie; un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux; il ne jouit plus de rien: le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déja mort.

Mais, quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavéreuses devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice; à l'instant un mouvement de colere et d'indignation s'éleve au fond du cœur et nous porte à prendre la défense de l'opprimé. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas, Je voudrois en avoir fait autant? Il nous importe assurément fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parcequ'ils nous nuisent mais parcequ'ils sont méchans.

Non seulement nous voulons être heureux; nous voulons aussi le bonheur d'autrui; et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant : souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans couvre encore la nudité du pauvre; et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

Le premier de tous les soins est celui de soi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal! Nous croyons suivre l'impulsion de la nature, et nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs : l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame; les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent? et alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis

le droit de la récuser : mais la conscience ne trompe jamais ; elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps ; qui la suit obéit à la nature et ne craint point de s'égarer.

Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éleve au-dessus des bêtes, que le triste privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans regle et d'une raison sans principes.

Mais ce n'est pas assez que ce guide existe ; il faut savoir le reconnoître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Eh ! c'est qu'elle nous parle la langue de la nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide ; elle aime la retraite et la paix ; le monde et le bruit l'épouvantent ; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis ; elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix

bruyante étouffe la sienne et l'empêche de se faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus ; elle ne nous répond plus ; et après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires ; parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes notions du bien et du mal. Le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur ; il invoquoit le dieu qui mutila son pere, et mouroit sans murmure de la main du sien : les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix

de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisoit respecter sur la terre, et sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Du système moral formé par le double rapport à soi-même et à ses semblables naît l'impulsion de la conscience. Connoître le bien, ce n'est pas l'aimer ; l'homme n'en a pas la connoissance innée ; mais sitôt que sa raison le lui fait connoître, sa conscience le porte à l'aimer ; c'est ce sentiment qui est inné.

Par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle ; et tout le droit de la nature n'est qu'une chimere, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain. Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agisse avec nous, n'a de vrai fondement que la conscience et le sentiment : car où est la raison précise d'agir, étant moi, comme si j'étois un autre, surtout quand je suis moralement sûr de ne jamais me trouver dans le même cas ? Et qui me répondra qu'en suivant bien fidèlement cette maxime, j'obtiendrai qu'on la

suive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juste et de sa propre injustice; il est bien aise que tout le monde soit juste, excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en dise, n'est pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expansive m'identifie avec mon semblable, et que je me sens pour ainsi dire en lui, c'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre; je m'intéresse à lui pour l'amour de moi; et la raison du précepte est dans la nature elle-même, qui m'inspire le desir de mon bien-être, en quelque lieu que je me sente exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés sur la raison seule; ils ont une base plus solide et plus sure. L'amour des hommes, dérivé de l'amour de soi, est le principe de la justice humaine. Le sommaire de toute la morale est donné dans l'évangile par celui de la loi.

Les lois éternelles de la nature et de l'ordre tiennent lieu de loi positive au sage; elles sont écrites au fond de son cœur par la conscience et par la raison; c'est à celles-

là qu'il doit s'asservir pour être libre ; et il n'y a d'esclave que celui qui fait mal, car il le fait toujours malgré lui. La liberté n'est dans aucune forme de gouvernement ; elle est dans le cœur de l'homme libre ; il la porte par-tout avec lui. L'homme vil porte par-tout la servitude. L'un seroit esclave à Geneve, et l'autre libre à Paris.

Justice et vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme ; humanité, patrie, voilà ses premieres affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il est coupable.

DU BONHEUR.

Le bonheur parfait n'est pas sur la terre ; mais le plus grand des malheurs, et celui qu'on peut toujours éviter, est d'être malheureux par sa faute.

Il n'y a point de route plus sure pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide

et plus doux par elle. Si on le manque, elle seule peut en dédommager.

Laissons dire les méchans, qui montrent leur fortune et cachent leur cœur; et soyons surs que, s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien.

Si d'abord la multitude et la variété des amusemens paroissent contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroit d'abord ennuyeuse; en y regardant mieux, on trouve au contraire que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au desir et au dégoût. L'inquiétude des desirs produit la curiosité, l'inconstance; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

Il faut être heureux, c'est la fin de tout être sensible; c'est le premier desir que nous imprima la nature, et le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur? Qui le sait? Chacun le cherche, et nul ne le trouve. On use la vie à le poursuivre, et l'on meurt sans l'avoir atteint.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste dans l'inac-

tion. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, et celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur sans savoir où il est, c'est courir autant de risques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer. Mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre que de ne rien faire pour le chercher; et sortis une fois de la place où nous pouvions le connoître, nous n'y savons plus revenir.

La source du bonheur n'est tout entiere ni dans l'objet desiré ni dans le cœur qui le possede, mais dans le rapport de l'un et de l'autre; et comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé : car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours, dont résulte ce précieux sentiment recher-

ché de tout être sensible et toujours ignoré du faux sage, qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable.

Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au dehors pour perdre encore plus au dedans, et de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre, à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu?

Voulez-vous vivre heureux et sage? n'attachez votre cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que votre condition borne vos desirs; que vos devoirs aillent avant vos penchans; étendez la loi de la nécessité aux choses morales; apprenez à perdre ce qui peut vous être enlevé; apprenez à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à vous mettre au-dessus des évènemens, à détacher votre cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adversité afin de n'être jamais misérable, à être ferme dans votre devoir afin de n'être jamais criminel.

Alors vous serez heureux malgré la fortune, et sage malgré les passions. Alors vous trouverez dans la possession même des biens fragiles une volupté que rien ne pourra troubler ; vous les posséderez sans qu'ils vous possedent, et vous sentirez que l'homme, à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Vous n'aurez point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires; vous n'aurez point aussi les douleurs qui en sont le fruit : vous gagnerez beaucoup à cet échange ; car ces douleurs sont fréquentes et réelles, et ces plaisirs sont rares et vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, vous le serez encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Vous passerez la vôtre sans trouble et la terminerez sans effroi: vous vous en détacherez comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent, en la quittant, cesser d'être ; instruit de votre néant, vous croirez commencer : la mort est la fin de la vie du méchant, et le commencement de celle du juste.

Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de

de souffrances que de jouissances ; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici bas n'est donc qu'un état négatif; on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du desir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du desir d'en jouir : tout desir suppose privation; et toutes les privations qu'on sent sont pénibles; c'est donc dans la disproportion de nos desirs et de nos facultés que consiste notre misere. Un être sensible, dont les facultés égaleroient les desirs, seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur? Ce n'est pas précisément à diminuer nos desirs; car s'ils étoient au-dessus de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés; car si nos desirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des desirs sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la vo-

lonté. C'est alors seulement que, toutes les forces étant en action, l'ame cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné.

Plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses desirs est petite, et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paroît dépourvu de tout: car la misere ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Ôtez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion; ôtez les douleurs du corps et les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on. J'en conviens; mais l'application pratique n'en est pas commune; et c'est uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Les grands besoins, disoit Favorin, nais-

sent des grands biens; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a. C'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misere. Tout homme qui ne voudroit que vivre vivroit heureux.

La prévoyance qui nous porte sans cesse au-delà de nous, et souvent nous place où nous n'arriverons point, est la véritable source de nos maux et de nos miseres. Quelle manie à un être aussi passager que l'homme de regarder toujours dans un avenir qui vient si rarement, et de négliger le présent dont il est sûr! Manie d'autant plus funeste, qu'elle augmente incessamment avec l'âge, et que les vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout; nous nous accrochons à tout; nous n'existons plus où nous sommes, nous n'existons qu'où nous ne sommes pas; les temps, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous; notre individu n'est plus que la moindre partie de

nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainsi dire, sur la terre entiere, et devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points par où l'on peut nous blesser? Que de princes se désolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu! Que de marchands il suffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris! O homme! resserre ton existence au dedans de toi, et tu ne seras plus malheureux.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences; nous le supposons où il est le moins; nous le cherchons où il ne sauroit être: la gaieté n'en est qu'un signe très équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné qui cherche à donner le change aux autres et à s'étourdir lui-même. Le vrai contentement n'est ni gai ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere et ne rit guere; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur.

La félicité des sens est passagere. L'état habituel du cœur y perd toujours. On jouit

plus par l'espérance qu'on ne jouira jamais en réalité. L'imagination, qui pare ce qu'on desire, l'abandonne dans la possession. Hors le seul être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité; tout est fini, tout est passager dans la vie humaine; et quand l'état qui nous rend heureux dureroit sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change; le bonheur nous quitte, ou nous le quittons.

C'est de nos affections, bien plus que de nos besoins, que naît le trouble de notre vie. Nos desirs sont étendus, notre force est presque nulle. L'homme tient par ses vœux à mille choses, et par lui-même il ne tient à rien, pas même à sa propre vie: plus il augmente ses attachemens, plus il multiplie ses peines.

Quelque étroites que soient les bornes du cœur, on n'est point malheureux tant qu'on s'y renferme: on ne l'est que quand on veut les passer. On l'est quand, dans ses desirs insensés, on met au rang des possibles ce qui ne l'est pas; on l'est quand on

oublie son état d'homme, pour s'en forger d'imaginaires, desquels on retombe toujours dans le sien. Les seuls biens dont la privation coûte sont ceux auxquels on croit avoir droit. L'évidente impossibilité de les obtenir en détache ; les souhaits sans espoir ne tourmentent point ; un gueux n'est point tourmenté du desir d'être roi ; un roi ne veut être Dieu que quand il croit n'être plus homme.

Celui qui pourroit tout, sans être Dieu, seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de desirer : toute autre privation seroit plus supportable : d'où il suit que tout prince qui aspire au despotisme aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? allez toujours directement au souverain, sur-tout s'il est très absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! Ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien puisse être heureux.

Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non; quand on a tout acquis, il faut perdre, ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use avec elle.

On a du plaisir quand on en veut avoir: c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, et vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse; il lui suffit d'être libre et maître de lui. Quiconque jouit de la santé et ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche: cesr l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence, car pour le plaisir elle n'est bonne à rien.

Les plaisirs bruyans sont le vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, et qui croient qu'étourdir sa vie c'est en jouir.

L'ennui d'être toujours à son aise est enfin le pire de tous; et l'art d'assaisonner les plaisirs n'est en effet que celui d'en être avare.

Tout l'art qu'emploie une ame sage pour donner du prix aux moindres choses est de les refuser vingt fois pour en jouir ; et c'est ainsi qu'elle se conserve toujours son premier ressort, que son goût ne s'use point, et qu'en accoutumant sans cesse ses passions à l'obéissance, et ses desirs à plier sous la regle, elle reste maîtresse d'elle-même, tranquille et heureuse.

S'abstenir pour jouir, c'est la philosophie du sage, c'est l'épicuréisme de la raison.

La vie est courte ; c'est donc une raison d'en user jusqu'au bout, et de dispenser avec art sa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance, c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'où le desir nous mene, sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, et si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires épicuriens pour ne vouloir jamais perdre une occasion les perdent toutes, et, toujours ennuyés au sein des plaisirs, n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le temps qu'ils pen-

sent économiser, et se ruinent comme les avares, pour ne savoir rien perdre à propos.

Tous ces gens ennuyés qu'on amuse avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, et ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir. Les soins, les travaux, la retraite, deviennent des amusemens par l'art de les diriger. En un mot, une ame saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples.

La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux de la jeunesse lui manquent, et qu'il n'est plus le temps de se faire une occupation de ses desirs. Il faut alors se borner prudemment aux goûts dont on peut jouir. En courant vainement après les plaisirs qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années; ne déplaçons pas plus les âges que les saisons: il faut être soi dans tous les temps, et ne point lutter contre la nature: ces vains efforts usent la vie, et nous empêchent d'en user.

Tout ce qui tient aux sens et n'est pas nécessaire à la vie change de nature aussi

tôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin ; c'est à la fois une chaîne qu'on se donne, et une jouissance dont on se prive. Prévenir toujours les desirs n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines? ôtez-en l'exclusion. Plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. En un mot, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus.

Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir : c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point. L'homme doit se rendre heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins il ne meure avant de l'avoir été. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, et qu'en s'apprêtant un avenir misérable elle ne sait pas même user du moment présent.

L'homme n'a guere de maux que ceux

qu'il s'est donnés lui-même ; et ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. La nature nous fait payer cher le mépris que nous faisons de ses leçons.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines, nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage ; et le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, et un avertissement d'y pourvoir ? La mort. . . les méchans n'empoisonnent-ils pas leur vie et la nôtre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort est le remede aux maux que vous vous faites : la nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, et ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent, ses miseres la lui rendent desirable : des lors elle n'est plus un mal

pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la sent, et l'on meurt de frayeur durant toute sa vie en murmurant contre la nature des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres ; et l'un et l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre ; et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre ; et ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature; il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur

quiconque ayant peu réfléchi n'a ni souvenir ni prévoyance. Ôtez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme ; et tout est bien.

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu. Quant aux maux physiques, si la matiere sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ; et alors il n'est pas question de savoir pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. De plus, excepté la mort, qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. N'est-il pas vrai, par exemple, que la nature n'avoit point rassemblé à Lisbonne vingt mille maisons de six à sept étages, et que, si les habitans de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul ? Tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vus le lendemain à vingt lieues

de là tout aussi gais que s'il n'étoit rien arrivé. Mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des masures, s'exposer à de nouvelles secousses, parceque ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre, pour vouloir prendre, l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent! Ne sait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, et que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste?

DE LA LIBERTÉ.

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens : d'où il suit que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, et fait ce qu'il lui plaît.

La Providence a fait l'homme libre, afin

qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait retombe sur lui, sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espece humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La puissance divine pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct et le faire bête? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir fait à ton image, afin que je pusse être libre, bon et heureux comme toi.

DE LA VIE.

Peu de gens, dit-on avec Erasme, voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu; mais tel tient sa marchandise fort haute, qui en rabattroit beaucoup, s'il avoit quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui est-ce qui dit cela? Des riches peut-être, rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables; toujours ennuyés de la vie, et toujours tremblant de la perdre: peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus mal-sain, le plus réfléchissant, et par conséquent le plus malheureux. Veut-on trouver des hommes de meilleure composition, ou du moins communément plus sinceres, et qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence? Que l'on consulte un honnête bourgeois, qui aura passé une vie obscure et tranquille, sans projets et sans ambition; un bon artisan, qui vit commodément

dément de son métier ; un paysan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misere afin qu'ils nous fassent vivre, mais d'un pays libre. J'ose poser en fait, qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate, et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis, le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge ; et j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : « Je ne me repens point d'avoir vécu ; car j'ai vécu de façon à pouvoir me rendre ce témoignage que je ne suis pas né en vain ». Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure et sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ.

Selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas, à tout prendre, un

mauvais présent ; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Vivre, ce n'est pas respirer ; c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné de mourir jeune ; au moins eût-il vécu jusqu'à ce temps-là.

Quelque ingénieux que nous puissions être à fomenter nos miseres à force de belles institutions, nous n'avons pu, jusqu'à présent, nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, et de préférer le néant à notre existence ; sans quoi, le découragement et le désespoir se seroient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre humain n'eût pu subsister long-temps. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en seroit assez pour justifier notre existence,

quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, et que ces maux seroient aussi grands que l'on nous les dépeint. Mais il est difficile de trouver sur ce sujet de la bonne foi chez les hommes et de bons calculs chez les philosophes; parceque ceux-ci, dans la comparaison des biens et des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence, indépendamment de toute autre sensation; et que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie; à-peu-près comme ces femmes qui, avec une robe tachée et des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très misérables. Il est dur de mourir, sans doute; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort et contre les in-

justices des hommes? L'ignorant, qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie, et craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir et la fausse sagesse qui, prolongeant nos vues jusqu'à la mort et pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

Il y a des évènemens qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces sous lesquelles on les considere, et qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. La nature me confirme de jour en jour qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, et qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs sans doute ont évité de plus grands malheurs; et, malgré ce qu'une pareille description a de touchant, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus

souffert, que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venue surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire et des héritiers ne laissent pas respirer, que les médecins assassinent dans son lit à leur aise, et à qui des prêtres barbares font avec art savourer la mort? Pour moi, je vois par-tout que les maux auxquels nous assujettit la nature sont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie, comme si notre être en dépendoit, et qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu; elle n'est rien aux yeux de la raison: elle ne doit rien être aux nôtres; et quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Tant qu'il nous est bon de vivre, nous le desirons fortement; et il n'y a que le sentiment des maux extrêmes qui puisse vaincre en nous ce desir: car nous avons tous reçu de la nature une très grande horreur

de la mort, et cette horreur déguise à nos yeux les miseres de la condition humaine. On supporte long-temps une vie pénible et douloureuse avant que de se résoudre à la quitter; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal. Ainsi, quoiqu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on sait très certainement au moins qu'elle est un mal long-temps avant que de nous le paroître.

Les hommes disent que la vie est courte; et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps; et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vîte, ils mentent; ils paieroient volontiers le pouvoir de l'ac-

célérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entiere; et il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter, au gré de son ennui, celles qui lui étoient à charge, et, au gré de son impatience, celles qui le séparoient du moment desiré. Tel passe sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, et d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures, s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, et qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus, et dont autrement il ne sauroit que faire; ou bien, au contraire, il court pour courir, et vient en poste, sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'é-

coule, celui-là ne l'estimera point trop courte. Vivre et jouir seront pour lui la même chose ; et, dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

DE LA VERTU.

La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, et l'on y tient plus fortement peut-être, parcequ'elle est de notre choix.

En fréquentant les personnes sages et vertueuses, leur ascendant nous gagne et nous touche insensiblement ; le cœur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend, sans qu'on y songe, le ton des gens avec qui l'on parle.

On peut être bon sans être pour cela un homme vertueux. Celui qui n'est que bon ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise et périt sous le choc des passions humaines. L'homme qui n'est que bon n'est bon que pour lui.

Qu'est-ce donc que l'homme vertueux? C'est celui qui sait vaincre ses affections : car alors il suit sa raison, sa conscience; il fait son devoir, il se tient dans l'ordre, et rien ne l'en peut écarter. Commandez à votre cœur, et vous serez vertueux.

Il n'y a point de vertu sans combat. Le mot de *vertu* vient de *force;* la force est la base de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature et fort par sa volonté ; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste : et quoique nous appelions Dieu bon, nous ne l'appelons point vertueux, parcequ'il n'a pas besoin d'efforts pour bien faire. Tant que la vertu ne coûte rien à pratiquer, on a peu besoin de la connoître. Ce besoin vient quand les passions s'éveillent.

Rien n'est plus aimable que la vertu; mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au Protée de la fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, et ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise. Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait ; et ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité.

La jouissance de la vertu est toute intérieure, et ne s'apperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui ; et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de *vertu* n'est-il donc pour vous qu'un vain nom ? et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Le crime assiege sans cesse l'homme le plus vertueux ; chaque instant qu'il vit il est prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre et souffrir, voilà son sort dans le monde : mal faire et souffrir, voilà celui du mal-honnête homme. Dans tout le reste ils different entre eux ; ils n'ont rien de commun que les miseres et la vie.

Tel se pique de philosophie et pense être vertueux par méthode, qui ne l'est que par tempérament ; et le vernis stoïque qu'il met à ses actions ne consiste qu'à parer de

beaux raisonnemens le parti que le cœur lui a fait prendre.

Veut-on savoir laquelle est vraiment desirable de la fortune ou de la vertu? il suffit de songer à celle que le cœur préfere, quand son choix est impartial, et à laquelle l'intérêt nous porte. En lisant l'histoire, s'avise-t-on jamais de desirer les trésors de Crésus, ni la gloire de César, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs d'Héliogabale? Pourquoi, s'ils étoient heureux, nos desirs ne nous mettent-ils pas à leur place? C'est qu'ils ne l'étoient pas, et que nous le sentons bien; c'est qu'ils étoient vils et méprisables, et qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplons-nous donc avec plus de plaisir? auxquels aimons-nous mieux ressembler? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! c'est l'Athénien buvant de la ciguë, c'est Brutus mourant pour son pays, c'est Régulus au milieu des tourmens, c'est Caton déchirant ses entrailles; ce sont tous ces vertueux infortunés qui nous font envie; et nous sentons au fond du cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens.

Ce sentiment est commun à tous les hommes, et souvent même en dépit d'eux. Ce divin modele, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons; sitôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler; et si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent; et ses charmes, qui font les délices des ames pures, sont le premier supplice du méchant qui les aime encore et n'en sauroit plus jouir.

Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même: la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui sans être forcé de se haïr lui-même?

L'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu, c'est que s'ils coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits: on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Quand les hommes innocens et vertueux aimoient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs, et les reléguerent dans des temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des dieux ne se distinguerent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; et les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée du palais des grands sur des colonnes de marbre et gravés sur des chapiteaux corinthiens.

Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe d'acquérir de la vertu par raison, il y a long-temps que le genre humain ne seroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté; et ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus; celui de mal faire passe et revient sans cesse : on s'oublie un moment, et l'on est perdu.

On ne se méfie jamais de la droiture ni des intentions d'un cœur vertueux. S'il est capable d'une faute imprévue, très surement le mal prémédité n'en approche jamais; et c'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

La peine et le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi : le bien seul qu'on a fait demeure; et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ce n'est pas assez que la vertu soit la base de notre conduite, si nous n'établissons cette base même sur un fondement inébranlable. N'imitons pas ces Indiens qui font porter le monde sur un grand éléphant, et

puis l'éléphant sur une tortue ; et quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent que dire.

Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à ses devoirs ne sauroit être solidement vertueux.

Quand on aime la vertu, on l'aime dans toute son intégrité ; et l'on refuse son cœur quand on peut, et toujours sa bouche, aux sentimens qu'on ne doit pas avoir.

Je le dis à regret, l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne.

La bienséance n'est que le masque du vice : où la vertu regne elle est inutile.

DE LA SENSIBILITÉ.

Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent ; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la

sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très doux, puisqu'elle dépose en notre faveur; et qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent: on ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. C'est ainsi que l'on s'endurcit sur le sort des hommes, et que les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, on peut juger du prix que chacun met au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Je

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que ce vers-là.

En effet, pourquoi les rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir? Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? C'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous? C'est que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur et la fortune des particuliers étant toujours précaires et chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement et la misere comme un état étranger à eux; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste.

Quoique la pitié soit le premier sentiment relatif du cœur humain, selon l'ordre de la nature, elle n'est pas égale dans tous les hommes. Les impressions diverses par lesquelles elle est excitée ont leurs modifications et leurs degrés, qui dépendent du caractere particulier de chaque individu et de ses habitudes. Il en est de moins générales, qui

sont plus propres aux ames vraiment sensibles ; ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris et des pleurs ; les longs et sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché de soupirs ; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage blême et plombé, d'un œil éteint et qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne sont rien pour eux : ils sont jugés, la leur ne sent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être integres et justes ; jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il nest pas miséricordieux.

Les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison ; c'est de cette seule qualité que découlent toutes les vertus sociales. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables,

ou à l'espece humaine en général? La bienveillance et l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante fixée sur un objet particulier: car desirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que desirer qu'il soit heureux?

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent.

C'est une très grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

DE LA BIENFAISANCE.

N'est pas toujours bienfaisant qui veut; et souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. C'est que les soins que l'on prend pour le bonheur d'autrui doivent être dirigés, autant

qu'il est possible, par la sagesse, afin qu'il n'en résulte jamais d'abus.

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver; et l'usage que nous en faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

L'ingratitude seroit plus rare si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme, mais l'intérêt y est: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude: c'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de lois que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage; on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur armorce l'eau, le poisson vient, et reste autour de lui sans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche

de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur? le poisson est-il l'ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie? au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement; s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude! avec quelle douce joie il se fait reconnoître! avec quel transport il lui dit: Mon tour est venu! Voilà vraiment la voix de la nature: jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

La reconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger.

Qui est-ce qui ne fait pas du bien? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent misérables; et de là viennent toutes nos calamités. Ainsi le précepte de faire du bien seroit lui-même dangereux, faux, contradictoire, s'il n'étoit pas subordonné au plus important de tous, qui est de ne jamais faire de mal à personne. Celui-ci est sans doute plus sublime, mais il est aussi plus difficile

à pratiquer ; et il en est de même de toutes les vertus négatives, parcequ'elles sont sans ostentation, et au-dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme, de renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entre eux, s'il en est un, qui ne leur fait jamais de mal ! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a besoin pour cela ! Ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâchant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand et pénible d'y réussir.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, et à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue, mais celles que dicte en secret un cœur simple et reconnoissant. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zele que pour des intrigans ou pour des frippons.

Il ne seroit pas plus aisé à une ame sensible et bienfaisante d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une ame de ce caractere n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager ; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence et non la vue des malheureux qui la tourmente ; il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les

plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; et tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés; et il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main: les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parcequ'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes; il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles; et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure et salutaire, et va fertiliser

les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes.

Sans savoir ce que les pauvres sont à l'état, s'ils lui sont plus onéreux que tant d'autres professions qu'on encourage et qu'on tolere, je sais qu'ils sont tous mes freres, et que je ne puis, sans une inexcusable dureté, leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort; et comment puis-je être sûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance, et mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de misere, et que mon refus va réduire au désespoir? Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage

qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie, un morceau de pain, ne coûtent guere plus à donner, et sont une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste!* comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, et qu'il y eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches! Enfin, quoi qu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, et de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

Il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians; mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Un liard est bientôt demandé et refusé; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône, s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un d'un crime, et l'autre de la mort?

J'ai lu quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel en effet que les enfans s'attachent aux peres; mais ces peres opulens et durs les méconnoissent, et laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

DE L'AMITIÉ.

Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix; et la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'est là ton triomphe!

Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe, mais non qu'il veuille nous tromper: quelquefois on résiste à ses conseils, mais jamais on ne les méprise.

Il est des amitiés circonspectes, qui, craignant de se compromettre, refusent

des conseils dans les occasions difficiles, et dont la réserve augmente avec le péril des amis ; mais une amitié vraie ne connoît point ces timides précautions.

Les consolations indiscretes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence et la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse et le silence sont alors le vrai langage de l'amitié.

La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux et de touchant que n'a pas le contentement ; et l'amitié a été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux et la consolation de leurs peines.

On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans ; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre ; et c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt de bien connoître.

Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne-t-elle pas au raisonnement d'un sage !

La conversation des amis ne tarit jamais, dit on. Si cela est vrai, ce n'est que dans

les attachemens médiocres, auxquels la langue fournit en effet un babil facile. Mais l'amitié, l'amitié!... Sentiment vif et céleste, quels discours sont dignes de toi? quelle langue ose être ton interprete? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés? Mon Dieu! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit, disent de choses! et que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela!

Les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis pour ainsi dire l'un dans l'autre; les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne! Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même: il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment et comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

Les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y

a mille secrets que trois amis doivent savoir et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux.

Tout le charme de la société qui regne entre de vrais amis consiste dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, et qui fait que chacun, se sentant tel qu'il doit être, se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrete, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve et de mystere; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit; on est contraint l'un devant l'autre; on cherche à se dérober; quand on se rassemble on voudroit se fuir; la circonspection, la bienséance amene la défiance et le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ce qu'on craint?

L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres; mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'ami n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très surement un fourbe; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié qu'on peut l'obtenir.

On peut repousser des coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les assassins son ami le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

Dans une société très intime les styles se rapprochent ainsi que les caracteres ; les amis, confondant leurs ames, confondent aussi leurs manieres de penser, de sentir et de dire.

Le progrès de l'amitié est plus naturel qu'il ne semble ; il a sa raison dans la situation des amis ainsi que dans leurs caracteres. A mesure qu'on avance en âge tous les sentimens se concentrent ; on perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher ; et l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés, jusqu'à ce que, n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir et de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle : plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste ; et il tient pour ainsi dire au dernier objet par les liens de tous les autres.

Un riche, un grand n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, et qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

La cause qui fait cesser d'aimer peut être un vice; celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive ne sauroit être équivoque; c'est le vrai triomphe de la vertu.

DES PASSIONS.

La source de toutes les passions est la sensibilité: l'imagination détermine leur pente; et ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, même des anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres pour savoir quels rapports conviennent le mieux à la leur. Toute la sagesse humaine dans l'usage des passions consiste donc d'abord à sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espece que dans l'individu; ensuite à ordonner toutes les

les affections de l'ame selon ces rapports.

L'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi : c'est par leur activité que notre raison se perfectionne ; nous ne cherchons à connoître que parceque nous desirons de jouir. Les passions à leur tour tirent leur origine de nos besoins, et leurs progrès de nos connoissances.

Toutes les grandes passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impression, et où la multitude des goûts énerve le sentiment.

C'est une erreur de distinguer les passions en permises et défendues, pour se livrer aux premieres et se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en reste le maître ; toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces : ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir : ce qui nous est défendu par la conscience, n'est pas d'être tentés,

mais de nous laisser vaincre aux tentations? Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions; mais il dépend de nous de régner sur elles. Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes : tous ceux qui nous dominent sont criminels. Un homme n'est pas coupable d'aimer la femme d'autrui, s'il tient cette malheureuse passion asservie à la loi du devoir : il est coupable d'aimer sa propre femme au point d'immoler tout à cet amour.

Les passions les plus à craindre ne sont pas celles qui, en nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense; qui nous laissent, quoi qu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, et auxquelles on ne cede jamais qu'autant qu'on leur veut céder. Il faut plutôt redouter celles dont l'illusion trompe au lieu de contraindre, et nous fait faire, sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons.

Comment réprimer la passion même la plus foible quand elle est sans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caracteres froids et tranquilles. Tout va bien tant que

leur froideur les garantit des tentations; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussitôt vaincus qu'attaqués ; et la raison, qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort.

On n'a de prise sur les passions que par les passions. C'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie; et c'est toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Il n'y a que des ames de feu qui sachent combattre et vaincre ; tous les grands efforts, toutes les actions sublimes, sont leur ouvrage. La froide raison n'a jamais rien fait d'illustre; et l'on ne triomphe de ses passions, qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule, et tient tout en équilibre : voilà comment se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les gran-

des passions ; et l'on ne sert dignement la philosophie, qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse.

La philosophie n'est souvent qu'un trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discours ; ce n'est qu'un fantôme, une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions, et nous laisse comme un faux brave à leur approche.

La jeunesse du sage est le temps de ses expériences ; ses passions en sont les instrumens : mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître ; et bientôt il ne lui reste plus d'objet à regarder que lui-même, ni de jouissance à goûter que celle de la sagesse.

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir, mais l'homme est toujours le même. A dix ans il est mené par des gâteaux ; à vingt ans, par une maîtresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice. Quand ne court-il qu'après la sagesse ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui !

Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Le malheur tient lieu de force pour vaincre la nature et triompher des tentations. On a peu de desirs quand on souffre, et souvent une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse.

Les passions aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir. Si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge ; et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il cause est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité, qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à desirer ! Il perd, pour ainsi dire, tout ce qu'il possede. On jouit moins de ce qu'on obtient, que de ce qu'on espere, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme, avide et borné, fait

pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante, qui rapproche de lui tout ce qu'il desire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même : rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur : on ne se figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede : l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité.

DE L'AMOUR.

L'amour en lui-même est-il un crime ? N'est-il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature ? N'a-t-il pas une fin bonne et louable ? Ne dédaigne-t-il pas les ames basses et rampantes ? N'anime-t-il pas les ames grandes et fortes ?

N'ennoblit-il pas tous leurs sentimens ? Ne double-t-il pas leur être ? Ne les éleve-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes ? Ah ! si, pour être honnête et sage, il faut être inaccessible à ses traits, que reste t-il pour la vertu sur la terre ? Le rebut de la nature et les plus vils des mortels.

On doit distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce desir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre : le moral est ce qui détermine ce desir et le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est aisé de voir que le moral de l'amour est en effet un sentiment factice, né de l'usage de la société.

Au reste ce choix, qu'on met en opposition avec la raison, nous vient d'elle. On a fait l'Amour aveugle, parcequ'il a de meilleurs yeux que nous, et qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne, et la premiere venue seroit toujours la plus aimable. Ainsi, loin que l'a-

mour vienne de la nature, il est la regle et le frein de ses penchans : c'est par lui qu'excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Cet amour, quoi qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes : car, bien que ses emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent des qualités odieuses, et même qu'il en produise ; il en suppose pourtant toujours d'estimables, sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchans naturels en les concentrant dans un seul objet. Pour une femme ordinaire tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis je ? Un amant n'est-il qu'un homme ? Ah ! qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime ; son amant est plus, tous les autres sont moins : elle et lui sont les seuls de leur espece. Ils ne desirent pas, ils aiment. Le cœur ne suit point les sens, il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un

voile délicieux. Le véritable amour, toujours modeste, n'arrache point les faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystere, le silence, la honte craintive, aiguisent et cachent ses doux transports : sa flamme honore et purifie toutes ses caresses ; la décence et l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même ; et lui seul sait tout accorder aux desirs sans rien ôter à la pudeur.

C'est une erreur cruelle de croire que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, et qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre.

L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, et qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Ôtez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime, et l'amour n'est plus rien.

L'accord de l'amour et de l'innocence semble être le paradis sur la terre ; c'est le bonheur le plus doux et l'état le plus délicieux de la vie. Nulle crainte, nulle honte

ne trouble la félicité des amans qui jouissent; au sein des vrais plaisirs de l'amour ils peuvent parler de la vertu sans rougir.

Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, et point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeroient des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, et qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non; ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe et se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans et le charme de leur passion.

Tout n'est qu'illusion dans l'amour il est vrai : mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime; il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modele imaginaire? En pénetre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la bassesse du *moi* humain? Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse?

et où est la passion grossiere dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des paladins. C'est qu'ils connoissoient l'amour, et que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, et s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, et dure autant que les rapports qui l'ont fait naître: mais quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

O que les illusions de l'amour sont aimables! Ses flatteries sont en un sens des vérités: le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue dans son amante des perfections qu'elle n'a pas, les voit en effet telles qu'il les représente; il ne ment point en disant des mensonges; il flatte sans s'avilir, et l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

Celui qui disoit, *Je possede Laïs sans qu'elle me possede*, disoit un mot sans esprit.

La possession qui n'est pas réciproque n'est rien ; c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste? Rien n'est si facile à trouver.

Les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence et de se rapprocher en un moment. Leur attraction ne connoît point la loi des distances; ils se toucheroient aux deux bouts du monde. Quelquefois même ils se voient plus souvent encore que quand ils se voyoient tous les jours : car sitôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble.

Deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non ; *vous* et *moi* sont des mots proscrits de leur langue : ils ne sont plus deux, ils sont un.

Le plus grand des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage et désespoir, dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

L'inconstance et l'amour sont incompatibles : l'amant qui change ne change pas ; il commence ou finit d'aimer.

Malgré l'absence, les privations, les alarmes, malgré le désespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrete ignorée des ames tranquilles. C'est un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir; et de vrais amans regarderoient comme le pire des malheurs un état d'indifférence et d'oubli, qui leur ôteroit tout le sentiment de leurs peines.

Un cœur languissant est tendre; la tristesse fait fermenter l'amour.

On n'est point sans plaisir quand on aime. L'image de l'amour éteint effraie plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux; et le dégoût de ce qu'on possede est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Le véritable amour est inséparable de la générosité; par elle on a toujours quelque prise sur lui.

Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achete le cœur et les soins, si ce n'est la femme qui les paie; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens est une justice et un devoir.

Pourquoi seroit-il vil de recevoir de ce

qu'on aime? Ce que le cœur donne peut-il donc déshonorer le cœur qui accepte? Un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir. Ah! si les dons de l'amour sont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoissant?

Périsse l'homme indigne qui marchande un cœur et rend l'amour mercenaire! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne en mettant le premier ses faveurs à prix?

Comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misere un prix que le cœur seul doit payer, et recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour?

Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paie, ne peut être long temps aimé. Bientôt il paiera pour un autre, ou plutôt

cet autre sera payé de son argent : et, dans ce double lien, formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidele et misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour, c'est de lui tout donner, et d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

L'amour n'est qu'illusion ; il se fait pour ainsi dire un autre univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être ; et comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse et sans suite, son éloquence est dans son désordre ; il prouve d'autant plus, qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait ; elle en fait alors son idole ; elle le place dans le

ciel ; et comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le paradis, les anges, les vertus des saints, les délices du séjour céleste. Dans ses transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans ? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires ? N'élevera-t-il pas son style ? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité ? Que parlez-vous de lettres, de style épistolaire ? En écrivant à ce qu'on aime il est bien question de cela ! Ce ne sont plus des lettres qu'on écrit, ce sont des hymnes.

Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans son cabinet, par un bel-esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation passagere et seche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment

vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, et n'a jamais achevé de dire, comme une source vive qui coule sans cesse et ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien; cependant on se sent l'ame attendrie, on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche; et c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés, et les méprisent.

Qu'est-ce que des amans apprendroient de l'amour dans les poëtes et dans les livres d'amour? Ah! leur cœur leur en dit plus qu'eux, et le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même. D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, et lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant, qui

porte son ardeur dans les autres sentimens, et les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des héros.

En amour la jalousie paroît tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que l'aversion contre tout ce qui trouble et combat nos plaisirs est un mouvement naturel, et que, jusqu'à un certain point, le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît en est encore un.

Parmi nous, la jalousie a son motif dans les passions sociales plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie l'amant hait bien plus ses rivaux qu'il n'aime sa maîtresse. S'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de l'amour-propre, et la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour.

Ce n'est que dans les liaisons formées par l'estime et le sentiment que la jalousie est elle-même un sentiment délicat; parcequ'alors, si l'amour est inquiet, l'estime est constante; et que, plus il est exigeant, plus il

est crédule. Un amant guidé par l'estime, et qui n'aime dans ce qu'il aime que les qualités dont il fait cas, sera jaloux, sans être colere, ombrageux ou méchant; mais il sera sensible et craintif; il sera plus alarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse qu'à menacer son rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi: son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui; mais, comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, et que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, et probablement il réussira.

DE LA SOCIÉTÉ CONJUGALE.

Rien n'est plus difficile que le choix d'un bon mari, si ce n'est peut-être celui d'une bonne femme.

C'est aux époux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raison choisira seule; si l'amour regne, la nature

a déja choisi. Telle est la loi sacrée de la nature, qu'il n'est pas permis d'enfreindre, que l'on n'enfreint jamais impunément, et que la considération des états et des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs et des crimes.

Le bonheur dans le mariage dépend de tant de convenances, que c'est une folie de les vouloir toutes rassembler. Il faut d'abord s'assurer des plus importantes: quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut; quand elles manquent, on s'en passe.

Ces convenances sont, les unes naturelles, les autres d'institution; il y en a qui ne tiennent qu'à l'opinion seule. Les parens sont juges des deux dernieres especes; les enfans seuls le sont de la premiere. Dans les mariages qui se font par l'autorité des peres, on se regle uniquement sur les convenances d'institution et d'opinion; ce ne sont pas les personnes qu'on marie, ce sont les conditions et les biens: mais tout cela peut changer; les personnes seules restent toujours; elles se portent par-tout avec elles. En dépit de la fortune, ce n'est que par

les rapports personnels qu'un mariage peut être heureux ou malheureux.

C'est aux époux à s'assortir. Le penchant mutuel doit être leur premier lien; leurs yeux, leurs cœurs doivent être leurs premiers guides : car comme leur premier devoir, étant unis, est de s'aimer, et qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend pas de nous-mêmes, ce devoir en emporte nécessairement un autre, qui est de commencer par s'aimer avant que de s'unir. C'est-là le droit de la nature, que rien ne peut abroger : ceux qui l'ont gênée par tant de lois civiles ont eu plus d'égard à l'ordre apparent qu'au bonheur du mariage et aux mœurs des citoyens.

Il est fort différent, pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison; le second y est plus conforme. Comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne descend point, il éleve son épouse;

au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il l'abaisse sans s'élever: ainsi, dans l'un de ces cas, il y a du bien sans mal; et dans l'autre, du mal sans bien.

De plus il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel et l'ordre civil s'accordent, et tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance, et d'être ingrat ou méprisable. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef; et le maître, devenu l'esclave, se trouve la plus ridicule et la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris, que les rois de l'Asie honorent et tourmentent de leur alliance, et qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Quelque difficile que l'on puisse être, on doit cependant convenir qu'il est plus doux et mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami; car on devient le protecteur de l'une et le protégé de

l'autre; et, quoi que l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Dans le choix d'une femme la considération de la figure est la premiere qui frappe, et c'est la derniere qu'on doit faire, sans cependant la compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. Elle s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; et quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une et l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient, et la laideur un avantage: mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs. Ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse et se tourne en haine. C'est

un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari, et l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse ; et, au bout de trente ans de mariage, une honnête femme, avec des graces, plaît à son mari comme le premier jour.

Il n'y a pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées ; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent pas. Et cette différence vient presque uniquement de l'éducation ; car penser est un art qui s'apprend comme tous les autres. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; le plus grand charme de la société manqueroit à la sienne ; parceque sa femme n'ayant ni l'esprit cultivé ni le commerce agréable, il seroit réduit à penser seul. Que

c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en soi-même, et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne !

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés, ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables. Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni conséquemment dans un rang où l'on ne sauroit en avoir.

La recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage est simple et facile, c'est de continuer d'être amans quand on est époux. Les nœuds qu'on veut trop serrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus

de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits ; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte et l'amour vont mal ensemble, et le plaisir ne se commande pas. Ce n'est pas tant la possession qui rassasie que l'assujettissement. Voulez-vous donc être l'amant de votre femme ? qu'elle soit toujours votre maîtresse et la sienne. Soyez amant heureux, mais respectueux : obtenez tout de l'amour, sans rien exiger du devoir ; et que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des grâces : souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaisir n'est légitime que quand le désir est partagé.

La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil, et l'homme le bras ; mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. L'homme a les principes ; la femme une raison pratique et l'esprit des

détails. Dans l'harmonie qui regne entre eux tout tend à la fin commune; on ne sait lequel met le plus du sien. Chacun suit l'impulsion de l'autre, chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; et c'est, ce me semble, une raison très forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, et l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre, peche; premièrement, parcequ'il la fait pécher, et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il peche encore directement lui-même, par-

cequ'il viole la foi publique et sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes dans le mariage n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute, il n'est permis à personne de violer sa foi, et tout mari infidele qui prive sa femme du seul prix des austeres devoirs de son sexe est un homme injuste et barbare : mais la femme infidele fait plus ; elle dissout la famille, et brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres ; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux

sentimens de son cœur; qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur des biens de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidele, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, et qu'elle porte aux yeux d'autrui comme en sa propre conscience le témoignage de sa vertu: s'il importe qu'un pere aime ses enfans, il importe qu'il estime leur mere. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, et leur rendent l'honneur et la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manieres, sur

leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines; c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs? commencez par les meres; vous serez étonné des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere; le naturel s'éteint dans tous les cœurs; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant: le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers; on respecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans : il n'y a point de résidence dans les familles; l'habitude ne renforce plus les liens du sang : il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni sœurs; tous se connoissent à peine; comment s'aimeroient-ils? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est plus qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs

enfans ; les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'état va se repeupler : ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas d'enfans, qu'on croit importun, devient agréable ; il rend le pere et la mere plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre ; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chere occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulteroit bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendont peres et maris. Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement et sur des observations que je n'ai jamais vues démenties, j'ose promettre à ces dignes meres un attachement solide et constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'estime et le respect du public,

d'heureuses couches sans accident et sans suite, une santé ferme et vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, et citer en exemple à celles d'autrui.

Non contentes d'avoir cessé d'allaiter leurs enfans, les femmes cessent d'en vouloir faire ; la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mere est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours ; et l'on tourne au préjudice de l'espece l'attrait donné pour la multiplier. Cet usage, ajouté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences, les arts, la philosophie et les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces ; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

DU CÉLIBAT.

L'OBLIGATION de se marier n'est pas commune à tous; elle dépend, pour chaque homme, de l'état où le sort l'a placé. C'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles, que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, et qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis et même convenable. Sans cela l'état ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres; et l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de pairs.

Au reste ces raisons, assez judicieuses pour un politique qui balance les forces respectives de l'état afin d'en maintenir l'équilibre, je ne sais si elles sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la

charge de la transmettre, une sorte de substitution qui doit passer de race en race; et que quiconque eut un pere est obligé de le devenir. Il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature, tel que le célibat, n'amene pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi?

DE LA SOCIÉTÉ CIVILE.

Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile.

Tant que les hommes ne s'appliquerent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire et qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, et continuerent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant; mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du se-

cours d'un autre, dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit : le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changerent en des campagnes riantes, qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misere germer et croître avec les moissons.

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos miseres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit guere à s'unir à eux. Il suit de là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre nature et les garants de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui

emporte celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible : car, dans l'état social, le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose, et rien ne sauroit le changer. Qu'on cherche sur ce principe lequel est le meilleur de l'homme social ou du solitaire. Un auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul ; mais je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul. Si cette proposition est moins sententieuse, elle est plus vraie et mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il ? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il est clair qu'il faut mettre sur le compte de la propriété, et par conséquent de l'établissement et de la perfection des sociétés, les raisons de la diminution de notre espece; les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins ; ces moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes et de tromper la nature, soit par ces goûts brutaux et dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage, goûts que les sauvages ni les animaux ne connurent jamais, et qui ne

sont nés dans les pays policés que d'une imagination corrompue ; soit par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche et de l'honneur vicieux ; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la misere de leurs parens ou de la honte barbare de leurs meres ; soit enfin par la mutilation de ces malheureux dont une partie de l'existence et toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons, ou, ce qui est pis encore, à la brutale jalousie de quelques hommes ; mutilation qui, dans ce dernier cas, outrage doublement la nature, et par le traitement que reçoivent ceux qui la souffrent, et par l'usage auquel ils sont destinés. Le dirai-je? l'espece humaine est attaquée dans sa source même, et jusques dans le plus saint de tous les liens, où l'on n'ose plus écouter la nature qu'après avoir consulté la fortune, et où, le désordre civil confondant les vertus et les vices, la continence devient une précaution criminelle, et le refus de donner la vie à son semblable un acte d'humanité.

Les vices qui rendent nécessaires les in-

stitutions sociales sont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable, parceque les lois en général, moins fortes que les passions, contiennent les hommes sans les changer.

Les hommes sont méchans; cependant l'homme est naturellement bon. Qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changemens survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits, et les connoissances qu'il a acquises? Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine, il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entrehaïr à proportion que leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparens, et à se faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société, et où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui? Les calamités publiques elles-mêmes font l'attente d'une multitude de particuliers; et j'ai vu des hommes af-

freux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile.

Pour le poëte, c'est l'or et l'argent ; mais pour le philosophe, ce sont le fer et le bled qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain.

L'état social n'est avantageux aux hommes qu'autant qu'ils ont tous quelque chose, et qu'aucun d'eux n'a rien de trop ; car, dans le fait, les lois sont toujours utiles à ceux qui possedent, et nuisibles à ceux qui n'ont rien.

Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; et un rentier que l'état paie pour ne rien faire, ne differe guere à mes yeux d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un frippon.

Toute société partielle, quand elle est étroite et bien unie, s'aliene de la grande. Tout patriote est dur aux étrangers ; ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable ; mais il est foible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors, le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique ; mais le désintéressement, l'équité, la concorde, régnoient dans ses murs. Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.

L'homme naturel est tout pour lui : il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter le *moi* dans

l'unité commune ; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lucius ; c'étoit un Romain : même il aimoit la patrie exclusivement à lui. Régulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres. En sa qualité d'étranger, il refusoit de siéger au sénat de Rome ; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit, et s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble, aux hommes que nous connoissons.

Le Lacédémonien Pédarete se présente pour être admis au conseil des trois cents ; il est rejeté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincere, et il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, et attendoit des nouvelles de la

bataille. Un ilote arrive, elle lui en demande en tremblant..... Vos cinq fils ont été tués..... Vil esclave, t'ai-je demandé cela?.... Nous avons gagné la victoire. .... La mere court aux temples, et rend graces aux Dieux : voilà la citoyenne.

Celui qui, dans l'ordre civil, veut conserver la primauté des sentimens de la nature, ne sait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ses penchans et ses devoirs, il ne sera jamais ni homme ni citoyen ; il ne sera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce sera un de ces hommes de nos jours; un François, un Anglois, un bourgeois ; ce ne sera rien.

Pour être quelque chose, pour être soi-même et toujours un, il faut agir comme on parle ; il faut être toujours décidé sur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement et le suivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige pour savoir si l'on est homme ou citoyen, ou comment on s'y prend pour être à la fois l'un et l'autre.

Dans l'ordre naturel, les hommes étant

tous égaux, leur vocation commune est l'état d'homme ; et quiconque est bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent.

L'homme civil naît, vît et meurt dans l'esclavage. A sa naissance, on le coud dans un maillot; à sa mort, on le cloue dans une biere : tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions; car toute notre sagesse consiste en préjugés serviles, tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne et contrainte.

Le sauvage vit en lui-même; l'homme social, toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. De là vient que demandant toujours aux autres ce que nous sommes, et n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur.

DES SOCIÉTÉS DU MONDE.

De quelque sens qu'on envisage les choses, tout dans la société n'est que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scene, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait : et qu'a-t-on besoin de l'apprendre? Sitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite? N'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé? L'honnête homme aujourd'hui n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses; et un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guere à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres : je vois aussi que dans une grande ville la société paroît plus douce, plus facile, plus sure même, que parmi des gens moins étudiés : mais les

hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes ? je n'en sais rien. Ce ne sont encore-là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence, c'est qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai sage ne les considere que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour les lois, et que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

C'est dans les sociétés privées, aux soupers priés, où la porte est fermée à tout survenant, que les femmes s'observent moins, et qu'on peut commencer à les étudier. C'est là que regnent plus paisiblement des propos plus fins et plus satyriques ; c'est là qu'on passe discrètement en revue les anecdotes, qu'on dévoile tous les évènemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien et le mal également plaisans et ridicules, et que, poignant avec art et selon l'intérêt particulier les caracteres des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien. C'est là en un mot qu'on affile avec

soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant ces propos sont plus railleurs que mordans, et tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général la satyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple, que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée? et de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris, sur-tout, où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colere et l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme.

Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher; aussi ne se fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire. Comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les frippons sont d'honnêtes gens comme tout le monde: mais malheur à qui prête le flanc au ridicule; sa caustique empreinte est ineffaçable; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu; il marque jusqu'au vice même; il fait calomnier les méchans.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, et parmi lesquelles regnent même le plus souvent des liaisons secretes, ne pouvoir rester une heure entre elles six sans y faire intervenir la moitié de Paris: comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire, et qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser!

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société, dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre on se fait réciproquement et selon le goût du temps mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui et au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, se prêtent à le considérer par toutes ses faces; et l'on est

étonné du sens et de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres, pourvu toutefois qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit : tout part à l'instant, et il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux.

Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris; les conclusions y seroient même souvent moins séveres : car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici, où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austere sans conséquence; et l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes et femmes, tous instruits par l'expérience du monde, et sur-tout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espece aussi mal qu'il est possible; toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de

de bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Que croyez-vous qu'on apprenne dans les conversations si charmantes des grandes sociétés? A juger sainement des choses du monde? A bien user de la société? A connoître au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela. On y apprend à plaider la cause du mensonge, à ébranler, à force de philosophie, tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préjugés, et à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractere des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est pour ainsi dire son habit et non pas lui qui a un sentiment; et il en changera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance, et une croix pectorale; vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zele les lois, le despotisme, et l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre

pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois. Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui; et le zele apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un esprit à eux: point du tout. Autres machines qui ne pensent point, et qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoissent; là dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître, et qu'ils n'ont point lu; sur une piece prête à jouer, et qu'ils n'ont point vue; sur tel ou tel système dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront demain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes et

de femmes qui pensent pour tous les autres, et par lesquels tous les autres parlent et agissent; et comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, et que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux; c'est un choc perpétuel de brigues et de cabales, un flux et reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses regles, ses jugemens, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu, n'ont qu'une existence locale et circonscrite. Quiconque aime à se répandre et fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, et mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la pose de même en

sortant, et reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation et d'autres pour la pratique; leur opposition ne scandalise personne, et l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un auteur, sur-tout d'un moraliste, qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits, ses discours, sa conduite, sont trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde et rien ne choque, parcequ'on y est accoutumé; et il y a même à cette inconséquence une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le magistrat prend l'air cavalier; le financier fait le seigneur; l'évêque a le propos galant; l'homme de cour parle de philosophie; l'homme d'état de bel-esprit: il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui, ne

pouvant prendre un autre ton que le sien, ne se mette en noir les dimanches pour avoir l'air d'un homme de palais. Les militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur.

Ainsi les hommes à qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur ; leurs lumieres ne sont point dans leur esprit ; leurs discours ne représentent point leurs pensées; on n'apperçoit d'eux que leur figure, et l'on est dans une assemblée à peu-près comme devant un tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mû par lui-même.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur, si la décence étoit la vertu, si nos maximes nous servoient de regles, si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche guere en si grande pompe.

Qu'on pénetre, au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se

passe au fond des cœurs, et qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement, et où ils naissent ennemis par devoir, et fourbes par intérêt. Chaque homme, dit-on, gagne à servir les autres. Oui, mais il gagne encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement; et le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité; et c'est à quoi les puissans emploient toutes leurs forces, et les foibles toutes leurs ruses.

L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple et touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse et des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand'peur que celui qui, dès la premiere vue, me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, si j'avois quelque important service à lui demander: et quand

je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes: elle se montre sans peine quand on en a: c'est pour celui qui n'en a pas qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Quel contraste entre les discours, les sentimens et les actions des honnêtes gens! Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries; molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de religion, et que ces absurdités ne choquent personne; ne dois-je pas conclure à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, et que, loin de vouloir persuader les autres quand on leur

parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit?

Les auteurs, les gens de lettres, les philosophes, ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain: le peuple de la campagne est nul à leurs yeux: à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des académies et des dîners. De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les contes, les romans, les pieces de théâtre, tout tire sur les provinces; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêche les manieres et les plaisirs du grand monde; c'est une honte de ne les pas connoître, c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filous et de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour? Ainsi les préjugés et l'opinion, renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncelent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, et laissent tout le reste en

friche et désert : ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuplent les nations; et ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine.

Les François du bel air ne comptent qu'eux dans tout l'univers ; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un Suisse, un maître-d'hôtel, c'est être *comme tout le monde.* Pour être *comme tout le monde* il faut être comme très peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde ; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde ; et l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister.

Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent. Il voit les même spassions, les mêmes sentimens, dans le goujat et dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage et qu'un coloris plus ou moins apprêté ; et si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, et n'est pas aimable :

mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

DE LA CONVERSATION.

Le ton de la bonne conversation n'est ni pesant ni frivole ; il est coulant et naturel, sage sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter, on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, la satyre aiguë, l'adroite flatterie, et la morale austere : on y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer, on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité ; la précision mene à l'élégance ; chacun dit son avis, et l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrément le sien ; on

discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens, et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens et des idées qu'il anime et varie la physionomie; et c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient longtemps le même intérêt sur le même objet.

Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher et chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, et mettre, à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit, qui ne s'abstient de parler que par retenue et discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, et qu'on

le méprise pour s'être tû. Au contraire, on remarque en général que les gens silencieux en imposent, qu'on s'écoute devant eux, et qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent : ce qui, leur laissant le choix des occasions, et faisant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent, met tout l'avantage de leur côté. Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles; il est si rare qu'il ne lui échappe des choses dont il se repent à loisir, qu'il aime mieux retenir le bon, que risquer le mauvais. Enfin, quand ce n'est pas faute d'esprit qu'il se tait, s'il ne parle pas, quelque discret qu'il puisse être, le tort en est à ceux qui sont avec lui.

Le grand caquet vient nécessairement ou de la prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses pour donner à toutes leur véritable prix ne parle jamais trop, car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. En général les gens qui savent peu parlent beaucoup, et

les gens qui savent beaucoup parlent peu. Il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde. Mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, et il voit encore plus à dire après lui ; il se tait.

On ne considere pas assez combien l'habitude de passer sa vie à dire des riens rétrécit l'esprit. Les gens oisifs, toujours ennuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser ; et l'on diroit que le savoir-vivre consis t à ne dire que de vaines paroles : mais la société humaine a un objet plus noble, et ses vrais plaisirs ont plus de solidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire ; et l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens.

L'entretien des paysans a des charmes, même pour ces ames élevées avec qui le sage aimeroit à s'instruire. On trouve dans la

naïveté villageoise des caracteres plus marqués, plus d'hommes pensans par eux-mêmes, que sous le masque uniforme des habitans des villes, où chacun se montre comme sont les autres, plutôt que comme il est lui-même. On trouve encore en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses, et qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'on prend à leurs affaires et à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à se former sur nos modeles, et l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

DES FEMMES.

Les anciens avoient en général un très grand respect pour les femmes; mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, et croyoient honorer leur modestie en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays où les mœurs

étoient les plus pures étoit celui où l'on parloit le moins des femmes, et que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connoissance, l'interrompit en colere : Ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? De là venoit encore que dans leurs comédies les rôles d'amoureuses et de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient de mettre une honnête fille sur la scene seulement en représentation. En un mot, l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus, qu'on voit le plus dans le monde, chez qui l'on dîne le plus souvent, qui donne le plus impérieusement le ton, qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talens, au mérite, aux vertus,

leurs degrés et leurs places, et dont les humbles savans mendient le plus bassement la faveur. Sur la scene c'est pis encore. Au fond, dans le monde, elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au théâtre, savantes du savoir des hommes, philosophes, grace aux auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talens; et les imbécilles spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile; et je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des pieces modernes; c'est toujours une femme qui sait tout, qui apprend tout aux hommes; c'est toujours la dame de cour qui fait dire le catéchisme au *petit Jean de Saintré*. Un enfant ne sauroit se nourrir de son pain s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles pieces. La bonne est sur le théâtre, et les enfans sont dans le parterre.

La galanterie françoise a donné aux femmes un pouvoir universel, qui n'a besoin d'au-

cun

un tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles ou pour elles; l'Olympe et le Parnasse, la gloire et la fortune, sont également sous leurs lois. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder: elles décident souverainement des plus hautes connoissances ainsi que des agréables. Poésie, littérature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord, au style de tous les livres, qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes ; et l'on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires, elles ont, pour obtenir ce qu'elles demandent, un ascendant naturel jusques sur leurs maris, non parcequ'ils sont leurs maris, mais parcequ'ils sont hommes et qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fût-ce même la sienne.

Au reste cette autorité ne suppose ni attachement ni estime, mais seulement de la politesse et de l'usage du monde : car d'ailleurs il n'est pas moins essentiel à la galanterie françoise de mépriser les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte

de titre qui leur en impose; c'est un témoignage qu'on a assez vécu avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit passeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les romans. Elles se jugent avec tant d'équité, que les honorer seroit être indigne de leur plaire; et la premiere qualité d'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

Le manege de la coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait: mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite; à force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société, les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité, que caressé avec tous les autres; et

ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secretes; puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (et surement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux, et fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette femme leur témoignoit la même confiance et prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un moment ses dupes? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh! qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par ten-

dresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun, content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire, la coquetterie suggere de semblables moyens. Les caprices ne feroient que rebuter s'ils n'étoient sagement ménagés; et c'est en les dispensant avec art qu'une femme en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines et continuelles, qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, et qui la disposent à porter, à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit, la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer? Or cet art s'apprend-il? Non: il naît avec les femmes: elles l'ont toutes, et jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes: l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les femmes sont fausses, nous dit-on:

non; elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse, et non pas la fausseté. Dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, et doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, et cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort seroit trop cruel, si, même dans les desirs légitimes, elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir. Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir? combien ne lui importe-t-il pas d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui! Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galatée et sa fuite mal-adroite! Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au ber-

ger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'y attirer? Elle mentiroit pour ainsi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie, et qu'on en fait une loi de l'honnêteté.

Douce pudeur, suprême volupté de l'amour, que de charmes perd une femme au moment qu'elle renonce à toi! Combien, si elle connoissoit ton empire, elle mettroit de soin à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie! Mais on ne joue pas la pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

L'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte; c'est pour avoir trop à rougir, qu'elle ne rougit plus: et si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté quand la pudeur même est éteinte?

En gênant les desirs la pudeur les enflamme; ses craintes, ses détours, ses ré-

serves, ses timides aveux, sa tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire, que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. Le véritable amour possede en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mêlange de foiblesse et de modestie le rend plus touchant et plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente ; et c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisirs.

Si la pudeur étoit un préjugé de la société et de l'éducation, ce sentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus soignée, et où l'on raffine incessamment sur les lois sociales ; il devroit être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire. Dans nos montagnes les femmes sont timides et modestes, un mot les fait rougir ; elles n'osent lever les yeux sur les hommes, et gardent le silence devant eux. Dans les grandes villes la pudeur est ignoble et basse ; c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte, et l'hon-

neur d'avoir fait rougir un honnête homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

Les femmes qui ont perdu le plus la pudeur prétendent bien être plus vraies que les autres, et se faire valoir de cette franchise : mais elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne? et de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur est propre? On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, et qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue et du mensonge. Au contraire, celles qui ont encore de la pudeur, qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs desirs à ceux mêmes qui les inspirent; celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sinceres, les plus constantes dans tous leurs engagemens, et celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter. Je ne sache que la seule mademoiselle de l'*Enclos* qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques.

Aussi mademoiselle de l'*Enclos* a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avoit, dit-on, conservé celles du nôtre : on vante sa franchise, sa droiture, la sureté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'étoit *faite homme*. A la bonne heure. Mais, avec toute sa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse.

Que la chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame ! Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout et d'elle-même : elle s'éleve dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle et la sienne propre, lui paient sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passageres, mais le prix en est permanent. Quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la

vertu joint à la beauté ! Réalisez une héroïne de roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs et les Cléopâtre; et quand sa beauté ne sera plus, sa gloire et ses plaisirs resteront encore : elle seule saura jouir du passé.

Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer des amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et communes ; dans les choses importantes et graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît : cet empire est beau, et vaut bien la peine d'être acheté.

Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur et la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.

Que de grandes choses on feroit avec le desir d'être estimé des femmes, si l'on savoit mettre en œuvre ce ressort! Malheur au siecle où les femmes perdent leur ascendant, et où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes! c'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains; voyez Rome, Rome le siege de la gloire et de la vertu si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solemnel jugement de la république. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes : par une femme Rome acquit la liberté; par une femme les plébéiens obtinrent le consulat; par une femme finit la tyrannie des décemvirs; par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs? vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un

œil différent les mêmes objets ! et peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortege de belles dames françoises; je n'en connois point de plus indécent : mais composez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques et le cœur de Coriolan.

Femmes ! femmes ! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint ; dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, sympathie ! être ou chimere inconcevable, abyme de douleurs et de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! c'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

L'ascendant que les femmes ont sur les hommes n'est pas un mal en soi ; c'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société

d'une meilleure éducation donnée à cette motié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes: si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame et vertu.

L'empire des femmes sur les hommes n'est point à elles parceque les hommes l'ont voulu, mais parcequ'ainsi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespius fut pourtant contraint de filer près d'Omphale; et le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes, et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent: si jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-temps qu'elles l'auroient perdu.

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées; mais prises en tout elles se compensent. La femme vaut mieux comme femme et moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ses droits elle a l'avantage; par-

tout où elle veut usurper les nôtres elle reste au-dessous de nous. Croyez-moi, mere judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, et soyez sure qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

La premiere et la plus importante qualité d'une femme est la douceur. Faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle, qu'elle doit être douce. L'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris : ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuses; il ne leur donna point un voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent elles s'ou-

blient : elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe: un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, et triomphe de lui tôt ou tard.

Les hommes, en général, sont moins constans que les femmes, et se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, et s'en inquiete ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir; forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, et rarement avec le même succès. L'attachement et les soins gagnent les cœurs, mais ils ne les recouvrent guere.

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour ! Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel ; et vous voulez inspirer des feux constans ! Et de quel droit prétendez vous être aimées aujourd'hui par-

ceque vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur; soyez toujours la même ; et l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse et vouloir toujours qu'on vous aime, ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

Chez les peuples qui ont des mœurs les filles sont faciles et les femmes sévères: c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, et les autres qu'au scandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves; le crime est compté pour rien.

Loin de rougir, de leur foiblesse, les femmes en font gloire ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes. Pourquoi cela? Ce n'est pas seulement pour paroître délicates ; c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses et le droit d'être foibles au besoin.

Entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté : devoir spécial, indispensable, imposé par la nature. Il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une

qu'une femme mal-propre, et le mari qui s'en dégoûte n'a pas tort. Ainsi, bien faire ce qu'elle fait n'est que le second des soins d'une femme ; le premier doit être toujours de le faire proprement.

L'abus de la toilette n'est point ce qu'on pense : il vient plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps ; et il vaut mieux s'amuser de soi, que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette, que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures ? En rassemblant des femmes autour de soi, on s'amuse à les impatienter ; c'est déja quelque chose : on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là ; c'est beaucoup plus : et puis viennent les marchandes, les brocanteurs, les petits messieurs, les petits auteurs, les vers, les chansons, les brochures : sans la toilette on ne réuniroit jamais si bien tout cela.

Dans chaque société la maîtresse de la maison est presque toujours seule au milieu

d'un cercle d'hommes; on a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent se répandre par-tout; ils semblent, comme les especes, se multiplier par la circulation. C'est donc là qu'une femme apprend à parler, à agir et penser comme eux, et eux comme elle. C'est là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paisiblement de ces insultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe? Sérieusement, ou par plaisanterie, on s'occupe d'elle, et c'est sur-tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme survienne, à l'instant le ton de cérémonie succede à la familiarité; les grands airs commencent, l'attention des hommes se partage, et l'on se tient mutuellement dans une secrete gêne, dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Mille liaisons secretes doivent être le fruit de cette maniere de vivre éparse et isolée parmi tant d'hommes; tout le monde en convient aujourd'hui, et l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit plus que cet usage est plus honnête, mais qu'il

est plus agréable : et c'est ce qui n'est pas plus vrai ; car quel amour peut régner où la pudeur est en dérision ? et quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour et d'honnêteté ? Aussi, comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les femmes se soucient-elles moins d'être aimées qu'amusées ; la galanterie et les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles ; et pourvu qu'on soit assidu, peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots mêmes d'*amour* et d'*amant* sont bannis de l'intime société des deux sexes, et relégués avec ceux de *chaîne* et de *flamme* dans les romans qu'on ne lit plus.

On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent ; et ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils ; il semble n'être que l'accord de deux personnes libres, qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans, mais qui n'ont, au surplus, aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; et un mari qui s'aviseroit de contrôler la mauvaise con-

duite de sa femme n'exciteroit pas moins de murmure que celui qui souffriroit ailleurs le désordre public de la sienne. Les femmes de leur côté n'usent pas de rigueur envers leurs maris ; elles ne les font point punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part et d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

Chez la plupart des femmes l'amant est comme un des gens de la maison. S'il ne fait pas son devoir, on le congédie, et l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuie du métier, il quitte, et l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assez capricieuses pour essayer même du maître de la maison; car enfin c'est encore une espece d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand elle est passée, on le chasse, et l'on en prend un autre; ou, s'il s'obstine, on le garde, et l'on en prend toujours un autre.

Mais comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là, qui ont ainsi pris ou reçu leur congé? Bon ! elle n'y vit point. On ne se voit plus ; on ne se connoît plus.

Si jamais la fantaisie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoissance à faire, et ce seroit beaucoup qu'on se souvînt de s'être vus. Ailleurs, après une union si tendre, on ne pourroit se revoir de sang froid, le cœur palpiteroit au nom de ce qu'on a une fois aimé, on tressailleroit à sa rencontre; mais à Paris il n'est point question de cela: vraiment! les femmes ne feroient donc autre chose que de tomber en syncope.

Au reste, il faut en convenir: comme les femmes de Paris ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidument, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort, on les voit bientôt comme elles sont; et c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée par leurs couleurs, leur air, leurs regards, leurs propos et leurs manieres, se change en estime et en amitié. Il n'y a point de pays où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, et sachent donner, au besoin, de meilleurs conseils. Elles servent avec zele leurs amis; et quoiqu'ordinairement elles n'ai-

ment qu'elles mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif : celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans le gardent d'ordinaire toute leur vie, et elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus surement au moins, que leurs jeunes amans. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs, pour les donner à leur bon naturel ; elles secourent le pauvre de leur bourse, et l'opprimé de leur crédit. Elles ont du penchant au bien ; elles en font beaucoup et de bon cœur : en un mot, il est certain que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qui y regne encore, et que sans elles on verroit les hommes avides et insatiables s'y dévorer comme des loups.

Les dames de Paris ont un extérieur de caractere aussi bien que de visage ; et comme l'un ne leur est guere plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles se mettent bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation qu'elles servent en cela, comme en tout, de modele au reste de l'Europe. En effet

on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les femmes les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les Parisiennes dominent la mode, et la savent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans et serviles, qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe : les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, et savent rétablir les mauvaises leçons.

La parure des femmes de la cour est plus recherchée que magnifique ; il y regne plus d'élégance que de richesse. Ne voulant point se distinguer par le luxe, parcequ'elles seroient bientôt effacées par celles des financiers, elles ont choisi des moyens de distinction plus surs, plus adroits, et qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur et de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple, c'est là ce qui leur a suggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge qu'il s'obstine à nommer grossièrement du fard ; elles se sont appliqué quatre doigts, non de fard, mais

de rouge ; car, le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public ; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu. . . . oh ! bien des choses. Elles ont mis dans leurs manieres le même esprit qui dirige leurs ajustemens. Cette pudeur charmante qui distingue, honore et embellit tout sexe, leur a paru vile et roturiere ; elles ont animé leur geste et leur propos d'une noble impudence ; et il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur sexe, et imitent les filles de joie, afin de n'être pas imitées.

Ce rouge et ces corps échancrés ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles et aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroso pensier* des amans, que de rester mises comme des bourgeoises ; et si cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'est qu'une femme à pied, dans un pareil équipage,

n'est pas trop en sureté contre les insultes de la populace.

Les belles femmes cependant sont en général plus modestes ; il y a plus de décence dans leur maintien. Mais il y a aussi tant de minauderies dans leurs manieres, elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloises, de dire à une femme qu'elle est belle, pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes : étant sur la défensive presque dès leur enfance, et chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien et le mal leur sont nécessairement plutôt connus.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes : on les accuse aussi de parler davantage. Cela doit être ; et je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche et les yeux ont chez elles la même activité ; et, par la même raison, l'homme dit ce qu'il sait ; la femme dit ce qui plaît ; l'un, pour parler, a besoin de

connoissance, et l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir des formes communes que celles de la vérité.

Les hommes philosopheront mieux qu'une femme sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale; à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie: la femme observe, et l'homme raisonne. De ce concours résultent la lumiere la plus claire et la science la plus complete que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain; la plus sure connoissance, en un mot de soi et des autres, qui soit à la portée de notre espece: et voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence

toujours par se faire homme à la maniere de mademoiselle de l'Enclos. Au dehors elle est toujours ridicule et très justement critiquée, parcequ'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre:

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

DE L'ÉDUCATION.

Nous commençons à nous instruire en commençant à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot d'*éducation* avoit-il chez les anciens un autre sens que nous ne lui donnons plus : il signifioit *nourriture*. Ainsi l'éducation, l'institution, l'instruction, sont trois choses aussi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur, et le maître.

Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens et les maux de cette vie est, à mon gré, le mieux élevé. D'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais changer, la pratique d'éducation établie seroit bonne à certains égards. L'enfant élevé pour son état,

n'en sortant jamais, ne pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais, vu la mobilité des choses humaines, vu l'esprit inquiet et remuant de ce siecle, qui bouleverse tout à chaque génération, peut on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine; c'est l'exercer à la sentir. On ne songe qu'à conserver son enfance : ce n'est pas assez ; on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence et la misere, à vivre, s'il le faut, dans les glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malthe.

Nous naissons foibles, nous avons besoin de forces : nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance : nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance, et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation. Cette

éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est l'éducation de la nature; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent est l'éducation des choses. Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres. Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, et ne sera jamais d'accord avec lui-même: celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, et tendent aux mêmes fins, va seul à son but, et vit conséquemment; celui-là seul est bien élevé.

La première éducation de l'enfance est celle qui importe le plus; et elle appartient incontestablement aux femmes. Si l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Outre que les femmes sont à portée de veiller à cette éducation de plus près que les hommes, et qu'elles y influent toujours davantage, le succès les intéresse aussi beaucoup plus, puisque la plupart des

veuves se trouvent presque à la merci de leurs enfans, et qu'alors ils leur font vivement sentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans : en cela sans doute elles ont tort, mais moins de tort que vous peut-être qui les dépravez. La mere veut que son enfant soit heureux, qu'il le soit dès à présent; en cela elle a raison : quand elle se trompe sur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse prévoyance des peres, leur négligence, leur dure insensibilité, sont cent fois plus funestes aux enfans que l'aveugle tendresse des meres.

Il y a des caracteres qui s'annoncent presque en naissant, et des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, et s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait, et à faire plus mal à sa place.

Pour changer un esprit il faudroit changer l'organisation intérieure : pour changer

un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend; et c'est en vain qu'on prétendroit y réussir. Il ne s'agit donc pas de changer le caractere d'un enfant et de plier son naturel; mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver, et d'empêcher qu'il ne dégénere: car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, et que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation.

Avant de cultiver le caractere il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, et toujours s'abstenir de rien faire plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autres des entraves; l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, l'autre qu'on l'intimide: il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la premiere étincelle de raison; c'est elle qui fait sortir le caractere et lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi qu'on le cultive, et il n'y a point, avant la raison,

son, de véritable éducation pour l'homme.

Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau, et toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées; qu'on les prive de celles qui leur conviendroient; qu'on gêne de toutes parts la nature; qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en substituer de petites et d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager et frivole qu'on leur préfere; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit et ce qu'on a fait; qu'enfin, pour le prix de tant de peines indiscrètement prises, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force, des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse et leur inutilité.

La premiere éducation doit être purement négative. Elle consiste non point à enseigner

la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice, et l'esprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire et ne laisser rien faire; si vous pouviez amener votre éleve sain et robuste à l'âge de douze ans, sans qu'il sût distinguer sa main droite de sa main gauche; dès vos premieres leçons les yeux de son entendement s'ouvriroient à la raison; sans préjugé, sans habitude, il n'auroit rien de lui qui pût contrarier l'effet de vos soins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus sage des hommes; et en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre : il mêle et confond les climats, les élémens, les saisons: il mutile son chien, son cheval, son esclave : il bouleverse tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monstres : il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manege; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin. Sans

cela, tout iroit plus mal encore, et notre espece ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferoient en lui la nature, et ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin, et que les passans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts et le pliant dans tous les sens.

C'est du premier moment de la vie qu'il faut apprendre à mériter de vivre : et comme on participe en naissant aux droits des citoyens, l'instant de notre naissance doit être le commencement de l'exercice de nos devoirs. S'il y a des lois pour l'âge mûr, il doit y en avoir pour l'enfance, qui enseignent à obéir aux autres ; et comme on ne laisse pas la raison de chaque homme unique arbitre de ses devoirs, on doit d'autant moins abandonner aux lumieres et aux préjugés des peres l'éducation de leurs enfans,

qu'elle importe à l'état encore plus qu'aux peres.

La patrie ne peut subsister sans la liberté, ni la liberté sans la vertu, ni la vertu sans les citoyens: vous aurez tout si vous formez des citoyens; sans cela, vous n'aurez que de méchans esclaves, à commencer par les chefs de l'état. Or, pour former des citoyens et pour les avoir hommes, il faut les instruire enfans, et sous des regles prescrites par le gouvernement. Si l'on n'apprend point aux hommes à n'aimer rien, on peut sans doute leur apprendre à aimer un objet plutôt qu'un autre, et ce qui est véritablement beau plutôt que ce qui est difforme. Si donc les enfans sont élevés en commun dans le sein de l'égalité, si on les exerce assez tôt à ne jamais regarder leur individu que par ses relations avec le corps de l'état, et à n'appercevoir pour ainsi dire leur existence que comme une partie de la sienne; s'ils sont imbus des lois de l'état et des maximes de la volonté générale; s'ils sont instruits à les respecter par-dessus toutes choses; s'ils sont environnés d'exemples et d'objets qui leur parlent sans cesse de la patrie comme de leur

tendre mere qui les nourrit, de l'amour qu'elle a pour eux, des biens inestimables qu'ils reçoivent d'elle, et du retour qu'ils lui doivent ; ne doutons point qu'ils ne parviennent à l'aimer de ce sentiment exquis que tout homme isolé n'a que pour lui-même, et à transformer ainsi en une vertu sublime cette disposition dangereuse d'où naissent tous nos vices. Ils auront appris à se chérir mutuellement comme des freres, à ne vouloir jamais que ce que veut la société, à substituer des actions d'hommes et de citoyens au stérile et vain babil des sophistes; et c'est ainsi qu'ils deviendront un jour les défenseurs et les peres de la patrie, dont ils auront été si long-temps les enfans.

Il n'est plus temps de changer nos inclinations naturelles quand ellesont pris leur cours et que l'habitude s'est jointe à l'amour-propre : il n'est plus temps de nous tirer hors de nous-mêmes quand une fois le *moi humain* concentré dans nos cœurs y a acquis cette méprisable activité qui absorbe toute vertu et fait la vie des petites ames. Comment l'amour de la patrie pourroit-il germer au milieu de tant d'autres passions qui l'é-

touffent? Et que reste-t-il pour des concitoyens dans un cœur déja partagé entre l'avarice, une maîtresse, et la vanité?

Il est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, et les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête on plante un vice au fond de leur cœur; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté; et puis ils nous disent gravement: Tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La premiere que j'en exigerois (et cette loi seule en suppose beaucoup d'autres), c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire;

tel est celui de l'homme de guerre, tel est celui de l'instituteur. Un gouverneur ! ô quelle ame sublime ! En vérité, pour faire un homme, il faut être ou pere, ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires !

Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumieres d'un maître ; il n'y a qu'un ami très tendre à qui son cœur puisse inspirer le zele d'un pere : et le génie n'est guere à vendre, encore moins l'attachement.

Un pere, quand il engendre et nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espece ; il doit à la société des hommes sociables ; il doit des citoyens à l'état. Tout homme qui peut payer cette triple dette, et ne le fait pas, est coupable, et plus coupable peut-être quand il la paie à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs d'un pere

n'a pas droit de le devenir. Il n'y a ni pau-vreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfans et de les élever lui-même. Lecteur, vous pouvez m'en croire, je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-temps sur sa faute des larmes ameres, et n'en sera jamais consolé.

Mais les affaires, les fonctions, les devoir..... Ah ! les devoirs ! sans doute le dernier est celui de pere? Ne nous étonnons pas qu'un homme dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, et forcé, selon lui, de laisser ses enfans à l'abandon? Il paie un autre homme pour remplir ces soins qui lui sont à charge. Ame vénale ! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second. Quand on lit dans Plutarque que Caton le censeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même son fils dès le berceau, et avec un tel soin, qu'il quittoit tout

pour être présent quand la nourrice, c'est-à-dire la mere, le remuoit et le lavoit; quand on lit dans Suétone qu'Auguste, maître du monde qu'il avoit conquis, et qu'il régissoit lui-même, enseignoit lui-même à ses petits-fils à écrire, à nager, les élémens des sciences, et qu'il les avoit sans cesse autour de lui; on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes-gens de ce temps-là, qui s'amusoient à de pareilles niaiseries; trop bornés sans doute pour savoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours!

Ne parlez jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant et l'instituteur disent à-peu près les mêmes choses: mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet. Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup; de même un jeune homme, dans le sommeil de l'ignorance,

échappe à des périls qu'il n'apperçoit pas : si je l'éveille en sursaut, il est perdu. Tâchons premièrement de l'éloigner du précipice, et puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de loin.

Ne raisonnez jamais sèchement avec la jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions ; ils nous font croire et non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penser, et non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens encore enveloppés dans leurs sens, et qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

On s'imagine assez communément, surtout à Paris, que les enfans ne jasent jamais assez tôt ni assez long-temps ; et l'on juge de l'esprit qu'ils auront étant grands par les sottises qu'ils débitent étant jeunes. Que produit cependant dans les enfans cette émancipation de paroles avant l'âge de parler, et le droit qu'on leur laisse prendre de

soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire ? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, et qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscretes ; en sorte que chacun est inquiet aussitôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire, que de les rendre étourdis et vains ; inconvénient plus grand, à mon avis, que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'est utile : car par degrés l'ignorance diminue ; mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Notre éducation ne prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; et nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athletes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile et superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Il faut occuper les enfans ; l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que

faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà, certes, une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes, et non ce qu'ils doivent oublier.

De toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la premiere qui se développe et la plus commode à cultiver dans les enfans: mais lequel est à préférer, de ce qu'il leur est aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir? Quand on réfléchit à l'usage qu'on fait en eux de cette faculté, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il faut les assujettir pour mettre leur mémoire en étalage, il est aisé de comparer l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne; lui faire incessamment répéter et construire des vers qu'il n'entend point, et dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts; embrouiller son esprit de cercles et de spheres dont il n'a pas la moindre idée; l'accabler de mille noms de villes et de rivieres, qu'il confond sans cesse et qu'il r'apprend

tous les jours; est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots, et à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine? et ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la meubler de tout ce fatras, au préjudice des connoissances nécessaires dont il tient la place? Non; si la nature a donné au cerveau des enfans cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de rois, des dates, des termes de blason, de sphere, de géographie, et tous ces mots sans aucun sens pour leur âge, et sans utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable leur triste et stérile enfance; mais c'est pour que, de toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui se rapportent à son bonheur et l'éclairent sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, et lui servent à se con-

duire pendant sa vie d'une maniere convenable à son être et à ses facultés.

Sans étudier dans des livres, la mémoire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, le frappe, et il s'en souvient ; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes ; et tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il doit connoître, et de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver la premiere de ses facultés ; et c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connoissances qui serve à son éducation durant la jeunesse, et à sa conduite dans tous les temps. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, et ne fait pas briller les gouvernantes et les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux et robustes, sains de corps et d'entendement, qui, sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

Une mere un peu vigilante, qui tient dans sa main les psssiona de ses enfans, a cependant des moyens pour exciter et nourrir en eux le desir d'apprendre ou de faire telle ou telle chose ; et autant que ces moyens peuvent se concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, et n'engendrent en lui nulle semence de vice, elle doit les employer volontiers, sans s'opiniâtrer quand le succès n'y répond pas; car il aura toujours le temps d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel. J'ai une telle idée du premier développement de la raison, que je soutiens que, quand un enfant ne sauroit rien à douze ans, il n'en seroit pas moins instruit à quinze, sans compter que rien n'est moins nécessaire que d'être savant, et rien plus que d'être sage et bon.

On ne sauroit dire combien le choix des vêtemens et les motifs de ce choix influent sur l'éducation des enfans. Non seulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompense ; on voit même d'insensés gouverneurs menacer leurs éleves d'un habit plus grossier et plus sim-

ple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, si vous ne conservez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit paysan. C'est comme s'ils leur disoient : Sachez que l'homme n'est rien que par ses habits, que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si de sages leçons profitent à la jeunesse, qu'elle n'estime que la parure, et qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur?

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne. Nos ajustemens ne sont pas nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés ; et souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-sens. On leur promet des ornemens pour récompense ; on leur fait aimer les atours recherchés. Qu'elle est belle ! leur dit-on quand elles sont parées. Et, tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, et que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même.

Du

Du soin des femmes dépend la premiere éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même : ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce ; voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien ni pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Il ne s'agit point, en parlant à de jeunes personnes, de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs, soyez précis et facile ; ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit ; point d'air fâché, point de morgue. Leur catéchisme de morale doit être aussi court et aussi clair que leur catéchisme de religion ; mais il ne doit

pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs et le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux! qu'ils sont respectables! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir : son empire commence avec ses vertus; à peine ses attraits se développent, qu'elle regne déja par la douceur de son caractere, et rend sa modestie imposante.

Il y a un certain langage dévot dont, sur les sujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes personnes sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées, et du peu de cas qu'elles en font en secret, naît la facilité de céder à leurs penchants, faute de raisons d'y résister tirées des choses mêmes. Une fille élevée sagement et pieusement a sans doute de fortes armes contre les tentations; mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plu-

tôt les oreilles du jargon mystique devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune et belle personne ne méprisera son corps; jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que sa beauté fait commettre; jamais elle ne pleurera sincèrement et devant Dieu d'être un objet de convoitise; jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux sentiment du cœur soit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raisons en dedans et pour elle-même, car celles-là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met, comme on n'y manque guere, de la contradiction dans ses idées, et qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps et ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jésus-Christ ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes et trop basses sont également insuffisantes et ne peuvent s'associer : il faut une raison à la portée du sexe et de l'âge. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes? sans leur dire incessamment, Soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles, prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison: faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles et basses, et qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sure qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser; vous ne leur

donnerez que de l'éloignement pour leurs maximes, qu'aversion pour leurs sentimens, que dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes et fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

DES MOEURS DE CE TEMPS.

Tel est le goût, telles sont les mœurs d'un siecle instruit : le savoir, l'esprit, le courage, ont seuls notre admiration; et toi, douce et modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres! victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris et de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie et des talens que lui donne la nature?

Les anciens avoient des héros, et mettoient des hommes sur leurs théâtres; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, et à peine avons-nous des hommes. Les

anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées, mais ils savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux et à nous un trait rapporté par Plutarque, et que je ne puis m'empêchsr de transcrire. Un vieillard d'Athenes cherchoit place au spectacle et n'en trouvoit point : des jeunes gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se serrerent et se moquerent de lui. Le bon-homme fit ainsi le tour du théâtre fort embarrassé de sa personne et toujours hué de la belle jeunesse. Les ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, et, se levant à l'instant, placerent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle et applaudie d'un battement de mains universel. *Eh! que de maux!* s'écria le bon vieillard d'un ton de douleur ; *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne, et les mœurs des anciens.

J'observe que ces gens si paisibles sur les injustices publiques sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, et qu'ils ne gardent leur phi-

losophie qu'aussi long-temps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on. Que m'importe? répondoit-il; je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

La société est si générale dans les grandes villes et si mêlée, qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, et qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille; à peine connoît-on ses parens; on les voit en étrangers; et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme.

La politesse françoise est réservée et circonspecte, et se regle uniquement sur l'extérieur; celle de l'humanité dédaigne les petites bienséances, se pique moins de distinguer au premier coup-d'œil les états et les rangs, et respecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siecle; et voilà ce qui me frappe: mais je vois encore qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues; et voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parcequ'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manieres, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement; cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs

une vile et trompeuse uniformité ; et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne ; sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie : on n'ose plus paroître ce qu'on est ; il faut, pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à dire attendre qu'il n'en soit plus temps.

Un précepteur lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son éleve, répondit : *Je lui apprendrai à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : Gardez-vous bien de parler ainsi, car jamais vous n'auriez de disciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, et je vous réponds de votre fortune.

Au lieu des armes que l'on mettoit autrefois aux carrosses, on les orne aujourd'hui, à grands frais, de peintures scandaleuses ; comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs que pour un homme de qualité. Ce qui révolte, c'est que ce sont les femmes qui

ont introduit cet usage, et qui le soutiennent. Un homme sage à qui l'on montroit un vis-à vis de cette espece n'eut pas plutôt jeté les yeux sur les panneaux, qu'il quitta le maître à qui il appartenoit en lui disant: *Montrez ce carrosse à des femmes de la cour; un honnête homme n'oseroit s'en servir.*

Dans le grand monde, la vertu n'est rien; tout n'est que vaine apparence; les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver; la preuve même seroit ridicule contre l'usage qui les autorise: et voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, tandis que l'adultere d'une femme porte le doux nom de galanterie. On se dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant fille.

Le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogene ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un temps qui n'étoit plus: de même Caton périt avec Rome et la liberté, parcequ'il fut déplacé dans son siecle; et le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde, qu'il eût gouverné cinq cents ans plutôt.

Un des sujets favoris des entretiens du beau monde, c'est le sentiment. Mais il ne faut pas entendre par ce mot un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié : c'est le sentiment mis en grandes maximes générales, et quintessencié par tout ce que la métaphysique a de plus subtil; ce sont des raffinemens inconcevables. Il en est du sentiment chez eux comme d'Homere chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. De cette maniere on dépense tout le sentiment en esprit; et il s'en exhale tant dans le discours, qu'il n'en reste plus pour la pratique. La bienséance y supplée; on fait par usage à-peu-près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins, tant qu'il n'en coûte que des formules et quelques gênes passageres, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi : car, quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop longtemps, ou à coûter trop cher, adieu le sentiment; la bienséance n'en exige pas jusques-là.

Tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'on appelle des *procédés;* tout ce qui

n'est plus dans les sentimens, les hommes du monde l'ont mis en regle parmi eux. Nul n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres :* c'est la premiere maxime de la sagesse. *Cela ne se fait pas :* voilà la décision suprême. Ces regles ainsi établies, tout le monde fait à la fois la même chose dans les mêmes circonstances : tout va par temps, comme dans les évolutions d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche et attachées au même fil.

DU LUXE.

Semblable à ces vents brûlans du midi, qui, couvrant l'herbe et la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, et portent la disette et la mort dans tous les lieux où ils se font sentir; le luxe, dans quelque état, grand ou petit, que ce puisse être, pour nourrir des foules de valets et de misérables qu'il a faits, accable et ruine le laboureur et le citoyen. Sous prétexte de faire vivre les pauvres, qu'il n'eût

pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, et dépeuple l'état tôt ou tard.

Un homme livré au luxe n'a chez lui-même ni tranquillité ni aisance. Le bruit de ses gens trouble incessamment son repos; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ses créanciers lui fait payer cher celle de ses admirateurs. Ses appartemens sont si superbes, qu'il est forcé de coucher dans un bouge pour être à son aise, et son singe est quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de son cuisinier, et jamais de sa faim; s'il veut sortir, il est à la merci de ses chevaux: mille embarras l'arrêtent dans les rues; il brûle d'arriver, et ne sait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de son habit l'accable, et il ne peut faire vingt pas à pied: mais s'il perd un rendez-vous avec sa maîtresse, il en est bien dédommagé par les passans; chacun remarque sa livrée, l'admire, et dit tout haut que c'est *monsieur un tel.*

A mesure que l'industrie et les arts lucratifs s'étendent et fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent

enfin devenir les plus négligés : d'où il arrive que le cultivateur, méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter : les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens devenus mendians ou voleurs, et destinés à finir un jour leur misere sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie et du luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les miseres où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'est ainsi que l'état, s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit et se dépeuple d'un autre, et que les plus puissantes monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir.

Le luxe sert au soutien des états, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent, ou plutôt comme ces poutres dont on étaie des bâtimens

pourris, et qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages et prudens, sortez de toute maison qu'on étaie.

Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, et en fait périr cent mille dans nos campagnes. Le laboureur n'a point d'habit, précisément parcequ'il faut du galon aux autres. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que, pour dédaigner le luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symmétrie et la régularité plaît à tous les yeux; l'image du bien-être et de la félicité touche le cœur humain qui en est avide: mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, et n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur? L'idée du goût? Le goût paroît cent fois mieux dans

les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse. L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste? L'idée de la grandeur? C'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussitôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand. Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est-elle pas d'or? Cet homme qui dore son carrosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris? Si ses lambris sont dorés, pourquoi son toit ne l'est-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au ciel : autrement, il eût eu beau l'élever; le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit et vain! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misere.

DES RICHES.

Si je devenois riche, je crois que je différerois beaucoup de ceux qui le deviennent tous les jours ; et voici particulièrement en quoi : c'est que je serois sensuel et voluptueux, plutôt qu'orgueilleux et vain, et que je me livrerois au luxe de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, et que je puis le mieux m'approprier. Pour cela, le premier usage de ma richesse seroit d'acheter du loisir et de la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achete qu'avec la tempérance, et qu'il n'y a point, sans santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois tempérant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle ; bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus

j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modele; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la consulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, et qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables; je préviendrois les falsifications de la fraude; j'irois au devant du plaisir.

Pour être bien servi, j'aurois peu de domestiques. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais, qu'un duc des dix *messieurs* qui l'entourent.

Je n'enverrois pas chez les marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus surement, et payer moins chèrement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi; cela récrée, et quelquefois cela instruit: enfin, j'irois pour aller; c'est toujours quelque chose: l'ennui commence par la vie trop sédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu.

Ce sont de mauvais interpretes qu'un

portier et des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi et le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse, comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes sont toujours prêts; s'ils sont fatigués ou malades, il le sait avant tout autre ; et il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis, sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon temps. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre et plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois pas avoir un palais pour demeure, car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'est à personne. C'est un assez beau palais que le monde; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir? Son pays est par-tout où peut passer son coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs et par des portes comme pour n'en sortir jamais?

Une épidémie, une guerre me chasse-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, et j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le soin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par-tout l'univers? Pourquoi, si pressé de vivre, m'apprêter de si loin des jouissances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne sauroit se faire un sort agréable en se mettant sans cesse en contradiction avec soi.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme, et non comme riche: je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. J'étendrois au loin mes services et mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une société, et non une cour; des amis, et non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance et l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance; et où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir et l'amitié feroient seuls la loi.

Comme je serois peuple avec le peuple,

je serois campagnard aux champs; et quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verds; pour cour une basse-cour; un potager pour jardin, et pour parc un joli verger; mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher.

Là, je rassemblerois une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connoissant; de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil, et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses, et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seroient oubliés; l'exercice de la vie active nous feroit un nouvel estomac et de nouveaux goûts; tous nos repas seroient des festins, l'abondance plairoit plus que la

délicatesse; point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner: nous serions nos valets pour être nos maîtres.

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on: mais la chasse? est-ce être en campagne que de n'y pas chasser? J'entends: je ne voulois qu'une métairie, et j'avois tort. Je me suppose riche, il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, sur-tout de l'encens et de l'eau bénite. Fort bien: mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs droits, et desireux d'usurper ceux des autres; nos gardes se chamailleront, et peut-être les maîtres; voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins: cela n'est déja pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes lievres, et leurs féves par mes sangliers; chacun, n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail, voudra du

moins le chasser de son champ; après avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des sonnettes : avec tous ces tintamarres ils troubleront mon sommeil : je songerai, malgré moi, à la misere de ces pauvres gens, et ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'hônneur d'être prince, tout cela ne me toucheroit guere; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ainsi, pour dégager mes plaisirs de leurs peines, j'en ôterai l'exclusion; je les laisserai communs aux autres, et je les goûterai toujours purs. J'établirai donc mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, et où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare, mais il y aura plus d'adresse à le chercher et de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, et des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lievre qu'il avoir cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son

chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fourniment, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue et déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous vos chasseurs de ruelle, qui, sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer, et tuer autour d'eux, sans art, sans gloire, et presque sans exercice. Le plaisir n'est donc pas moindre, et l'inconvénient est ôté, quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni misérable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes qu'on n'en reçoive aussi quelque mal-aise; et les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à soi seul on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaisir de la promenade; me voilà forcé de l'aller chercher au loin.

Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, et ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas : il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferois là-dessus ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'usurpe sur les princes mêmes; je m'accommode sans distinction de tous les terrains ouverts qui me plaisent ; je leur donne des noms ; je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, et me voilà le maître; dès lors je m'y promene impunément ; j'y reviens souvent pour maintenir la possession ; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher, et l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit que j'en tire de son terrain. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc sur mes épaules, et je vais le poser ailleurs : les emplacemens ne manquent pas aux envi-

rons, et j'aurai long-temps à piller mes voisins avant de manquer d'asyle. Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables ; voilà dans quel esprit on jouit ; tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, et ne connoîtra jamais le prix de la vie.

Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans et les riches? Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls? Toutes les graces, toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées? Et l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur? Qu'un homme de considération vole ses créanciers, ou fasse d'autres fripponneries, n'est-il pas toujours sûr de l'impunité? Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet, les meurtres même et les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce pas des affaires qu'on assoupit, et dont au bout de six mois il n'est plus question? Que le même homme soit volé, toute la police est aussitôt en mouvement, et malheur aux innocens qu'il soupçonne.

Passe-t-il dans un lieu dangereux ; voilà ses escortes en campagne. L'aissieu de la chaise vient-il à se rompre; tout vole à son secours. Fait-on du bruit à sa porte ; il dit un mot, et tout se tait. La foule l'incommode-t-elle ; il fait un signe, et tout se range. Un charretier se trouve-t-il sur son passage; ses gens sont prêts à l'assommer, et cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seroient plutôt écrasés, qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou; ils sont le droit de l'homme riche, et non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est différent! Plus l'humanité lui doit, plus la société lui refuse: toutes les portes lui sont fermées, même quand il a le droit de les faire ouvrir; et si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit grace. S'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence: il porte toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter : au moindre accident qui lui arrive chacun s'éloigne de lui : si sa pauvre charrette renverse, loin d'être aidé par personne,

je le tiens heureux s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune duc: en un mot, toute assistance gratuite le fuit au besoin, précisément parcequ'il n'a pas de quoi la payer: mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête, une fille aimable, et un puissant voisin.

Voici en quatre mots le pacte social des deux états. Vous avez besoin de moi, car je suis riche, et vous êtes pauvre: faisons donc un accord entre nous; je vous permettrai d'avoir l'honneur de me servir, à condition que vous me donnerez le peu qui vous reste, pour la peine que je prendrai de vous commander.

DE L'ÉCONOMIE ET DE LA POLICE DOMESTIQUE.

L'abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus, parceque le nécessaire a sa mesure naturelle, et que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, et

manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne sauroit porter deux habits en même temps, ni dîner deux fois en un jour. Ainsi l'opinion est illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés; et celui qui dans un état médiocre se borne au bien-être ne risque point de se ruiner. Voilà comment, avec de l'économie et des soins, on peut se mettre au-dessus de la fortune, comment tout ce qu'on dépense rend de quoi dépenser beaucoup plus.

Il faut du temps pour appercevoir dans une maison des lois somptuaires qui menent à l'aisance et au plaisir; et l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant le contentement augmente, parcequ'on voit que la source en est intarissable, et que l'art de goûter le bonheur de la vie sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature? Comment épuiseroit-on son héritage en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on sa fortune en ne consommant que ses revenus? Quand, chaque année, on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui court?

Le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente, et le fruit du labeur présent annonce l'abondance à venir : on jouit à la fois de ce qu'on dépense et de ce qu'on recueille ; et les divers temps se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Richesse ne fait pas riche, dit le roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont pas dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire ; car on ne s'approprie les choses qu'on possede que par leur emploi, et les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses : ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer et dire qu'il en a joui ; mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance et celle qu'un homme sage eût su tirer d'une moindre somme ? L'ordre et la regle, qui multiplient et perpétuent l'usage des biens, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que naît la véritable propriété, si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne, quels soins

importent plus au pere de famille que l'économie domestique et le bon régime de sa maison, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, et où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef?

Les plus riches sont-ils les plus heureux? Que sert donc l'opulence à la félicité? Mais toute maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe et la magnificence, n'annoncent que la vanité de celui qui les étale; au lieu que partout où vous verrez régner la regle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance, C'est un être heureux qui commande ici.

Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée et domestique; et ceux qui vont chercher sans cesse leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui se plaît dans sa maison a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parcequ'il est heureux comme Dieu même, sans rien desirer de

plus que ce dont il jouit. Comme cet être immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites et la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres; il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture et les parcourant sans cesse : son domestique lui étoit étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie : il n'avoit droit que sur les actions; il s'en donne encore sur les volontés : il n'étoit maître qu'à prix d'argent; il le devient par l'empire sacré de l'estime et des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés; elle n'ôtera point des enfans à leur pere. Toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, et qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa famille et de soi-même; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en connoître le prix; c'est

ainsi

ainsi que, loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, et qu'il tire de ses touchantes et nobles fonctions la gloire et le plaisir d'être homme.

Si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, et si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples et sublimes, qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer et de remplir : tels sont ceux de pere de famille, pour lesquels l'air et le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, et dont on s'acquitte mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice ou d'intérêt.

Les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amusement innocent et simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, et conserve à celui qui s'y livre une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse et l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouir; cette alternative de peine

et de jouissance est notre véritable vocation. Le repos, qui sert de délassement aux travaux passés et d'encouragement à d'autres, n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

Le grand défaut de la plupart des maisons bien réglées est d'avoir un air triste et contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice; tout respire la gêne autour d'eux; la rigueur de l'ordre a quelque chose de servile, qu'on ne supporte pas sans peine. Un bon pere de famille se conduit par des regles plus judicieuses. Il songe qu'il n'est pas seulement pere, mais homme, et qu'il doit à ses enfans l'exemple de la vie de l'homme, et celui du bonheur attaché à la sagesse. Il fait régner chez lui l'aisance, la liberté et la gaieté, au milieu de l'ordre et de l'exactitude; et il pense qu'un de ses principaux devoirs n'est pas seulement de rendre son séjour riant, afin que ses enfans s'y plaisent, mais d'y mener lui-même une vie agréable et douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, et qu'ils ne soient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite opposée à la sienne.

Tel croit être un bon pere de famille, et n'est qu'un vigilant économe : le bien peut prospérer, et la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration, et lui donner un heureux succès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens, qui n'y portent pas le desir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude et l'honnêteté sont-elles si compatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens? Non; pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire; et il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres.

Le grand art d'un maître pour rendre ses domestiques tels qu'il les veut, est de se montrer à eux tel qu'il est. Les domestiques ne lui voyant jamais rien faire qui ne soit droit, juste, équitable, ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miseres de leur état; leur obéissance n'a ni mauvaise humeur ni mutinerie; ils respectent leur maître; ils le servent par atta-

chement ; ils s'empressent avec zele à faire prospérer sa maison, bien persuadés que leur fortune la plus assurée est attachée à la sienne ; et se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur, ils sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime que celle qui sait transformer ainsi le métier de ces ames vénales en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Ce sont moins les familiarités des maîtres que leurs défauts qui les font mépriser chez eux ; et l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices ; et tous ceux qu'ils découvrent en lui sont, à leurs yeux, autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient respecter.

Les valets imitent les maîtres ; et les imitant grossièrement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

On juge des mœurs des femmes par l'air et le ton de leurs femmes-de-chambre; et cette regle ne trompe presque jamais. Outre que la femme-de-chambre, une fois dépositaire du secret de sa maîtresse, lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, et décele toutes ses maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute chose l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité; et il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chasser, faire maison nouvelle; tout cela ne produit point le bon service. Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé et haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit et d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment et dont il n'apperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où est la femme assez perdue pour n'être plus sensible aux outrages? Combien dans Paris et dans Londres de dames se

croient fort honorées, qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre ! Heureusement pour leur repos, elles se rassurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, et se flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance ne leur cachent-ils guere à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

Le jugement des domestiques me paroît être l'épreuve la plus sure et la plus difficile de la vertu des maîtres. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet-de-chambre; cela peut être : mais l'homme juste a l'estime de son valet.

Dans les concurrences de jalousie et d'intérêt qui divisent sans cesse les domestiques d'une maison, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'est pour voler de concert; s'ils sont fideles, chacun se fait valoir aux dépens des autres : il faut qu'ils soient ennemis ou complices; et l'on voit à peine le

moyen d'éviter à la fois leur fripponnerie et leurs dissensions. La plupart des peres de famille ne connoissent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette disposition des valets aux secrets rapports, et croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant espions et surveillans les uns des autres. Les autres, plus indolens, aiment mieux qu'on les vole et qu'on vive en paix; ils se font une sorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un serviteur fidele. Tous s'abusent également. Les premiers, en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle et le bon ordre, n'assemblent qu'un tas de fourbes et de délateurs, qui s'exercent, en trahissant leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les seconds, en refusant d'apprendre ce qui se fait dans leurs maisons, autorisent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, et n'entretiennent à grands frais que des frippons arrogans et paresseux, qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs services

comme des graces et leurs vols comme des droits. J'ai examiné d'assez près la police des grandes maisons, et j'ai vu clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques de venir à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme, et de ne pas prendre pour tel le plus méchant frippon de tous. Cela seul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance et de l'estime, est perdu pour ces malheureux. Ils achetent bien cher tout leur or.

Dans une maison bien réglée les domestiques de différent sexe ont très peu de communication ensemble; et cet article est très important pour le bien et la tranquillité des maîtres. On n'y est point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout, hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens; on pense au contraire que ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être long-temps. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes de cham-

bre que sortent la plupart des désordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaise au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la séduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes et femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. Des maîtres sensés doivent donc veiller à la sagesse et à la modestie des femmes que les servent, non seulement par des raisons de bonnes mœurs et d'honnêteté, mais encore par un intérêt bien entendu.

DE L'INÉGALITÉ.

Si l'on voit une poignée de puissans et de riches au faîte des grandeurs et de la fortune tandis que la foule rampe dans l'obscurité et dans la misere, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent qu'autant que les autres en sont privés; et que, sans changer d'état, ils cesse

roient d'être heureux si le peuple cessoit d'être misérable.

Le despotisme est le dernier terme de l'inégalité parmi les hommes. Par-tout où il regne, tous les particuliers redeviennent égaux, parcequ'ils ne sont rien. Il ne souffre aucun autre maître ; ses sujets n'ont d'autre loi que sa volonté, et il n'a d'autre regle que ses passions. Sitôt qu'il parle, il n'y a ni probité ni devoir à consulter; et la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux esclaves.

O homme ! ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles et pas au-delà; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penser, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te

gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres; ces visirs, ces courtisans, ces prêtres, ces soldats, ces valets, ces caillettes, et jusqu'à des enfans, quand tu serois un Thémistocle en génie, vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire, jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leur volonté. Mes peuples sont mes sujets, dis-tu fièrement. Soit. Mais toi, qu'es tu? le sujet de tes ministres. Et tes ministres, à leur tour, que sont-ils? les sujets de leurs commis, de leurs maîtresses, les valets de leurs valets. Prenez tout, usurpez tout, et puis versez l'argent à pleines mains; dressez des batteries de canon; élevez des gibets, des roues; donnez des lois, des édits; multipliez les espions, les soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours, *nous voulons;* et vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Il est très difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander; et le politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres. Mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des ames ambitieuses et lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, et dominer ou servir presque indifféremment, selon qu'elle leur devient favorable ou contraire.

Il dut venir un temps où les yeux du peuple furent fascinés à tel point, que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes, *Sois grand, toi et toute ta race*, aussitôt il paroissoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux; et ses descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui : plus la cause étoit reculée et incertaine, plus l'effet augmentoit; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, et plus elle devenoit illustre.

Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable! Jugeons du passé par le pré-

sent : sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins ennoblissent tous les jours leur famille. Et que prouvera cette noblesse, dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols et l'infamie de leurs ancêtres ? Ce que je vois de plus honorable dans la noblesse qui s'acquiert aujourd'hui à prix d'argent, ou qu'on achete avec des charges, c'est le privilege de n'être pas pendu.

Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, et ceux qui les méprisent pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches ; mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour : sans cela, ils seroient nécessairement les maîtres.

Toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature, et reprennent leur premiere égalité.

DES VICES.

Le tableau du vice offense en tout lieu un œil impartial ; et l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes.

Je n'accuse point les hommes de ce siecle d'avoir tous les vices ; ils n'ont que ceux des ames lâches ; ils sont seulement fourbes et fripons. Quant aux vices qui supposent du courage et de la fermeté, je les en crois incapables.

Le premier pas vers le vice est de mettre du mystere aux actions innocentes. Quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher. J'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

C'est au desir universel de réputation, d'honneurs et de préférences, que nous de-

vons ce qu'il y a de meilleur et de pire parmi les hommes, nos vertus et nos vices, nos sciences et nos erreurs, nos conquérans et nos philosophes, c'est-à-dire une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes.

Le ridicule est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Tel rougit d'être modeste, et devient effronté par honte ; et cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. C'est elle qui la première introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, et réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Insensiblement on se laisse dominer par la crainte du ridicule, et l'on braveroit plutôt cent périls qu'une raillerie : et qu'est-ce cependant que cette répugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun?

DE L'HYPOCRISIE.

L'HYPOCRISIE, dit-on, est un hommage que le vice rend à la vertu. Oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus surement. Cette pensée a beau être brillante, elle a beau être autorisée du nom célebre de son auteur, elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole?

Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne; et s'il savoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons démenties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui les donne se joue de la crédulité d'autrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent et non ce qu'ils font disent une grande absurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit ne le dit jamais bien; car le langage

gage du cœur, qui touche et persuade, y manque.

Ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien. On auroit pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche ; jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

DE L'INTEMPÉRANCE.

L'excès du vin dégrade l'homme ; il aliene au moins sa raison pour un temps, et l'abrutit à la longue : mais enfin le goût du vin n'est pas un crime ; il en fait rarement commettre ; il rend l'homme stupide et non pas méchant. Pour une querelle passagere qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fideles, et honnêtes gens, braves, à leur défaut près.

Le sage est sobre par tempérance ; le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons,

d'adulteres, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime; à Naples, elle est en horreur: mais au fond laquelle est le plus à craindre de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien?

Ne calomnions point le vice même: n'a-t-il pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse fit mourir Philotas de sang froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame, et que celle-là s'allume et s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe et qu'on évite aisément, soyons surs que quiconque fait dans le vin de mauvaises actions, couve à jeun de méchans desseins.

Ces gens qui donnent de l'importance aux bons morceaux, qui songent, en s'éveillant, à ce qu'ils mangeront dans la journée, et qui décrivent un repas avec plus

d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat; ces prétendus hommes, à bien les examiner, ne sont que des enfans de quarante ans, sans vigueur et sans consistance. L'ame d'un gourmand est toute dans son palais; il n'est fait que pour manger : dans sa stupide incapacité il n'est qu'à table à sa place; il ne sait juger que des plats. Laissons-lui sans regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

DE LA VANITÉ.

La vanité ne respire qu'exclusions et préférences; exigeant tout et n'accordant rien, elle est toujours inique.

Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité?

Il n'y a point de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut guérir.

La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; et il n'y a personne de si parfait et de si fêté, à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaisirs. Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

La vanité fait son profit de toutes les autres passions, et à la fin les englontit toutes.

DE L'AMOUR-PROPRE.

Le cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice ; et il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentimens se corrompent ; et c'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile au bien que nous fait aimer la nature.

L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content et ne sauroit l'être, parceque ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préferent à eux ; ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi, et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins ; et de peu se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins, et de tenir beaucoup à l'opinion.

DU JEU.

Le jeu n'est point un amusement d'homme riche ; il est la ressource d'un désœuvré. Je ne joue point du tout, étant solitaire et pauvre. Si j'étois riche, je jouerois moins encore, et seulement un très petit jeu, pour ne voir

point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu, manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui sont toujours moins sensibles que les pertes; et comme la forme des jeux modérés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en perte qu'en gain, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espece sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; et ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand.

Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et un cœur vuides; et il me semble que j'aurois assez de sentiment et de connoissances pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les *penseurs* se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons: aussi l'un des biens, et peut-être le seul, qu'ait produits le

goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide; on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu, que de s'y livrer. Moi, je le combattrois parmi les joueurs; et j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

DE LA DANSE.

La maxime qui blâme la danse et les assemblées des deux sexes paroît plus fondée sur le préjugé que sur la raison. Toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent, par cela même qu'il est public; au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme et la femme sont destinés l'un pour l'autre; la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre et de se voir avec plus de décence et de circonspection que

dans une assemblée où les yeux du public, incessamment tournés sur elles, les forcent à s'observer avec le plus grand soin. En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable et salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace et bienséance, et auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, et de se montrer avec les agrémens et les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant que de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire? et n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses et chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, et où l'indiscrete sévérité d'un pasteur ne sait prê-

cher au nom de Dieu qu'une gêne servile, la tristesse et l'ennui? On élude une tyrannie insupportable, que la nature et la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée et folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tete adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténebres; et jamais l'innocence et le mystere n'habiterent long-temps ensemble. Encore un coup, ce n'est point dans les assemblées nombreuses, où tout le monde nous voit et nous écoute, mais dans des entretiens particuliers, où regnent le secret et la liberté, que les mœurs peuvent courir des risques; et je ne vois pas pourquoi, en blâmant les danses, on surcharge la pure morale d'une forme indifférente aux dépens de l'essentiel.

DU COURAGE.

La valeur se montre dans les occasions légitimes, et l'on ne doit pas se hâter d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie.

Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir. L'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des absens et de la vérité; dans son lit, entre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps; elle met toujours la vertu au-dessus des évènemens, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Tel est le vrai courage, celui qui mérite d'être loué. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité:

c'est une lâcheté de s'y soumettre ; et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien ; cette affectation est bien plus propre aux ames viles et vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. « *Je suis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois ?* réplique le danseur ; *vous seriez de cette isle où les citoyens ont part à l'administration publique, et sont une portion de la puissance souveraine ? Non, monsieur ; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine, ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur* ». Je ne sais si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractere d'un homme et son extérieur. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire ; j'aurois dit : « *Cet Anglois n'est pas courtisan ; je n'ai jamais ouï dire que les courtisans*

eussent le front baissé et la démarche incertaine : un homme timide chez un danseur pourroit bien ne l'être pas dans la chambre des communes ». Assurément ce monsieur Marcel-là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains.

DU DUEL.

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité ; partout où la probité regne, son supplément n'est-il pas inutile? Et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme?

Mais encore en quoi consiste cet affreux préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain ; savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure;

qu'un homme n'est plus fourbe, frippon, calomniateur, qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang! grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire?

Dira-t-on qu'un duel témoigne que l'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quelle raison peut la justifier. A ce compte, si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai. Ainsi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut

tirer son être de l'évènement d'un combat; une salle d'armes est le siege de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre : toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé. Dites; si les loups savoient raisonner, auroient-ils d'autres maximes ?

Vit-on un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de héros? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais : mais n'y en a-t il que de bonnes? et n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable; il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et

dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se regle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que feroit, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où regne un usage contraire ? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là; et l'honneur n'y consiste pas à s'y faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Rentrez en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de

celui qui l'a fait couler. Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous que le citoyen doit sa vie à sa patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois; à plus forte raison contre leur défense.

Mais quelle espece de mérite peut-on donc trouver à braver la mort pour commettre un crime? Quand il seroit vrai qu'en refusant de se battre on se fait mépriser; et de qui encore? des gens oisifs, des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui; voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger! Quel mépris est donc le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne; car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses: et quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure,

voure, elle n'en seroit pas moins honteuse. Il est faux d'ailleurs qu'à s'abstenir d'un duel par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir sa patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée; il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime, et non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent; et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire? c'est la

difficulté de la soutenir dignement ; c'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre, où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté ; et l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux, et si prompts à provoquer les autres, sont, pour la plupart, de très mal-honnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere ? Sont-ce là des hommes à imiter? Mettons encore à part les militaires de profession, qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, et savent à un écu près ce que vaut leur vie.

Laissez se battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode

insensée, une fausse imitation de vertu, qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme qui pense noblement n'est point au pouvoir d'un autre ; il est en lui-même, et non dans l'opinion du peuple : il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre et irréprochable ; et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, et l'homme de bien l'abhorre.

Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre ; et s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang ; ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent, par degrés, cruels et insensibles ; ils se jouent de la vie des autres ; et la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état ?

DU SUICIDE.

Tu veux cesser de vivre ; mais je voudrois bien savoir si tu as commencé. Quoi ! tu fus placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour ; tu le peux : mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis : La vie est un mal. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passible de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale,

qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospere, et un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'est pas une modification passagere, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé ; et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui : et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Ne dis plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir, car autant vaudroit-il dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse; c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends lui ce qu'il a fait pour toi.... Mais je ne tiens à rien : je suis inutile au monde.... Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?

Insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : *Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir;* puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie : si elle ne te retient pas, meurs; tu n'es qu'un méchant.

Le droit de propriété n'étant que de convention et d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possede : mais il n'en est pas de même des dons essentiels de la nature, tels que la vie

et la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, et dont il est au moins douteux qu'on ait droit de se dépouiller : en s'ôtant l'une, on dégrade son être; en s'ôtant l'autre, on l'anéantit autant qu'il est en soi.

DES ADVERSITÉS.

La raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité ; qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles ; qu'on n'estime pas les choses humaines au-delà de leur prix; qu'on n'épuise pas à pleurer ses maux les forces qu'on a pour les adoucir; et qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir, et de se connoître assez lui-même pour savoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui. C'est ainsi que se comportera l'homme judicieux et tempérant en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hasard lui amene; et, sans se lamenter comme un enfant qui tombe et

pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il saura porter, s'il le faut, un fer salutaire à sa blessure, et la faire saigner pour la guérir.

Heureux celui qui sait quitter l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône: je le méprise; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, et qu'il n'est rien du tout s'il n'est roi: mais celui qui la perd et s'en passe est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que si peu d'hommes savent remplir: alors il triomphe de la fortune; il la brave; il ne doit rien qu'à lui seul; et quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul, il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse maître d'école à Corinthe, et le roi de Macédoine greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne regne pas, que l'héritier et le fils d'un roi des rois (1), jouet de quicon-

(1) Vonone, fils de Phraate, roi des Parthes.

que ose insulter à sa misere, errant de cour en cour, cherchant par-tout des secours, et trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

L'AMOUR de la patrie est le moyen le plus efficace qu'il faille employer pour apprendre aux citoyens à être bons et vertueux, c'est-à-dire à conformer en tout leur volonté particuliere à la volonté générale, à la raison publique, à la loi du devoir. En effet c'est par cet amour de la patrie qu'ont été produits les plus grands prodiges de vertu.

Ce sentiment doux et vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, sans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les passions. C'est lui qui produisit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, et tant de grands hommes dont les antiques vertus passent pour des

fables depuis que l'amour de la patrie est tourné en dérision. Ne nous en étonnons pas, les transports des cœurs tendres paroissent autant de chimeres à quiconque ne les a point sentis ; et l'amour de la patrie, plus vif et plus délicieux cent fois que celui d'une maîtresse, ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant. Mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inspire, cette ardeur bouillante et sublime dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en est séparée. Osons opposer Socrate même à Caton. L'un étoit plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athenes étoit déja perdue, et Socrate n'avoit plus de patrie que le monde entier. Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle, il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes; mais, entre César et Pompée, Caton semble un dieu parmi des mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes, et meurt pour la vérité : l'autre défend l'état, la liberté, les lois, contre les conquérans du monde, et quitte enfin la terre quand il n'y avoit plus

de patrie à servir. Un digne éleve de Socrate seroit le plus vertueux de ses contemporains ; un digne émule de Caton en seroit le plus grand. La vertu du premier feroit son bonheur ; le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un et conduits par l'autre ; et cela seul décideroit de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages ; mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

DE LA DIFFÉRENCE DES DEUX SEXES.

On ne sauroit disconvenir de la différence morale des deux sexes ; car comment imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres si différens? L'attaque et la défense, l'audace des hommes et la pudeur des femmes, ne sont point des conventions, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, et dont se déduisent aisément les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature

n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir et de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues : il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre et pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte, et des traits plus marqués, semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe ; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage : ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison ; elles font rire le sage et fuir les amours. Enfin je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds et demi de haut, une voix de basse, et de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Les Angloises sont douces et timides ; les Anglois sont durs et féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractere de chaque sexe est ainsi renforcé, et que c'est aussi le caractere national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout est semblable entre eux. Les deux sexes aiment

à vivre à part ; tous deux font cas des plaisirs de la table ; tous deux se rassemblent pour boire après le repas ; les hommes du vin, les femmes du thé ; tous deux se livrent au jeu sans fureur, et s'en font un métier plutôt qu'une passion ; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes ; tous deux aiment la patrie et les lois ; tous deux honorent la foi conjugale, et, s'ils la violent, ils ne se font point un honneur de la violer ; la paix domestique plaît à tous deux : tous deux sont silencieux et taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs passions : pour tous deux l'amour est terrible et tragique ; il décide du sort de leurs jours ; il ne s'agit pas moins, dit Muralt, que d'y laisser la raison ou la vie : enfin tous deux se plaisent à la campagne ; et les dames angloises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires qu'elles vont se montrer à *Wauxhall*. De ce goût commun pour la solitude naît aussi celui des lectures contemplatives et des romans dont l'Angleterre est inondée, et qui y sont, comme les hommes, sublimes ou détestables. Ainsi tous deux, plus recueillis

avec eux-mêmes, se livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaisirs de la vie, et songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

DE L'IMAGINATION.

Les instructions de la nature sont tardives et lentes; celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas les sens éveillent l'imagination : dans le second l'imagination éveille les sens ; elle leur donne une activité précoce, qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'espece même à la longue.

C'est par l'entremise de l'imagination que les sens, dont le pouvoir immédiat est foible et borné, font leurs plus grands ravages. C'est elle qui prend soin d'irriter les desirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la nature; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud,

mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune Chinoise, avançant un bout de pied couvert et chaussé, fera plus de ravage à Pékin, que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete.

En toute chose l'habitude tue l'imagination ; il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire : ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument.

L'odorat est le sens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament et qu'il l'épuise à la longue. Il y a dans l'amour des effets assez connus. Le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piege aussi foible qu'on pense ; et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage et peu sensible que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

DES VOYAGES.

On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caracteres et de mœurs; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses n'ont dit que ce que chacun savoit déja; n'ont su appercevoir à l'autre bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue; et que ces traits vrais qui distinguent les nations, et qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De là est venu ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosophesque, que les hommes sont par-tout les mêmes; qu'ayant par-tout les mêmes passions et les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples: ce qui est à-peu-près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche et des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux où les peuples ne se mêloient point de philosopher, mais où les Platon, les Thalès et les Pythagore, épris d'un ardent desir de savoir, entreprenoient les plus grands voyages, uniquement pour s'instruire, et alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités et par leurs différences, et acquérir ces connoissances universelles qui ne sont point celles d'un siecle ou d'un pays exclusivement, mais qui étant de tous les temps et de tous les lieux sont, pour ainsi dire, la science commune des sages ?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait faire à grands frais des voyages en orient avec des savans et des peintres, pour y dessiner des masures et déchiffrer ou copier des inscriptions : mais j'ai peine à concevoir comment, dans un siecle où l'on se pique de belles connoissances, il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie

vingt mille écus de son bien, et l'autre dix ans de sa vie, à un célebre voyage autour du monde, pour y étudier, non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui, après tant de siecles employés à mesurer et considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Les académiciens qui ont parcouru les parties septentrionales de l'Europe et méridionales de l'Amérique avoient plus pour objet de les visiter en géometres qu'en philosophes. Cependant comme ils étoient l'un et l'autre, on ne peut pas regarder comme tout-à-fait inconnues les régions qui ont été vues et décrites par les la Condamine et les Maupertuis. Le jouaillier Chardin, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse; la Chine paroît avoir été bien observée par les jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoissons point les peuples des Indes orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entiere, et

ses nombreux habitans, aussi singuliers par leur caractere que par leur couleur, sont encore à examiner. Toute la terre est couverte de nations dont nous ne connoissons que les noms; et nous nous mêlons de juger le genre humain!

Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant, comme ils savent faire, la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, la Guinée, le pays des Cafres, l'intérieur de l'Afrique, les Malabares, le Mogol, les royaumes de Siam, de Pégu et d'Ava, la Chine, la Tartarie, et sur-tout le Japon; puis dans l'autre hémisphere le Mexique, le Pérou, le Chili, les Terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguay, s'il étoit possible, le Brésil, enfin les Karaïbes, la Floride, et toutes les contrées sauvages, voyage le plus important de tous, et celui qu'il faudroit faire avec plus de soin; supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'his-

toire naturelle, morale et politique, de ce qu'ils auroient vu; nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre : je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, et d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire. Mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à ces voyageurs grossiers sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux.

Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent moins que les livres, parcequ'ils ignorent l'art de penser; que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'auteur; et que dans leurs voyages ils ne savent rien voir d'eux-mêmes.

De tous les peuples du monde le François est celui qui voyage le plus; mais, plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe, celui

qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere. Il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse angloise voyage ; la noblesse françoise ne voyage point: le peuple françois voyage ; le peuple anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages ; mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce et les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'introduisent mieux chez l'étranger, que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne : mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, et le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui

voyagent le moins voyagent le mieux; parcequ'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles et moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guere que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les artistes d'un pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, et qu'un Allemand porte son *album* chez tous les savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police; et il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays.

Pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon observer les Européens? Pour connoître l'espece, faut-il connoître tous les individus? Non : il y a des hommes qui se ressemblent si fort, que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus. Quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois et de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque

nation a son caractere propre et spécifique, qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Le seul moyen de bien connoître les véritables mœurs d'un peuple, est d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux. S'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

L'étude du monde a plus de difficultés qu'on ne pense d'abord; je ne sais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considere à part; et n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place, et n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, et n'a le temps de penser à rien; la mobilité des objets ne lui per-

met que de les appercevoir et non de les observer ; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, et il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au chaos.

On ne peut pas non plus voir et méditer alternativement, parceque le spectacle exige une continuité d'attention qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde et la solitude, toujours agité dans sa retraite, et toujours étranger dans le monde, ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entiere en deux grands espaces; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même est presque impossible, car la raison n'est pas un meuble qu'on pose et qu'on reprenne à son gré ; et quiconque a pu vivre dix ans sans penser ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parcequ'étant inutile dans les affaires et importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les

autres qu'autant qu'on agit soi-même : dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Les anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres ; et pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. On ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos historiens, en chargeant leurs livres de portraits et de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de son temps, qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi que les caracteres originaux des peuples, s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se

mêlent et que les peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus renfermée en elle-même ; il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques et civiles de peuple à peuple ; les grandes navigations étoient rares ; il y avoit peu de commerce éloigné. Maintenant il y a cent fois plus de liaison entre l'Europe et l'Asie qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule et l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

D'ailleurs les anciens peuples se regardant la plupart comme *autochthones*, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-temps pour que le climat eût fait sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont mêlé tout, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds et blancs d'autrefois ; les Grecs ne sont plus ces beaux

hommes faits pour servir de modele à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere ainsi que leur naturel : les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive par le mêlange du sang circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, et encore plus quant aux mœurs. Peut-être, avec ces réflexions, se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays avec des traits originaux et des différences marquées que nous ne leur voyons plus.

En même temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment et plus mal. C'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un système de philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt, il

absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce et les arts, qui mêlent et confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir?

Les voyages ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, et achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde est à son retour ce qu'il sera toute sa vie. Il en revient plus de méchans que de bons, parcequ'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés et mal conduits contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, et pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, et qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent tous meilleurs et plus sages qu'ils n'étoient partis.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, et la maniere de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, ils savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'un vrai philosophe est plus riche que ceux des rois : ce cabinet est la terre entiere. Chaque chose y est à sa place; le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre : d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager!

sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondant ou souffrant; et les piétons toujours gais, légers, et contens de tout. Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

CHAPITRE III.

POLITIQUE.

DES GOUVERNEMENS.

Les diverses formes des gouvernemens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouverent entre les particuliers au moment de leur institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses ou en crédit, il fut seul élu magistrat; et l'état devint monarchique. Si plusieurs, à peu-près égaux entre eux, l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement; et l'on eut une aristocratie. Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, et qui s'étoient le moins éloignés de l'état de nature, garderent en commun l'administration su-

prême, et formerent une démocratie. Le temps vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns resterent uniquement soumis aux lois, les autres obéirent bientôt à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté; les sujets ne songerent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux-mêmes : en un mot, d'un côté furent les richesses et les conquêtes, et de l'autre le bonheur et la vertu.

Quoique les fonctions du pere de famille, du premier magistrat, doivent tendre au même but, c'est par des voies si différentes, leur devoir et leurs droits sont tellement distingués, qu'on ne peut les confondre sans se former de fausses idées des lois fondamentales de la société, et sans tomber dans des erreurs fatales au genre humain. En effet, si la voix de la nature est le meilleur conseil que doive écouter un bon pere pour bien remplir ses devoirs, elle n'est, pour le magistrat, qu'un faux guide qui travaille sans cesse à l'écarter du sien, et qui l'entraîne tôt ou tard à sa perte ou à celle de

de l'état, s'il n'est retenu par la plus sublime vertu. La seule précaution nécessaire au pere de famille est de se garantir de la dépravation, et d'empêcher que les inclinations naturelles ne se corrompent en lui; mais ce sont elles qui corrompent le magistrat. Pour bien faire, le premier n'a qu'à consulter son cœur; l'autre devient un traître au moment qu'il écoute le sien; sa raison même lui doit être suspecte, et il ne doit suivre d'autre regle que la raison publique, qui est la loi. Aussi la nature a-t elle fait une multitude de bons peres de famille: mais il est douteux que, depuis l'existence du monde, la sagesse humaine ait jamais fait dix hommes capables de gouverner leurs semblables.

Le corps politique, pris individuellement, peut être considéré comme un corps organisé, vivant, et semblable à celui de l'homme. Le pouvoir souverain représente la tête: les lois et les coutumes sont le cerveau, principe des nerfs et siege de l'entendement, de la volonté et des sens, dont les juges et les magistrats sont les organes: le commerce, l'industrie et l'agriculture sont la bouche et

l'estomac qui préparent la subsistance commune : les finances publiques sont le sang, qu'une sage économie, en faisant les fonctions du cœur, renvoie distribuer par tout le corps la nourriture et la vie : les citoyens sont le corps et les membres, qui font mouvoir, vivre et travailler la machine, et qu'on ne sauroit blesser en aucune partie, qu'aussitôt l'impression douloureuse ne s'en porte au cerveau, si l'animal est dans un état de santé : la vie de l'un et de l'autre est le *moi* commun au tout, la sensibilité réciproque, et la correspondance interne de toutes les parties. Cette communication vient-elle à cesser, l'unité formelle à s'évanouir, et les parties contiguës à n'appartenir plus l'une à l'autre que par *juxta-position ;* l'homme est mort, ou l'état est dissous.

Le corps politique est donc aussi un être moral, qui a une volonté ; et cette volonté générale, qui tend toujours à la conservation et au bien-être du tout et de chaque partie, et qui est la source des lois, est pour tous les membres de l'état, par rapport à eux et à lui, la regle du juste et de l'injuste.

Il est pour les nations, comme pour les

hommes, un temps de maturité qu'il faut attendre avant de les soumettre à des lois; mais la maturité d'un peuple n'est pas toujours facile à connoître, et si on la prévient l'ouvrage est manqué. Tel peuple est disciplinable en naissant; tel autre ne l'est pas au bout de dix siecles. Les Russes ne seront jamais vraiment policés, parcequ'ils l'ont été trop tôt. Pierre avoit le génie imitatif; il n'avoit pas le vrai génie, celui qui crée et fait tout de rien. Quelques-unes des choses qu'il fit étoient bien; la plupart étoient déplacées. Il a vu que son peuple étoit barbare; il n'a point vu qu'il n'étoit pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliser quand il ne falloit que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglois, quand il falloit commencer par faire des Russes; il a empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pourroient être, en leur persuadant qu'ils étoient ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi qu'un précepteur françois forme son éleve pour briller un moment dans son enfance, et puis n'être jamais rien. L'empire de Russie voudra subjuguer l'Europe, et sera subjugué lui-même. Les Tartares, ses

sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres : cette révolution me paroît infaillible.

Le droit politique est encore à naître ; et il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos savans en cette partie, n'est qu'un enfant, et, qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues, et couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables. Le seul moderne en état de créer cette grande et inutile science eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis ; et rien au monde n'est plus différent que ces deux études. Celui pourtant qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent est obligé de les réunir toutes deux ; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est.

DES ROIS.

Les plus grands rois qu'ait célébrés l'histoire n'ont pas été élevés pour régner; c'est une science qu'on ne possede jamais moins qu'après l'avoir trop apprise, et qu'on acquiert mieux en obéissant qu'en commandant.

Le talent de régner consiste à être le garant de la loi, et à avoir mille moyens de la faire aimer. Un imbécille obéi peut, comme un autre, punir les forfaits; le véritable homme d'état sait les prévenir : c'est sur les volontés, encore plus que sur les actions, qu'il étend son respectable empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fît bien, il n'auroit lui-même plus rien à faire; et le chef-d'œuvre de ses travaux seroit de pouvoir rester oisif.

C'est par de bonnes lois, par une sage police, par de grandes vues économiques, qu'un souverain judicieux est sûr d'augmenter ses forces sans rien donner au hasard. Les véritables conquêtes qu'il fait sur

ses voisins sont les établissemens plus utiles qu'il forme dans ses états ; et tous les sujets de plus qui lui naissent sont autant d'ennemis qu'il tue.

Que les rois ne dédaignent pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; que les savans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asyles ; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse ; c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science et l'autorité animées d'une noble émulation et travaillant de concert à la félicité du genre humain : mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumieres et la sagesse seules d'un autre, les savans penseront rarement de grandes choses ; les princes en feront plus rarement de belles ; et les peuples continueront d'être vils, corrompus et malheureux.

S'il est bon de savoir employer les hommes tels qu'ils sont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils

soient : c'étoit là le grand art des gouvernemens anciens, dans ces temps reculés où les philosophes donnoient des lois aux peuples, et n'employoient leur autorité qu'à les rendre sages et heureux. Formez donc des hommes si vous voulez commander à des hommes ; si vous voulez qu'on obéisse aux lois, faites qu'on les aime, et que, pour faire ce qu'on doit, il suffise de songer qu'on doit le faire : en un mot, faites régner la vertu.

Tous les princes bons ou mauvais seront toujours bassement et indifféremment loués tant qu'il y aura des courtisans et des gens de lettres. Quant aux princes qui sont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés et mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, et la louange même peut faire tort à leur gloire. Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit.

L'opinion, reine du monde, n'est point soumise au pouvoir des rois ; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

DES LOIS.

S'IL est vrai qu'un grand prince est un homme rare, que sera-ce d'un grand législateur? Le premier n'a qu'à suivre le modele que l'autre doit proposer. Celui-ci est le méchanicien qui invente la machine; celui-là n'est que l'ouvrier qui la monte et la fait marcher.

Les anciens législateurs mirent leurs décisions dans la bouche des immortels pour entraîner par l'autorité divine ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine. Mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les dieux, ni d'en être cru quand il s'annonce pour être leur interprete. La grande ame du législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. Tout homme peut graver des tables de pierre, ou acheter un oracle, ou feindre un secret commerce avec quelque divinité, ou dresser un oiseau pour lui parler à l'oreille, ou trouver d'autres moyens grossies

d'en imposer au peuple. Celui qui ne saura que cela pourra même assembler par hasard une troupe d'insensés, mais il ne fondera jamais un empire, et son extravagant ouvrage périra bientôt avec lui. De vains prestiges forment un lien passager, il n'y a que la sagesse qui le rende durable. La loi judaïque toujours subsistante, celle de l'enfant d'Ismaël, qui depuis dix siecles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées; et tandis que l'orgueilleuse philosophie, ou l'aveugle esprit de parti, ne voit en eux que d'heureux imposteurs, le vrai politique admire dans leurs institutions ce grand et puissant génie qui préside aux établissemens durables.

Plus vous multipliez les lois, plus vous les rendez méprisables; c'est introduire d'autres abus, sans corriger les premiers; et tous les surveillans que vous instituez ne sont que de nouveaux infracteurs destinés à partager avec les anciens, ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage; les hommes les plus vils sont les plus accrédités: plus ils

sont grands, plus ils sont méprisables; leur infamie éclate dans leurs dignités, et ils sont déshonorés par leurs honneurs : s'ils achetent les suffrages des chefs ou la protection des femmes, c'est pour vendre à leur tour la justice, le devoir et l'état; et le peuple, qui ne voit pas que ses vices sont la première cause de ses malheurs, murmure, et s'écrie en gémissant : *Mes maux ne viennent que de ceux que je paie pour m'en garantir.*

Nulle exemption de la loi ne sera jamais accordée, à quelque titre que ce puisse être, dans un gouvernement bien policé. Les citoyens mêmes qui ont bien mérité de la patrie doivent être récompensés par des honneurs, et jamais par des privileges : car la république est à la veille de sa ruine sitôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux lois.

Par quel art inconcevable a-t-on pu trouver le moyen d'assujettir les hommes pour les rendre libres, et d'autant plus libres en effet, que, sous une apparente sujétion, nul ne perd de sa liberté que ce qui peut nuire à celle d'un autre? Ce prodige est l'ouvrage de la loi. C'est à la loi seule que les hommes

doivent la justice et la liberté : c'est cet organe salutaire de la volonté de tous qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes : c'est cette voix céleste qui dicte à chaque citoyen les préceptes de la raison publique, et lui apprend à agir selon les maximes de son propre jugement, et à n'être pas en contradiction avec lui-même : c'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent. Car sitôt qu'indépendamment des lois un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil, et se met vis-à-vis de lui dans le pur état de la nature, où l'obéissance n'est jamais prescrite que par la nécessité.

Le droit civil, c'est-à dire, ces lois qui donnerent de nouvelles entraves au foible et de nouvelles forces au riche; qui détruisirent sans retour la liberté naturelle, et fixerent pour jamais la loi de la propriété et de l'inégalité; qui d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, et, pour le profit de quelques ambitieux, assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude et à la misere : le droit civil étant ainsi devenu la

regle commune des citoyens, la loi de nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés, où, sous le nom de *droit des gens*, elle fut tempérée par quelques conventions tacites, pour rendre le commerce possible, et suppléer à la commisération naturelle, qui, perdant de société à société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes ames cosmopolites, qui franchissent les barrieres imaginaires qui séparent les peuples, et qui, à l'exemple de l'Être souverain qui les a créées, embrassent tout le genre humain dans leur bienveillance.

C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des lois. Elles sont également impuissantes contre les trésors du riche et contre la misere du pauvre : le premier les élude, le second leur échappe : l'un brise la toile, et l'autre passe au travers.

La loi dont ont abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive, et de bouclier contre le foible ; et le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du peuple.

La plus importante de toutes les lois, celle

qui ne se grave ni sur le marbre ni sur l'airain, mais dans les cœurs des citoyens; qui fait la véritable constitution de l'état; qui prend tous les jours de nouvelles forces; qui, lorsque les autres lois vieillissent ou s'éteignent, les ranime ou les supplée; qui conserve un peuple dans l'esprit de son institution, et substitue insensiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité: cette loi si forte et si solide, ce sont les mœurs, les coutumes, et sur-tout l'opinion. Nos politiques ne connoissent point cette partie, de laquelle dépend le succès de toutes les autres; mais le grand législateur s'en occupe en secret, tandis qu'il paroît se borner à des réglemens particuliers qui ne sont que le cintre de la voûte, dont les mœurs, plus lentes à naître, forment enfin l'inébranlable clef.

Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs: car les coutumes sont la morale du peuple; et dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de regle que ses passions, ni de frein que les lois, qui peuvent quelquefois

contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. Il est donc essentiel pour un peuple qui a des mœurs de se garantir avec soin des sciences, et sur-tout des savans, dont les maximes sentencieuses et dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages et ses lois; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre.

Les peuples, ainsi que les hommes, ne sont dociles que dans leur jeunesse; ils deviennent incorrigibles en vieillissant. Quand une fois les coutumes sont établies et les préjugés enracinés, c'est une entreprise dangereuse et vaine de vouloir les réformer: le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire, semblable à ces malades stupides et sans courage qui frémissent à l'aspect du médecin.

Dans un état bien gouverné, il y a peu de punitions, non parcequ'on y fait beaucoup de graces, mais parcequ'il y a peu de criminels. La multitude des crimes en assure l'impunité lorsque l'état dépérit. Sous la république romaine, jamais le sénat ni les consuls ne tentèrent de faire grace: le peuple même n'en faisoit pas, quoiqu'il révoquât

quelquefois son propre jugement. Les fréquentes graces annoncent que bientôt les forfaits n'en auront plus besoin, et chacun voit où cela mene.

La fréquence des supplices est toujours un signe de foiblesse ou de paresse dans le gouvernement. Il n'y a point de méchant qu'on ne pût rendre bon à quelque chose: on n'a droit de faire mourir, même pour exemple, que celui qu'on ne peut conserver sans danger.

Les jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un esclave naîtroit esclave, ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme.

DES FINANCES.

La plus importante maxime de l'administration des finances c'est de travailler avec beaucoup plus de soin à prévenir les besoins qu'à augmenter les revenus. Les gouvernemens anciens faisoient plus en effet, avec leur *parcimonie*, que les nôtres avec tous leurs trésors.

Quand on voit un gouvernement payer des droits, loin d'en recevoir, pour la sortie des bleds dans les années d'abondance, et pour leur introduction dans les années de disette, on a besoin d'avoir de tels faits sous les yeux pour les croire véritables ; et on les mettroit au rang des romans, s'ils se fussent passés anciennement.

C'est un grand déshonneur pour Rome que l'intégrité du questeur Caton y ait été un sujet de remarque, et qu'un empereur, récompensant de quelques écus le talent d'un chanteur, ait eu besoin d'ajouter que cet argent venoit du bien de sa famille, et non de celui de l'état. Mais s'il se trouve peu de Galbas, où chercherons-nous des Catons ?

Les livres et tous les comptes des régisseurs servent moins à déceler leurs infidélités qu'à les couvrir ; et la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la fripponnerie à les éluder. Laissez donc les registres et papiers, et remettez les finances en des mains fideles : c'est le seul moyen qu'elles soient fidèlement régies. La vertu est le seul instrument

ment efficace en cette délicate partie de l'administration.

Toutes choses égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre doit payer dix fois plus que lui. Celui qui n'a que le simple nécessaire ne doit rien payer du tout ; et la taxe de celui qui a du superflu peut aller au besoin jusqu'à la concurrence de tout ce qui excede son nécessaire. Quelqu'un dira qu'eu égard à son rang ce qui seroit superflu pour un homme inférieur est nécessaire pour lui : mais c'est un mensonge ; car un grand a deux jambes ainsi qu'un bouvier, et n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang, que, s'il savoit y renoncer pour un sujet louable, il n'en seroit que plus respecté. Le peuple se prosterneroit devant un ministre qui iroit au conseil à pied, pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'état. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne ; et la bienséance n'est jamais une raison contre le droit.

DES IMPÔTS.

Qu'on établisse de fortes taxes sur la livrée, sur les équipages, sur les glaces, lustres et ameublemens, sur les étoffes et la dorure, sur les cours et jardins des hôtels, sur les spectacles de toute espece, sur les professions oiseuses, comme baladins, chanteurs, histrions, et en un mot sur cette foule d'objets de luxe, d'amusement et d'oisiveté, qui frappent tous les yeux, et qui peuvent d'autant moins se cacher, que leur seul usage est de se montrer, et qu'ils seroient inutiles s'ils n'étoient vus. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fussent arbitraires, pour n'être fondés que sur des choses qui ne sont pas d'absolue nécessité: c'est bien mal connoître les hommes, que de croire qu'après s'être laissé une fois séduire par le luxe, ils y puissent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au nécessaire, et aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmenta-

tion de la dépense ne sera qu'une nouvelle raison de la soutenir, quand la vanité de se montrer opulent fera son profit du prix de la chose et des frais de la taxe. Tant qu'il y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres; et l'état ne sauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré que sur cette distinction.

Par la même raison, l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre économique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture en soulageant le laboureur, et rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité qui fait la véritable force d'un état. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuassent à faire passer plus rapidement quelques modes: mais ce ne seroit jamais que pour en substituer d'autres, sur lesquelles l'ouvrier gagneroit, sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot, supposons que l'esprit du gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses l'une: ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles, qui retourneront au profit de

l'état ; alors l'assiette des impôts aura produit l'effet des meilleures lois somptuaires ; les dépenses de l'état auront nécessairement diminué avec celles des particuliers ; et le fisc ne sauroit moins recevoir de cette maniere, qu'il n'ait beaucoup moins encore à débourser : ou, si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit pour pourvoir aux besoins réels de l'état. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toute la dépense qu'il a de moins à faire ; dans le second, il s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

Il me paroît certain que tout ce qui n'est pas proscrit par les lois, ni contraire aux mœurs, et que le gouvernement peut défendre, il peut le permettre moyennant un droit. Si, par exemple, le gouvernement peut interdire l'usage des carrosses, il peut, à plus forte raison, imposer une taxe sur les carrosses, moyen sage et utile d'en blâmer l'usage sans le faire cesser. Alors on peut regarder la taxe comme une espece d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

On a osé dire qu'il falloit charger le paysan, et qu'il ne feroit rien s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du monde cette maxime ridicule. C'est en Hollande, en Angleterre, où le cultivateur paie très peu de chose, et sur-tout à la Chine, où il ne paie rien, que la terre est le mieux cultivée; au contraire, par-tout où le laboureur se voit chargé à proportion du produit de son champ, il le laisse en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre : car, pour qui perd le fruit de sa peine, c'est gagner que de ne rien faire; et mettre le travail à l'amende, est un moyen fort singulier de bannir la paresse.

Si l'on dit que rien n'est si dangereux qu'un impôt payé par l'acheteur, ce qui se fait cependant à la Chine, le pays du monde où les impôts sont les plus forts et les mieux payés ; comment ne voit-on pas que le mal est cent fois pire encore, quand cet impôt est payé par le cultivateur même? N'est-ce pas attaquer la subsistance de l'état jusques dans sa source? N'est-ce pas travailler aussi directement qu'il est possible à dépeu-

pler le pays, et par conséquent à le ruiner à la longue? car il n'y a point, pour une nation, de pire disette que celle d'hommes.

DE LA POPULATION.

QUEL est le signe le plus sûr de la conservation et de la prospérité d'un état? C'est le nombre et la population de ses membres. Toutes choses d'ailleurs égales, le gouvernement sous lequel, sans moyens étrangers, sans naturalisation, sans colonies, les citoyens peuplent et multiplient davantage, est infailliblement le meilleur: celui par lequel un peuple diminue et dépérit est le pire. Calculateurs, comptez, mesurez, comparez.

On doit juger par le même principe des siecles qui méritent la préférence pour la prospérité du genre humain. On a trop admiré ceux où l'on a vu fleurir les lettres et les arts, sans pénétrer l'objet secret de leur culture, sans en considérer le funeste effet. Ne verrons-nous jamais dans les maximes

des livres l'intérêt grossier qui fait parler les auteurs? Non, quoi qu'ils en puissent dire, quand, malgré son éclat, un pays se dépeuple, il n'est pas vrai que tout aille bien; et il ne suffit pas qu'un poëte ait cent mille livres de rente pour que son siecle soit le meilleur de tous. Quand Auguste porta des lois contre le célibat, ces lois montroient déja le déclin de l'empire romain. En un mot, dans tout pays qui se dépeuple, l'état tend à sa ruine; et le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE.

Les gens de ville ne savent pas aimer la campagne, ils ne savent pas même y être: à peine, quand ils y sont, savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs; ils les ignorent: ils sont chez eux comme en pays étranger; je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois ou n'y point aller; car qu'y va-t-on

faire ? Les habitans de Paris qui croient aller à la campagne n'y vont point : ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les auteurs, les parasites, sont le cortege qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie, y sont leur seule occupation ; s'ils y ajoutent quelquefois la chasse, ils la font si commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets avec le même appareil ; ils n'y font que les mêmes choses : autant valoit-il y rester ; car quelque riche qu'on puisse être, et quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, et l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chere, ils la fuient ; ils ne connoissent jamais qu'une maniere de vivre, et s'en ennuient toujours.

La simplicité de la vie pastorale et champêtre a toujours quelque chose qui touche. On ne peut se dérober à la douce illusion des objets qui se présentent ; on oublie son siecle et ses contemporains ; on se trans-

porte au temps des patriarches. O temps de l'amour et de l'innocence, où les hommes étoient simples et vivoient contens! O Rachel, fille charmante et si constamment aimée, heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage! O douce éleve de Noémi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds et le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est là que les Graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaieté les anime, et qu'il faut les adorer malgré soi.

CHAPITRE IV.

LITTÉRATURE, SCIENCES ET ARTS.

DES LANGUES.

Les langues, en changeant les signes, modifient aussi les idées qu'ils représentent ; les têtes se forment sur les langages ; les pensées prennent la teinte des idiômes. La raison seule est commune ; l'esprit en chaque langue a sa forme particuliere : différence qui pourroit bien être en partie la cause ou l'effet des caracteres nationaux ; et ce qui paroît confirmer cette conjecture, est que, chez toutes les nations du monde, la langue suit les vicissitudes des mœurs, et se conserve ou s'altere comme elles.

La langue françoise est, dit-on, la plus

chaste des langues ; je la crois, moi, la plus obscene : car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense ; et il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tous sens que la françoise. Le lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscenes, que l'auteur à les écarter, se scandalise et s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure ? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses ; et ces termes sont toujours honnêtes, parcequ'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la bible, précisément parceque tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en françois.

L'accent est l'ame du discours, il lui donne le sentiment et la vérité. Se piquer de n'en point avoir, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace et leur énergie. L'ac-

cent ment moins que la parole. C'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persiffler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent proscrit succedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, et sujettes à la mode, telles qu'on les remarque sur-tout dans les jeunes gens de la cour. Cette affectation de parole et de maintien est ce qui rend généralement l'abord du François repoussant et désagréable aux autres nations. Au lieu de mettre de l'accent dans son parler, il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur.

Le penser mâle des ames fortes leur donne un idiôme si particulier, que les ames ordinaires n'ont pas même la grammaire de cette langue.

Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores et d'expressions figurées pour se faire entendre ; et il n'y a qu'un géometre et un sot qui puissent parler sans figures.

Une des erreurs de notre âge est d'employer la raison trop nue, comme si les

hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible ; et l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots les préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active : elle retient quelquefois, rarement elle excite ; et jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage : c'est par ce langage qu'on persuade et qu'on fait agir.

J'observe que, dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force et l'intérêt ; au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parcequ'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les magistrats du

genre humain ; c'est pardevant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres consacrés par ces actes, et rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuilles de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. *Le puits du serment*, *le puits du vivant et voyant*, *le vieux chêne de Mambré*, *le monceau du témoin*, voilà quels étoient les monumens grossiers mais augustes de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilege attenter à ces monumens ; et la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des lois.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignité, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient

orné : sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit il étoit obéi.

Le clergé romain les a très habilement conservés, et, à son exemple, quelques républiques, entre autres celle de Venise. Aussi le gouvernement vénitien, malgré la chûte de l'état, jouit-il encore, sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple ; et, après le pape orné de sa tiare, il n'y a peut-être ni roi, ni potentat, ni homme au monde, aussi respecté que le doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, et paré sous sa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique gouvernement.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux ; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés ; et jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais

par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire; et souvent cet objet seul a tout dit. Thrasybule et Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées? Darius engagé dans la Scythie avec son armée reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris, et cinq fleches. L'ambassadeur remet son présent, et s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue; et Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes; plus elle sera menaçante, et moins elle effraiera: ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attention chez les Romains à la langue des signes! des vêtemens divers, selon

selon les âges, selon les conditions; des toges, des saies, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaînes, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles; des ovations, des triomphes; tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie; et tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'état que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le capitole, qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du sénat, qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit; les candidats en changeoient. Les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs, voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre. Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

DES SAVANS.

La plupart des savans le sont à la maniere des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées, que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou dénués d'idées, se retiennent uniquement par la mémoire des signes; et rarement se rappelle-t-on quelqu'une de ces choses, sans voir en même temps le *recto* ou le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit à-peu-près la science à la mode des siecles derniers. Celle de notre siecle est autre chose; on n'étudie plus, on n'observe plus; on rêve, et l'on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi; j'en conviens: mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher aux lecteurs s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

S'il est bon que de grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions: si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? *Les boiteux*, dit Montagne, *sont mal-propres aux exercices du corps; et, aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses.* Mais, en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, et non pour s'instruire : jamais on ne vit tant de *Dandins*.

Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit; et que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits.

La science est, dans la plupart de ceux qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être, qu'autant qu'on la communique, et n'est bonne que dans le commerce. Ôtez à nos savans le plaisir de se faire écouter,

le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public ; ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui ; et ils ne se soucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. C'est ainsi que pensoit Séneque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la science, à condtion de ne la pas montrer , je n'en voudrois point.* Sublime philosophie, voilà donc ton usage !

Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances se laisser séduire à leur charme et courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage, amassant des coquilles, et commençant par s'en charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude et ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter, et retourne à vuide.

Il est de la derniere évidence qu'il y a plus d'erreurs dans l'académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Ces grands philosophes qui possedent toutes les grandes sciences dans un degré éminent seroient très surpris d'apprendre

qu'ils ne savent rien : mais je serois bien plus surpris moi-même si ces hommes qui savent tant de choses savoient jamais celle-là.

La science de quiconque ne croit savoir que ce qu'il sait se réduit à bien peu de chose.

DU GOUT.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, et plus on s'égare. Le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre : sortez de là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous; et bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût : de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Le goût est naturel à tous les hommes : mais ils ne l'ont pas tous en même mesure; il ne se développe pas dans tous au même degré; et dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture et sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Dans les sociétés où l'inégalité est trop grande, où l'opinion domine sans modération, où regne la vanité plus que la volupté, la mode étouffe le goût; et l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue : alors il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? parceque la multitude n'a plus de jugement à elle; qu'elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle; et qu'elle approuve, non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénérer; et c'est là, ce me

semble, une raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques et qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes dans les choses morales et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes se borneront aux choses de leur compétence, elles jugeront toujours bien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages sont toujours surs d'être mal conseillés : les galans qui les consultent sur leur parure sont toujours ridiculement mis.

Le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas. Cette délicatesse mene à l'esprit de discussion; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat et moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes.

Il y a une certaine simplicité de goût qui va au cœur, et qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poésie, dans toute espece de litté-

rature, on les trouve, comme dans l'histoire, abondans en choses, et sobres à juger. Nos auteurs, au contraire, disent peu, et prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens et jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges ; sur ceux des anciens on lisoit des faits.

Sta, viator; heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'est si commun que des héros parmi nous; mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale:

J'ai bâti Tarse et Anchiale en un jour,
et maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus, à votre avis? Notre

style lapidaire avec son enflure n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel; et l'on voyoit que c'étoient des hommes, Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, Ils moururent, dit-il, irréprochables dans la guerre et dans l'amitié. Voilà tout : mais considérez, dans cet éloge si court et si simple, de quoi l'auteur avoit le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant ! On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.

On voit bien que ce n'est pas l'académie des inscriptions qui a composé celle-là.

Le bon n'est que le beau mis en action; l'un tient intimement à l'autre; et ils ont tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de ce principe que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, et qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les autres gen

res de beautés. On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat et fin. C'est ainsi qu'un peintre, à l'aspect d'un beau paysage, ou devant un beau tableau, s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués du spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment, et dont il est impossible de rendre raison! Combien de ces je ne sais quoi qui reviennent si frequemment et dont le goût seul décide! Le goût est en quelque maniere le microscope du jugement; c'est lui qui met les petits objets à sa portée; et ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir, et à juger du beau par inspection comme du bon par sentiment.

Les hommes ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût sont dans la nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles; et le beau de fantaisie, sujet au caprice et à

l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident, c'est à-dire aux artistes, aux grands, aux riches. Ce qui les guide eux-mêmes est leur intérêt ou leur vanité; ceux-ci, pour étaler leur richesse, et les autres, pour en profiter, cherchent à l'envi de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, et fait aimer ce qui est difficile et coûteux; alors le prétendu beau, loin d'imiter la nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe et le mauvais goût sont inséparables. Par tout où le goût est dispendieux il est faux.

Il n'y a pas peut-être à présent un lieu policé sur la terre où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette capitale que le bon goût se cultive; et il paroît peu de livres estimés dans l'Europe dont l'auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font se trompent; on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres; et les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus.

C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, et qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris. Bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

Le goût aime à créer, à donner seul la valeur aux choses. Autant la loi de la mode est inconstante et ruineuse, autant la sienne est économe et durable. Ce que le bon goût approuve une fois est bien; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est jamais ridicule; et dans sa modeste simplicité il tire de la convenance des choses des regles inaltérables et sures, qui restent quand les modes ne sont plus.

L'amour des modes est de mauvais goût, parceque les visages ne changent pas avec elles, et que, la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours. Ce sont presque toujours les laides personnes qui amenent les modes, auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujettir.

L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout, et de n'être

jamais contens que l'art ne paroisse : au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût, sur-tout quand il est question des ouvrages de la nature.

Que signifient ces terrains si vastes et si richement ornés, sinon la vanité du propriétaire et de l'artiste, qui toujours empressés d'étaler, l'un sa richesse, l'autre son talent, préparent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage? Un faux goût de grandeur, qui n'est point fait pour l'homme, empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste; il fait songer aux miseres de celui qui l'affecte. Au milieu de ses parterres et de ses grandes allées, son petit individu ne s'agrandit point : un arbre de vingt pieds le couvre comme un de soixante ; il n'occupe jamais que ses trois pieds d'espace, et se perd comme un ciron dans ses immenses possessions.

Il y a un autre goût directement opposé à celui-là, et plus ridicule encore, en ce qu'il ne laisse pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins sont faits. C'est celui de ces petits curieux, de ces petits fleuristes qui se pâment à l'aspect d'une renon-

culé, et se prosternent devant des tulipes. Ce goût, quand il dégénère en manie, a quelque chose de petit et de vain qui le rend puérile et ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la noblesse, de la grandeur, et quelque sorte de vérité: mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuse à midi, et flétrie avant que le soleil soit couché? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, et qui n'est beauté que parcequ'il leur plaît qu'elle le soit? Le temps peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, et avec autant de raison.

Le goût des points de vue et des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas. Ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux; et l'artiste qui ne sait pas les rendre assez contens de ce qui les entoure se donne cette ressource pour les amuser. Mais l'homme de goût, qui vit pour vivre, qui sait jouir de lui-même, qui cherche les

plaisirs vrais et simples, et qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison, n'a point cette inquiétude; et quand il est bien où il est, il ne se soucie point d'être ailleurs.

La magnificence consiste moins dans la richesse de certaines choses que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties et l'unité d'intention de l'ordonnateur. Il y a de la magnificence dans la symmétrie d'un grand palais; mais il n'y en a point dans une foule de maisons confusément entassées: il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde, quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un seul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un soldat. En un mot, la véritable magnificence n'est que l'ordre rendu sensible dans le grand: ce qui fait que de tous les spectacles imaginables le plus magnifique est celui de la nature.

DE L'ÉTUDE.

L'ÉTUDE use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage; et cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous.

Si la nature nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé.

Nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui; c'est nous apprendre à beaucoup croire, et à ne jamais rien savoir.

Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur; et il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne

sonne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de sens : il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est philosophe.

En même temps que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres, et toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, et il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul; je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De là naissent d'un côté les raffinemens du goût et de la politesse, vile et basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puérils, qui à la longue rappetissent l'ame et corrompent le cœur; et de l'autre les jalousies, les rivalités, les haines

d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, et tout ce que le vice a de plus lâche et de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser; et tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

C'est de très bon gré que je me suis jeté dans l'étude; et c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse en faisant tout pour la vanité.

Pour ne rien donner à l'opinion il ne faut rien donner à l'autorité; la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. Ainsi, pour bien étudier, il faut étudier de soi-même, user de sa raison, et non de celle d'autrui. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit semblable à celle qu'on donne au corps par le travail et par la fatigue. Un autre avantage est qu'on n'avance qu'à proportion de sa force. L'esprit, non plus que le corps ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en

tire ensuite est à lui; au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

DE LA LECTURE.

Peu lire, et beaucoup méditer sur ses lectures, ou, ce qui est la même chose, en causer beaucoup avec ses amis, est le moyen de les bien digérer. Je pense que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres; c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, et de se les approprier : au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'est presque toujours sous une forme qui n'est pas la nôtre.

Il y a cependant bien des gens à qui cette méthode seroit fort nuisible, et qui ont besoin de beaucoup lire et peu méditer, parcequ'ayant la tête mal faite, ils ne rassemblent rien de si mauvais que ce qu'ils produisent d'eux-mêmes.

En matiere de morale, il n'y a point de lecture utile aux gens du monde. Premièrement, parceque la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, et qui disent tour à tour le pour et le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, et rend le tout comme non avenu. Les livres choisis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils soutiennent les maximes du monde, ils sont superflus; et s'ils les combattent ils sont inutiles. Ils trouvent ceux qui les lisent liés aux vices de la société par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un instant son ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toute part une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou reprendre sa premiere situation : bientôt découragé d'un vain effort, il ne le répete plus, et il s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, et c'est alors que les livres peuvent avoir quelque

utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage; et comme elles ne trouvent pas un si grand contre-poids au dehors, elles font beaucoup plus d'effet au dedans.

Pour juger de l'utilité de ses lectures, il faut sonder les dispositions où elles laissent l'ame. Quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien?

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siecles de littérature il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, et point où l'on fût moins savant: de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations, de voyages, qu'en France, et point où l'on connoisse moins le génie et les mœurs des autres nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde; ou si nous y lisons encore, chacun se tient à son feuillet. Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante

à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raymond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait pas. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à philosopher dans des cercles, et à instruire une compagnie des usages de l'Egypte et des Indes, sur la foi de *Paul Lucas* ou de *Tavernier*.

Nos écrits se sentent de nos frivoles occupations : agréables, si l'on veut, mais petits et froids comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémeres, qui naissent journellement, n'étant faits que pour amuser des femmes, et n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes et de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions ; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'est pour cela que la plupart des productions de notre âge passeront avec lui ; et la postérité croira qu'on fit bien peu de

livres dans ce même siécle où l'on en fait tant.

En général, quiconque donne plus de prix aux choses qu'aux paroles, prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les premiers, les anciens sont les plus près de la nature, et que leur génie est plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire *La Motte* et l'abbé *Terrasson*, il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espece humaine, parceque tout ce qu'on gagne d'un côté on le perd de l'autre, que tous les esprits partent toujours du même point, et que le temps qu'on emploie à savoir ce que d'autres ont pensé, étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumieres acquises et moins de vigueur d'esprit. Nos esprits sont, comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, et rien par eux-mêmes. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers et mal-adroits; et à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Celui qui aime la paix ne doit point re-

courir à des livres ; c'est le moyen de ne rien finir. Les livres sont des sources de disputes intarissables. Parcourez l'histoire des peuples : ceux qui n'ont point de livres ne disputent point.

A quoi bon une bibliotheque et une galerie, en supposant même que l'on aime la lecture et que l'on se connoisse en tableaux ? On sait que de telles collections ne sont jamais completes, et que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la misere. Il n'y a pas un faiseur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît, on n'en doit point faire : on n'a guere un cabinet à montrer aux autres, quand on sait s'en servir pour soi.

On dit que le calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliotheque d'Alexandrie, répondit en ces termes : *Si les livres de cette bibliotheque contiennent des choses opposées à l'alcoran, ils sont mauvais, et il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'alcoran, brûlez-les encore : ils sont superflus.* Nos savans ont cité ce raisonnement comme le comble

de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, et l'évangile à la place de l'alcoran, la bibliotheque auroit encore été brûlée ; et ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre pontife.

DE L'HISTOIRE.

Pour connoître les hommes, il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler ; ils montrent leurs discours et cachent leurs actions ; mais dans l'histoire elles sont dévoilées ; c'est par elle qu'on lit dans leurs cœurs, sans les leçons de la philosophie, et qu'on les juge sur les faits : leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent paroître ; plus ils se déguisent, mieux on les connoît. Cette étude a cependant ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une

espece. Un des grands vices de l'histoire est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons. Comme elle n'est intéressante que par les révolutions et les catastrophes, tant qu'un peuple croît et prospere dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes ; elle ne l'illustre que quand il est déja sur son déclin : toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent ; ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient ; ils sont assez heureux et assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux ; et en effet nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal ; à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres ; les bons sont oubliés ou tournés en ridicule ; et voilà comment l'histoire, ainsi que la philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'historien ; ils se moulent sur ses intérêts; ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu de la scene pour voir un évènement tel qu'il s'est passé? l'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue; à peine paroîtra-t-il le même; et pourtant rien n'aura changé que l'œil du spectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé?

On me dira que la fidélité de l'histoire intéresse moins que la vérité des mœurs et des caracteres ; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les évènemens soient fidèlement rapportés : car après tout, ajoute-t on, que nous font des

faits arrivés il y a deux mille ans? On a raison si les portraits sont bien rendus d'après nature; mais si la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, et rendre à l'autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître?

Je ne parle point de l'histoire moderne, non seulement parcequ'elle n'a plus de physionomie, et que nos hommes se ressemblent tous; mais parceque nos historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, et qui souvent ne représentent rien; témoins Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, et quelquefois de Thou lui-même. Vertot est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits. Généralement les anciens en font moins, mettent moins d'esprit et plus de sens dans leurs jugemens: encore y a-t-il entre eux un grand choix à faire; et il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste, ni Tacite,

Celui-ci est le livre des veillards; les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme avant que d'en vouloir sonder les profondeurs; il faut savoir bien lire dans les faits avant que de lire dans les maximes.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modele, des historiens : il rapporte les faits sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur; loin de s'interposer entre les évènemens et les lecteurs, il se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, et l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir, des combats. La retraite des dix mille, et les commentaires de César, ont à-peu-près la même sagesse et le même défaut.

Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser et de plaire, seroit peut-être le meilleur des historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient

souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût qu'à le former. Il faut du discernement pour le lire.

L'histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles et marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les causes lentes et progressives de ces faits, lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. La guerre ne fait guere que manifester des évènemens déja déterminés par des causes morales que les historiens savent rarement voir.

Ajoutez que l'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parcequ'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans sa famille, au milieu de ses amis; elle ne le peint que quand il représente: c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau se déro-

ber, l'historien le poursuit par-tout; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur; et c'est quand l'un croit mieux se cacher que l'autre le fait mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant plus qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux évènemens, plus à ce qui se passe au dedans qu'à ce qui arrive au dehors; ceux-là me sont plus propres: voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples est fort différent du caractere de l'homme en particulier, et que ce seroit connoître très imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude; mais il n'est pas moins vrai, qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, et que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

C'est encore aux anciens qu'il faut recourir pour cette étude de l'homme, par les raisons que j'ai déja dites, et, de plus, parce

que tous les détails familiers et bas, mais vrais et caractéristiques, étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que sur la scene du monde. La décence, non moins sévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; et comme on ne peut montrer les hommes que représentant toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire et refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétone.

Plutarque excelle par ces mêmes détails, dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses; et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste, lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, et la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agésilas à cheval sur un bâton me fait aimer le vainqueur d'un grand roi. César traversant un pauvre village, et causant avec ses amis, décele sans y penser

penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être égal à Pompée. Alexandre avale une médecine, et ne dit pas un seul mot; c'est le plus beau moment de sa vie. Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom. Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre : la physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées; et c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siecle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître et aimer; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître et aimer davantage! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, et que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsay n'eût eu garde d'écrire, quand il l'auroit su.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le vicomte de Turenne en petite veste blanche et en bonnet étoit à la fenêtre dans son anti-chambre. Un de ses gens survient, et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, et, d'une main qui n'étoit pas légere, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en se frottant le derriere, *il ne falloit pas frapper si fort.* Historiens, voilà donc ce que vous n'osez dire! Mais vous vous rendez méprisables à force de dignité. Pour toi, bon jeune homme qui lis ce trait, et qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petitesses de ce grand homme dès qu'il étoit question de sa naissance et de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu, afin qu'on vît

bien que cet enfant étoit le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la nature, méprise l'opinion, et connois l'homme.

Je vois, à la maniere dont on fait lire l'histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme pour ainsi dire dans tous les personnages qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre; de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes; de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas: mais il faut faire réflexion que celui qui commence à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays, ne disent pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute espece, en un mot, le plus d'instructions. Ils vous di-

ront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens ; cela n'est pas vrai : ouvrez leur histoire, et faites-les taire. Il y a des peuples sans physionomie, auxquels il ne faut point de peintres ; il y a des gouvernemens sans caractere, auxquels il ne faut point d'historiens, et où, sitôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent ; mais demandez-leur pourquoi. Cela n'est pas vrai. Donnez matiere à de bonnes histoires, et les bons historiens se trouveront. Enfin ils diront que les hommes de tous les temps se ressemblent ; qu'ils ont les mêmes vertus et les mêmes vices ; qu'on n'admire les anciens que parcequ'ils sont anciens : cela n'est pas vrai non plus ; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, et l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, et nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

DES ROMANS.

Les romans sont peut-être la derniere instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu pour que toute autre lui soit inutile. Il seroit donc à propos que la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles, dont le cœur se peignît dans leurs écrits; et à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des foiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austere, et puis, du sein du vice, les y sussent conduire insensiblement.

L'on se plaint que les romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Vou-

lant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est ; et voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages ; parcequ'ils les instruiroient en les intéressant, et qu'en détruisant les maximes fausses et méprisables des grandes sociétés, ils les attacheroient à leur état. A tous ces titres, un roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule ; et voilà comment la folie du monde est sagesse.

On lit beaucoup plus de romans dans les provinces qu'à Paris ; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, et ils y font beaucoup d'impression. Mais ces livres, qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parcequ'il pense l'être, ne semblent faits, au contraire, que pour le rebuter de son état, en éten-

dant et fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable : les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires; voilà les acteurs de tous les romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent et les préceptes qu'ils donnent. Le coloris des fausses vertus ternit l'éclat des véritables; le manege des procédés y est substitué aux devoirs réels; les beaux discours font dédaigner les belles actions; et la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté. Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, et traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton? sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-dessous des dames de son rang? sur sa fille, à qui les airs contournés et le jargon de la ville font dédaigner l'honnête et rustique voisin qu'elle eût épousé? Tous de concert, ne voulant plus être des manans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt

devient masure, et vont dans la capitale, où le pere, avec sa croix de saint-Louis, de seigneur qu'il étoit, devient valet, ou chevalier d'industrie. La mere établit un brelan; la fille attire les joueurs; et souvent tous trois meurent de misere et déshonorés.

DES ARTS.

En chaque chose l'art dont l'usage est le plus général et le plus indispensable est incontestablement celui qui mérite le plus d'estime; et celui à qui moins d'autres arts sont nécessaires, la mérite encore par-dessus les plus subordonnés, parcequ'il est plus libre et plus près de l'indépendance. Voilà les véritables regles de l'appréciation des arts et de l'industrie : tout le reste est arbitraire et dépend de l'opinion.

Ces importans, qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs et les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; et comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'o-

pinion, leur prix même fait partie de ce mérite; et on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer.

Les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissans peut-être que le gouvernement et les lois, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont les hommes sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage, et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes; les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talens, et protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les : heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractere et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant et si facile, en un mot, les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

Nos jardins sont ornés de statues, et nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous

que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art exposés à l'admiration publique ? Les défenseurs de la patrie, ou ces hommes, plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non : ce sont des images de tous les égaremens du cœur et de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans ; sans doute afin qu'ils aient sous les yeux des modeles de mauvaises actions avant que de savoir lire.

De bonne foi qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écarterent avec tant de soin de ce tribunal integre des jugemens duquel les dieux mêmes n'appeloient pas. Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur république? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens?

Que ferions-nous des arts sans le luxe

qui les nourrit? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la jurisprudence? Que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs? Qui voudroit, en un mot, passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux et pour ses amis?

L'astronomie est née de la superstition; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge; la géométrie, de l'avarice; la physique, d'une vaine curiosité; toutes les connoissances humaines, et la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences et les arts doivent donc leur naissance à nos vices: nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le tableau de Lacédémone est moins brillant que celui d'Athenes. Là, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, et l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitans que la mémoire de leurs actions

héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins que les marbres curieux qu'Athenes nous a laissés ?

O Sparte, opprobre éternel d'une vaine doctrine, tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athenes, tandis qu'un tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du prince des poëtes, tu chassois de tes murs les arts et les artistes, les sciences et les savans !

Les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation et l'abaissement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au corps de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs et de la probité au progrès des sciences et des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumiere s'élevoit sur notre horizon; et le même phénomene s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux.

Le progrès des arts, la dissolution des mœurs, et le joug du Macédonien, se suivirent de près (chez les Grecs); et la Grece, toujours savante, toujours voluptueuse et toujours esclave, n'éprouva plus dans ses

révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthene ne put jamais ranimer un corps que le luxe et les arts avoient énervé.

C'est au temps des Ennius, des Térence, que Rome, fondée par un pâtre et illustrée par des laboureurs, commence à dégénérer. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux lois, succéderent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arcésilas. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier; et le jour de la chûte de cette capitale du monde fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses citoyens le titre d'arbitre du bon goût.

Les mêmes causes qui ont corrompu les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption. C'est ainsi que les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu; mais elles

en laissent le simulacre public, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse et la bienséance ; et à la crainte de paroître méchant elles substituent celle de paroître ridicule. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non, comme l'hypocrisie, pour tromper et trahir, mais pour s'ôter sous cette aimable et sacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il se voit à découvert.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la modération et la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine ! Quel est ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Insensés ! qu'avez-vous fait ? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hom-

mes frivoles que vous avez vaincus ! Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent ! C'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions, que vous avez arrosé de votre sang la Grece et l'Asie ! Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte ! Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux ; chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talens ; le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée ; il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de si majestueux ? O citoyens ! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts ; le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel, l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre ».

A Paris le riche sait tout, il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'*amateurs*, et sur tout d'*amatrices*, qui font leurs ouvrages comme M. *Guillaume* inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables : il y en peut avoir davantage ; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, et je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe ; on devient artiste et juge des artistes, comme on devient docteur en droit et magistrat.

Pourquoi, depuis que la société s'est perfectionnée dans les pays du nord, et qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels et l'art de vivre agréablement et paisiblement ensemble, n'en voit-on plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autrefois? J'ai bien peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre que toutes ces grandes choses, savoir, les arts, les sciences et les lois, ont été très sagement inventées par les hommes, comme une peste salutaire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espece, de peur que ce

monde,

monde qui nous est destiné ne devînt à la fin trop petit pour ses habitans.

De la société, et du luxe qu'elle engendre, naissent les arts libéraux et mécaniques, le commerce, les lettres, et toutes ces inutilités qui font fleurir l'industrie, enrichissent et perdent les états. La raison de ce dépérissement est très simple. Il est aisé de voir que, par sa nature, l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts, parceque son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes, le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette regle, qu'en général les arts sont lucratifs en raison inverse de leur utilité, et que les plus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés : par où l'on voit ce qu'il faut penser des vrais avantages de l'industrie et de l'effet réel qui résulte de ses progrès.

Les écrits impies des Leucippe et des Diagoras sont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain. Mais, graces aux caracteres typographiques, et à

l'usage que nous en faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes et des Spinosa resteront à jamais. Allez, écrits célebres, dont l'ignorance et la rusticité de nos peres n'auroient point été capables ; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siecle, et portez ensemble aux siecles à venir une histoire fidele du progrès et des avantages de nos sciences et de nos arts.

Le goût des lettres, qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux, que tout le bien qu'elles font n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très peu scrupuleux sur les moyens de réussir.

Il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe ; quelques ames privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie, et aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités est la lumiere et l'honneur du genre humain : c'est à eux

seuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude. Et cette exception même confirme la regle; car si tous les hommes étoient des Socrates, la science alors ne leur seroit pas nuisible; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

DES TALENS.

Le vrai talent, le vrai génie a une certaine simplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à se montrer, qu'un apparent et faux talent, qu'on prend pour véritable, et qui n'est qu'une vaine ardeur de briller, sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour, et veut être général; un autre voit bâtir, et se croit architecte.

Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, et nul ne se soucie d'être homme de bien. De là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui

ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Ce n'est pas assez d'avoir de beaux talens ; si l'on ne se trouve pas en même temps dans des circonstances favorables pour en faire usage, c'est comme si l'on n'en avoit aucun ; et l'on n'est point à l'abri de la misere. Vous avez étudié la politique et les intérêts des princes ; voilà qui va fort bien : mais que ferez-vous de ces connoissances, si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux ; si vous n'avez le secret de leur plaire ? Vous êtes architecte ou peintre ; soit : mais il faut faire connoître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer un ouvrage au sallon ? Oh ! qu'il n'en va pas ainsi ! Il faut être de l'académie ; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez-moi la regle et le pinceau ; prenez un fiacre, et courez de porte en porte ; c'est ainsi qu'on acquiert de la célébrité. Or vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des Suisses ou des por-

tiers qui n'entendent que par geste, dont les oreilles sont dans leurs mains. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, et devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langues, ou de musique, ou de dessin? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, et que, si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur supériorité; ils la voient, la sentent, et n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous qu'humiliés du sentiment de leur misere; et, dans les biens exclusifs qu'ils possedent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parcequ'elle est à lui; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier? Qu'a fait Racine pour n'être pas Pradon? Qu'a fait Boileau pour n'être pas Cotin?

Tant d'établissemens en faveur des arts

ne font que leur nuire. En multipliant indiscrètement les sujets on les confond ; le vrai mérite reste étouffé dans la foule ; et les honneurs dus au plus habile sont tous pour le plus intrigant. S'il existoit une société où les emplois et les rangs fussent exactement mesurés sur les talens et le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit le mieux remplir; mais il faut se conduire par des regles plus sures, et renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mene à la fortune.

Au reste, j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possedent fût exactement proportionné aux besoins de la société ; et si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver et nous faire vivre. Je penserois donc que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues, que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son

intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons et simples n'ont pas besoin de tant de talens ; ils se soutiennent mieux par leur seule simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent, leurs talens se développent comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, et pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

DES DIVERS ESPRITS.

La maniere de former les idées est ce qui donne un caractere à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels est un esprit solide ; celui qui se contente de rapports apparens est un

esprit superficiel ; celui qui voit les rapports tels qu'ils sont est un esprit juste ; celui qui les apprécie mal est un esprit faux ; celui qui controuve des rapports imaginaires, qui n'ont ni réalité ni apparence, est un fou ; celui qui ne compare point est un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées et à trouver des rapports est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit.

Le vrai génie est simple ; il n'est ni intrigant ni actif ; il ignore le chemin des honneurs et de la fortune, et ne songe point à le chercher ; il ne se compare à personne ; toutes ses ressources sont en lui seul ; insensible aux outrages, et peu sensible aux louanges, s'il se connoît, il ne s'assigne point sa place, et jouit de lui-même sans s'apprécier.

Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe d'acquérir de la vertu par raison, il y a long-temps que le genre humain ne seroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles est qu'on les fait indif-

féremment à tout le monde, sans discernement et sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprits, d'humeurs, d'âges, de sexe, d'états et d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable; et toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme où le même discours fît sur lui la même impression.

DU THÉATRE.

C'est là qu'il faut aller étudier, non les mœurs, mais le goût; c'est là sur tout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Le théâtre n'est pas fait pour la vérité, mais pour flatter et amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire et d'intéresser le cœur humain.

Il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs et corrompus le choix de leurs amusemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuses, et

ne deviennent aussi mal-faisans dans leurs plaisirs que dans leurs affaires. Dans une grande ville, pleine de gens intrigans, désœuvrés, sans religion, sans principes, dont l'imagination dépravée par l'oisiveté, la fainéantise, par l'amour du plaisir et par de grands besoins, n'engendre que des monstres et n'inspire que des forfaits ; dans une grande ville où les mœurs et l'honneur ne sont rien, parceque chacun, dérobant aisément sa conduite aux yeux du public, ne se montre que par son crédit, et n'est estimé que par ses richesses, la police ne sauroit trop multiplier les plaisirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'est les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice sauvent la douzieme partie des crimes qui se commettroient ; et tout ce que les spectacles vus ou à voir causent d'entretiens dans les cafés et autres refuges des fainéans et frippons du pays, est encore autant de gagné pour les peres de famille, soit sur l'honneur de leurs filles ou

de leurs femmes, soit sur leur bourse ou celle de leurs fils.

S'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme, il faut convenir au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, et que tout amusement inutile est un mal pour un être dont la vie est si courte et le temps si précieux. L'état d'homme a ses plaisirs, qui dérivent de sa nature, et naissent de ses travaux, de ses rapports, de ses besoins : et ces plaisirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus saine, rendent quiconque en sait jouir peu sensible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui : mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples et naturels, qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la scene, comme s'il étoit mal à son aise au dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce barbare à qui l'on vantoit les magnificences du cirque et des

jeux établis à Rome. *Les Romains*, demanda ce bon-homme, *n'ont-ils ni femmes ni enfans ?* Le barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au spectacle, et c'est là que chacun s'isole ; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans.

L'homme ferme, prudent, toujours semblable à lui-même, n'est pas facile à imiter sur le théâtre ; et quand il le seroit, l'imitation, moins variée, n'en seroit pas agréable au vulgaire ; il s'intéresseroit difficilement à une image qui n'est pas la sienne, et dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ses mœurs ni ses passions. Jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il sent lui être absolument étrangers. Aussi l'habile poëte, le poëte qui sait l'art de réussir, cherchant à plaire au peuple et aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la sagesse ; mais il charme les spectateurs par des caracteres toujours en contradiction,

qui veulent et ne veulent pas, qui font retentir le théâtre de cris et de gémissemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, et à penser que c'est une triste chose que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles et plus diverses le poëte émeut et flatte davantage les spectateurs.

Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer altere et change tellement nos jugemens sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, et à traiter d'hommes durs et sans sentiment ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte, en toutes occasions, sur les affections naturelles. Au contraire, nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, sont l'éternel jouet des évènemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis; ceux qui ne connoissent d'autre regle que l'aveugle penchant de

leurs cœurs ; ceux qui, toujours loués du sexe qui les subjugue et qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs passions ni d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris ; et ce renversement de saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au théâtre.

Le mal qu'on reproche au théâtre n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres, qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin : elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir : elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de là que

les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible, que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contrepoison! Quand le patricien Manilius fut chassé du sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhensible? Rien sans doute; elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc d'une action fort honnête faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du théâtre.

De quelque sens qu'on envisage le théâtre, dans le tragique, ou le comique, on voit toujours que, devenant de jour en jour plus sensibles, par amusement et par jeu, à l'amour, à la colere, et à toutes les autres passions, nous perdons toute force pour leur résister quand elles nous assaillent tout de bon; et que le théâtre animant et fo-

mentant en nous les dispositions qu'il faudroit contenir et réprimer, il fait dominer ce qui devroit obéir ; loin de nous rendre meilleurs et plus heureux, il nous rend pires et plus malheureux encore, et nous fait payer, aux dépens de nous-mêmes, le soin qu'on y prend de nous plaire et de nous flatter.

Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scene. Un homme sans passions, ou qui les domineroit toutes, n'y sauroit intéresser personne : et l'on a déja remarqué qu'un stoïcien, dans la tragédie, seroit un personnage insupportable ; dans la comédie, il feroit rire tout au plus.

DE LA TRAGÉDIE.

La plus avantageuse impression des meilleures tragédies est de réduire à quelques affections passageres, stériles et sans effet, tous les devoirs de la vie humaine ; à-peu-près comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité en disant à un pauvre, *Dieu vous assiste.*

Pourquoi

Pourquoi le cœur s'attendrit-il plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables ? Pourquoi les imitations du théâtre nous arrachent-elles quelquefois plus de pleurs, que ne feroit la présence même des objets imités ? C'est parceque les émotions qu'elles nous causent sont sans mêlange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux, qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, et dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre de peur de s'attendrir à nos dépens.

Il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de l'effet moral d'une tragédie; et à cet égard l'objet est rempli quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux plus que pour l'heureux coupable. Ainsi, comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je convien

qu'on doit compter pour bonne la piece qui les représente, quoique Britannicus y périsse. Mais, par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une tragédie où, bien que les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable que tout l'intérêt est pour eux ; où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant ; où Cicéron, le sauveur de la république, Cicéron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie, le premier qui en fut honoré, et le seul qui le méritât, nous est montré comme un vil rhéteur, un lâche ; tandis que l'infâme Catilina, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, prêt à égorger tous ses magistrats et à réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, et réunit par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des spectateurs ? Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable ? et falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, si ce n'est à encourager des Catilinas, et à donner aux méchans

habiles le prix de l'estime publique dû aux gens de bien ?

J'entends dire que la tragédie mene à la pitié par la terreur ; soit. Mais quelle est cette pitié ? une émotion passagere et vaine qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions ; une pitié stérile, qui se repaît de quelques larmes, et n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla aux récits des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phere au spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque et Priam, tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

DE LA SCENE FRANÇOISE.

En général il y a beaucoup de discours et peu d'action sur la scene françoise : peut-être est-ce qu'en effet le François parle en-

core plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit, qu'à ce qu'on fait. Racine et Corneille, avec tout leur génie, ne sont que des parleurs; et leur successeur est le premier qui, à l'imitation des Anglois, ait osé mettre quelquefois la scene en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes : une sentence leur coûte moins qu'un sentiment. Le seul Racine a su faire parler chacun pour soi, tout est sentiment chez lui; et c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les auteurs dramatiques français. Ses pieces et quelques unes de Moliere exceptées, le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scene françoise que des écrits de *Port-Royal;* et les passions humaines, aussi modestes que l'humilité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on.*

Il y a encore une certaine dignité manié-

rée dans le geste et dans les propos, qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage, ni à l'acteur de revêtir son personnage, et de se transporter au lieu de la scene, mais le tient toujours enchaîné sur le théâtre et sous les yeux des spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases ni des attitudes élégantes : et si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point; la décence le maintient debout après sa mort; et tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scene le naturel et l'illusion, et n'y veut que de l'esprit et des pensées. Il fait cas de l'agrément et non de l'imitation, et ne se soucie pas d'être séduit pourvu qu'on l'amuse. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle, mais pour voir l'assemblée, pour en être vu, pour ramasser de quoi fournir au caquet après la piece ; et l'on ne songe à ce

qu'on voit, que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur, jamais le personnage qu'il représente. Cet homme qui parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est *Baron;* la veuve de Pompée est *Adrienne;* Alzire est mademoiselle *Gaussin;* et ce fier sauvage est *Grandval.*

Les comédiens, de leur côté, négligent entièrement l'illusion dont ils voient que personne ne se soucie. Ils placent les héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes Parisiens; ils calquent les modes françoises sur l'habit romain. On voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré à blanc, et Brutus en panier. Tout cela ne choque personne et ne fait rien au succès des pieces; comme on ne voit que l'acteur dans le personnage, on ne voit non plus que l'auteur dans le drame: et si le costume est négligé, cela se pardonne aisément; car on sait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

La même cause qui donne, dans nos pieces tragiques et comiques, l'ascendant aux

femmes sur les hommes, le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards; et c'est un autre renversement des rapports naturels qui n'est pas moins répréhensible : puisque l'intérêt y est toujours pour les amans, il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre ; ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amans, et alors ils sont haïssables ; ou ils sont amoureux eux-mêmes, et alors ils sont ridicules : *Turpe senex miles.* On en fait, dans les tragédies, des tyrans, des usurpateurs ; dans les comédies, des jaloux, des usuriers, des pédans, des peres insupportables, que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au théâtre; voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illustre auteur de *Zaïre* et de *Nanine* d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable *Lusignan* et le bon vieux Philippe *Humbert.* Il en est encore quelques autres; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, et pour effacer l'avilissement où la plupart des auteurs se plaisent à mon-

trer l'âge de la sagesse, de l'expérience et de l'autorité? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des personnages odieux au théâtre n'aide à les faire rebuter dans la société, et qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs et les *Gérontes* de la comédie, on ne les méprise tous également?

Il est certain que la comédie doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices et de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence et Plaute se tromperent dans leur objet; mais avant eux Aristophane et Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs athéniennes; et, depuis, le seul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du siecle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé, mais il n'est plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris : hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François.

Moliere osa peindre des bourgeois et des

artisans aussi bien que des marquis ; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui, qui sont des gens d'un autre air, se croiroient déshonorés s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, et ils cherchent dans le rang de leurs personnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats, qu'ils craindroient de se compromettre à la comédie comme en visite, et ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux.

C'est uniquement pour les personnes du bel air que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre, et comme représentans aux deux côtés ; ils sont personnages sur la scene, et comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphere du monde et des auteurs se rétrécit ; c'est ainsi que la scene moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y sait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est

peuplée que de comtes et de chevaliers; et plus le peuple y est misérable et gueux, plus le tableau du peuple y est brillant et magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, et que le peuple, toujours singe et imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier et devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause Moliere lui-même : il corrigea la cour en infectant la ville; et ses ridicules marquis furent le premier modele des petits-maîtres bourgeois qui leur succéderent.

Si les héros de quelques pieces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force le cœur se prête à leur foiblesse; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'ose exposer à ces combats mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre; il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force, il affecte son langage; et quand on s'apperçoit de l'er-

reur, qu'il est tard pour en revenir! Que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'amans tendres et généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance et de l'amitié! Heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice et s'empêcher d'y tomber! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse? On triomphe aisément d'un foible penchant; mais celui qui connut le véritable amour et l'a su vaincre, ah! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu.

Quand on joua pour la premiere fois la comédie du *Méchant*, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. *Cléon* ne parut qu'un homme ordinaire; il étoit, dit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractere si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractere tout-à-fait manqué; et ses noirceurs

passerent pour des gentillesses, parceque tel qui se croyoit un fort honnête homme s'y reconnoissoit trait pour trait.

Quand *Arlequin sauvage* est si bien accueilli des spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens et la simplicité de ce personnage, et qu'un seul d'entre eux voulût pour cela lui ressembler? C'est, tout au contraire, que cette piece favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer et rechercher les idées neuves et singulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément leur aversion pour les choses communes qui les ramene quelquefois aux choses simples.

L'institution de la tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs elle offroit aux Grecs un spectacle instructif et agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes et les folies des rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Berne, à Zurich, à la Haie, l'ancienne tyrannie de la maison d'Autriche, l'amour de la patrie et de la liberté ren-

dra ces pieces intéressantes aux Suisses et aux Hollandois ; mais qu'on me dise de quel usage sont en France les tragédies de Corneille, et ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius ! Les tragédies grecques rouloient sur des évènemens réels ou réputés tels par les spectateurs, et fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque et pure dans l'ame des grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour et de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, et que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des rois? Jugez de la vraisemblance et de l'utilité de tant de pieces qui roulent toutes sur ce chimérique sujet.

On dit que jamais une bonne piece ne tombe : vraiment, je le crois bien ; c'est que jamais une bonne piece ne choque les mœurs de son temps. Qui est-ce qui doute que sur nos théâtres la meilleure piece de Sophocle ne tombât tout à plat? On ne sauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point.

DES COMÉDIENS.

Qu'est-ce que le talent du comédien? L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractere que le sien, de paroître différent de ce qu'on est, de se passionner de sang froid, de dire autre chose que ce qu'on pense, aussi naturellement que si on le pensoit réellement, et d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce que la profession du comédien? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'ignominie et aux affronts qu'on achete le droit de lui faire, et met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincere de dire s'il ne sent pas au fond de son ame qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile et de bas. Vous autres philosophes, qui vous prétendez si fort au-dessus des préjugés, ne mourriez-vous pas de honte, si, lâchement travestis en rois, il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle dif-

férent du vôtre, et exposer vos majestés aux huées de la populace? Quel est donc au fond l'esprit que le comédien reçoit de son état? Un mêlange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil, et d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je sais que le jeu du comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer; qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente, ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite, et qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusé-je pas d'être précisément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, et de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au théâtre, ne servent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie et aux accens de la passion, n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes? Ces valets filous, si subtils de la langue et de la main sur la

scene, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de distractions utiles? ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argant? Partout la tentation de mal faire augmente avec la facilité; et il faut que les comédiens soient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne sont pas plus corrompus.

Un comédien sur la scene, étalant d'autres sentimens que les siens, ne disant que ce qu'on lui fait dire, représentant souvent un être chimérique, s'anéantit pour ainsi dire, s'annulle avec son héros; et, dans cet oubli de l'homme, s'il en reste quelque chose, c'est pour être le jouet des spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, et se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils seroient bien fâchés de ressembler? C'est un grand mal sans doute de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la comédie faisant le rôle d'un scélérat,

et

et déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes dont lui-même est pénétré d'horreur ?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des actrices, qui force et entraîne celui des acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre temps on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siecle où regnent si fièrement les préjugés et l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, et leur cœur à celle de la nature.

CRITIQUE DU MISANTHROPE.

La comédie du *Misanthrope* nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son théâtre, et nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au public, il

a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modele, et sur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caracteres comiques, et dont il a distribué les divers traits dans ses pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde ; par conséquent il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules ; et il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à réussir. Ainsi, voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le *Misanthrope*.

Vous ne sauriez nier deux choses : l'une, qu'Alceste dans cette piece est un homme droit, sincere, estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véri-

table défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage. Il ne faut pas que ce nom de *misanthrope* en impose comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature et le plus grand de tous les vices, puisque toutes les vertus sociales se rapportant à la bienfaisance, rien ne leur est si directement contraire que l'inhumanité. Le vrai misanthrope est un monstre; s'il pouvoit exister, il ne feroit pas rire, il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la comédie italienne une piece intitulée *la Vie est un songe*. Si vous vous rappelez le héros de cette piece, voilà le vrai misanthrope.

Qu'est-ce donc que le misanthrope de Moliere? Un homme de bien, qui déteste les mœurs de son siecle et la méchanecté de ses contemporains, qui, précisément parce-qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement, et les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité,

moins indigné des iniquités qu'il voit, seroit-il plus humain lui-même? Autant vaudroit soutenir qu'un pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens, parcequ'il s'irrite des fautes de ceux-ci, et ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain : mais en quelle occasion le dit-il? Quand, outré d'avoir vu son ami trahir lâchement son sentiment, et tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement, et lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang froid. D'ailleurs, la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause.

Les uns, parcequ'ils sont méchans;
Et les autres, pour être aux méchans complaisans.

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns, et du support que cette méchanceté trouve

dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens, ou plutôt les vrais misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi.

Une preuve bien sure qu'Alceste n'est point misanthrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries et ses incartades il ne laisse pas d'intéresser et de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas à la vérité lui ressembler, parceque tant de droiture est fort incommode; mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressemblât; ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pieces de Moliere le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable; dans celle-là, quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'auteur, et fait honneur à son caractere. Quoique Moliere fît des pieces répréhensibles, il étoit personnellement honnête homme; et jamais le pinceau d'un honnête homme ne sut cou-

vrir de couleurs odieuses les traits de la droiture et de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre, à la premiere représentation, de n'avoir pas été sur le sonnet de l'avis du misanthrope: car on vit bien que c'étoit celui de l'auteur.

Cependant ce caractere si vertueux est représenté comme ridicule ; il l'est en effet à certains égards ; et ce qui démontre que l'intention du poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le sage de la piece, un de ces honnêtes gens du grand monde dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des frippons ; de ces gens si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parcequ'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contens de tout le monde, parcequ'ils ne se soucient de personne ; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gousset

bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller égorger, massacrer tout le genre humain, sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raisonneur de celui-ci est très propre à redoubler et faire sortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre; et le tort de Moliere n'est pas d'avoir fait du misanthrope un homme colere et bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du misanthrope n'est pas à la disposition du poëte; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, et aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande et noble qui en soit susceptible. L'horreur et le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée sert encore à les écarter du cœur qu'elle agite.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent foible, injuste, déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colere ; et qu'en l'irritant à dessein un méchant ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même : mais il n'est pas moins vrai que tous les moyens ne sont pas bons à produire ces effets, et qu'ils doivent être assortis à son caractere pour le mettre en jeu; sans quoi, c'est substituer un autre homme au misanthrope, et nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractere du misanthrope doit porter ses défauts ; et voilà aussi de quoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les scenes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes et les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très bien placées : mais ce caractere âpre et dur, qui lui donne tant de fiel et d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même

temps de tout chagrin puéril qui n'a nul fondement raisonnable, et de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau ; mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui : car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie et non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent : il doit le souffrir sans en murmurer ; il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Moliere a mal saisi le misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non, sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage l'a forcé de le dégrader contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du sonnet, comment Alceste ne s'attend-il pas aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné

quand on l'en instruit, comme si c'étoit la premiere fois de sa vie qu'il eût été sincere, ou la premiere fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant?

> Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
> Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester.

Un misanthrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux; et il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès: mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la scene avec *Dubois*, plus Alceste a de sujets de s'impatienter, plus il doit rester phlegmatique et froid, parceque l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le misanthrope et l'homme emporté sont deux caracteres très différens: c'étoit là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas; mais il falloit faire rire le parterre.

Au risque de faire rire aussi le lecteur à mes dépens, j'osè accuser cet auteur d'a-

voir manqué de très grandes convenances, une très grande vérité, et peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme acteur nécessaire dans le nœud de sa piece, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte et d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, et dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le misanthrope fut toujours furieux contre les vices publics, et toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la société avec un phlegme stoïque, et se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. Il me semble qu'en traitant les caracteres en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, et que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde ; et l'intention de l'auteur étoit qu'on rît aux dépens du misanthrope.

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne : telle est cette pointe de la scene du sonnet :

La peste de ta chûte, empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du misanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le sonnet d'Oronte ; et il est bien étrange que celui qui la fait propose un instant après la chanson du roi Henri pour un modele de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit ; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; et Alceste, qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à son tour d'esprit.

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises!

C'est ainsi que doit parler le misanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre ; et voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable dans cette comédie, est que les charges étrangeres que l'auteur a données au rôle du misanthrope l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractere; ainsi, tandis que dans toutes ses autres pieces les caracteres sont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci seule les traits sont émoussés pour la rendre plus théâtrale. La même scene dont je viens de parler en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser et user de détours pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le misanthrope: c'est un honnête homme du monde, qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dît brusquement: Votre sonnet ne vaut rien, jetez-le au feu. Mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du misanthrope et de ses *je ne dis pas cela* répetés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte, à son exemple, lui eût dit en cet endroit, *Eh! que dis-tu donc, traître?* qu'avoit-il à répliquer? En vérité, ce n'est pas la peine de rester misanthrope pour ne l'être qu'à demi: car si l'on se permet le

premier ménagement et la premiere altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de cour? L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il supporter qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un juge! il ne faut pas être misanthrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Dans tout ce qui rendoit le misanthrope si ridicule, il ne faisoit donc que le devoir d'un homme de bien; et son caractere étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile auteur laisse agir ce caractere dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scene plus théâtrale et produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne et silencieuse d'Alceste, et ensuite la censure in-

trépide et vivement apostrophée de la conversation chez la coquette :

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour.

Ici l'auteur a marqué fortement la distinction du médisant et du misanthrope. Celui-ci dans son fiel âcre et mordant abjure la calomnie et déteste la satyre. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général, qu'il attaque. La basse et secrete médisance est indigne de lui, il la méprise et la hait dans les autres ; et quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scene, parcequ'il est là ce qu'il doit être, et que, s'il fait rire le parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais en général on ne peut nier que, si le misanthrope étoit plus misanthrope, il ne fût beaucoup moins plaisant, parceque sa franchise et sa fermeté, n'admettant jamais de détours, ne le laisseroient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'auteur adoucit quel-

quefois son caractere ; c'est au contraire pour le rendre plus ridicule.

Une autre raison l'y oblige encore, c'est que le misanthrope de théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, et par conséquent tempérer sa droiture et ses manieres par quelques uns de ces égards de mensonge et de fausseté qui composent la politesse, et que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montroit autrement, ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'auteur est bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; et c'est ce qui paroîtroit au yeux du public s'il étoit tout-à-fait sage.

On a peine à quitter cette admirable piece quand on a commencé de s'en occuper ; et plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puisqu'elle est sans contredit de toutes les comédies de Moliere celle qui contient la meilleure et la plus saine morale ; sur celle-là jugeons des autres ; et convenons que l'intention de l'auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux

que

que le mal même ; en ce qu'il séduit par une apparence de raison ; en ce qu'il fait préférer l'usage et les maximes du monde à l'exacte probité ; en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice et la vertu ; en ce qu'au grand soulagement des spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

CRITIQUE DE L'OPÉRA.

L'OPÉRA de Paris passe à Paris pour le spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain : c'est, dit-on, le plus superbe monument de la magnificence de Louis XIV.

On y représente à grands frais, non seulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que personne n'a jamais vues ; et surement Pope a voulu désigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des dieux, des lutins, des monstres, des rois, des bergers, des fées, de la fureur,

de la joie, un feu, une gigue, une bataille, et un bal.

Cet assemblage si magnifique et si bien ordonné est regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choses qu'il représente. En voyant paroître un temple, on est saisi d'un saint respect; et pour peu que la déesse soit jolie, le parterre est à moitié païen. On n'est pas si difficile ici qu'à la comédie françoise. Ces mêmes spectateurs qui ne peuvent revêtir un comédien de son personnage, ne peuvent à l'opéra séparer un acteur du sien. Il semble que les esprits se roidissent contre une illusion raisonnable, et ne s'y prêtent qu'autant qu'elle est absurde et grossiere; ou peut-être que des dieux leur coûtent moins à concevoir que des héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penser ce qu'on veut: mais Caton étoit un homme, et combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exister?

Figurez-vous une gaîne large d'une quinzaine de pieds et longue à proportion; cette gaîne est le théâtre de l'opéra. Aux deux côtés on place par intervalles des feuilles

de paravent, sur lesquelles sont grossièrement peints les objets que la scene doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même et presque toujours percé ou déchiré ; ce qui représente des gouffres dans la terre ou des trous dans le ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derriere le théâtre et touche le rideau, produit, en l'ébranlant, une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil (car on l'y voit quelquefois) est un flambeau dans une lanterne. Les chars des dieux et des déesses sont composés de quatre solives encadrées et suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette : entre ces solives est une planche en travers sur laquelle le dieu s'assied, et sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes et mal mouchées, qui, tandis que le personnage se démene et crie en branlant dans

son escarpolette, l'enfument tout à son aise : encens digne de la divinité.

La mer agitée est composée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, et qu'on fait tourner par des polissons. Le tonnerre est une lourde charrette qu'on promene sur le cintre, et qui n'est pas le moins touchant des instrumens de cette agréable musique. Les éclairs se font avec des pincées de poix-résine qu'on projette sur un flambleau ; la foudre est un petard au bout d'une fusée.

Le théâtre est garni de petites trapes quarrées qui, s'ouvrant au besoin, annoncent que les démons vont sortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur substitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramonneurs qui branlent en l'air, suspendus à des cordes, jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles du ciel. Ajoutez à tout cela les monstres, qui rendent certaines scenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds,

qui se promenent d'un air menaçant sur le théâtre, et font voir à l'opéra les tentations de saint Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdaud de Savoyard qui n'a pas l'esprit de faire la bête. Voilà en quoi consiste à-peu-près l'auguste appareil de l'opéra ; et il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela.

Une chose plus étonnante encore, ce sont les cris affreux, les longs mugissemens dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les actrices presque en convulsions, arracher avec violence ces glapissemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant : on ne sait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent ; et ce qu'il y a d'inconcevable, est que ces hurlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci,

par-là, quelques sons perçans, et qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Concevez cependant que cette maniere de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant et de plus tendre: imaginez les Muses, les Graces, les Amours, Vénus même, s'exprimant avec cette délicatesse; et jugez de l'effet. Pour les diables, passe encore; cette musique a quelque chose d'infernal qui ne leur messied pas. Aussi les magies, les évocations, et toutes les fêtes du sabbat, sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'opéra françois.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très dignement ceux de l'orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens sans mélodie, un zonzon traînant et perpétuel de basses, chose lugubre et assommante: tout cela forme une espece de psalmodie à laquelle il n'y a, pour l'ordinaire, ni chant ni mesure. Mais quand par hasard il se trouve quelque air un peu sautillant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à grand' peine et à grand bruit le bûcheron, et se tourmenter l'oreille, la

voix, les bras, les pieds, et tout le corps, pour courir après la mesure toujours prête à leur échapper.

Les ballets sont la partie la plus brillante de cet opéra; et, considérés séparément, ils font un spectacle agréable, magnifique et vraiment théâtral; mais en les considérant comme partie constitutive de la piece, ce n'est plus de même. Dans chaque acte l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux acteurs assis, et que le parterre voit debout. Il arrive de là que les personnages de la piece sont absolument oubliés, ou bien que les spectateurs regardent les acteurs, qui regardent autre chose. La maniere d'amener ces fêtes est simple. Si le prince est joyeux, on prend part à sa joie, et l'on danse; s'il est triste, on veut l'égayer, et l'on danse. J'ignore si c'est la mode à la cour de donner le bal aux rois quand ils sont de mauvaise humeur; ce que je sais par rapport à ceux-ci, c'est qu'on ne peut trop admirer leur constance stoïque à voir des gavottes ou écouter des chansons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théâtre de leur cou-

ronne ou de leur sort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les prêtres dansent, les soldats dansent, les dieux dansent, les diables dansent : on danse jusques dans les enterremens, et tout danse à propos de tout.

La danse est donc le quatrieme des beaux arts employés dans la constitution de la scene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation; et celui-là qu'imite-t-il? Rien. Il est donc hors d'œuvre quand il n'est employé que comme danse. Car que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie? Je dis plus, il n'y seroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chose, parceque de toutes les unités il n'y en a point de plus indispensable que celle du langage; et un opéra où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié françois, moitié italien.

Les opéra appelés ballets remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces ballets forment autant de

sujets séparés que d'actes ; ces sujets sont liés entre eux par de certaines relations métaphysiques, dont le spectateur ne se douteroit jamais si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les Saisons, les Ages, les Sens, les Élémens ; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse, et ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination. Quelques uns même sont purement allégoriques, comme le Carnaval, et la Folie ; et ce sont les plus insupportables de tous, parcequ'avec beaucoup d'esprit et de finesse ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur et nourrir l'illusion. Dans ces prétendus ballets l'action se passe toujours en chant ; la danse interrompt toujours l'action, ou ne s'y trouve que par occasion, et n'imite rien. Tout ce qui arrive, c'est que ces ballets ayant encore moins d'intérêt que les tragédies, cette interruption y est moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en seroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre ; et l'art des auteurs, pour empêcher que la danse

ne lasse, est de faire que la piece ennuie.

Au reste, le plus grand défaut que je crois remarquer dans l'opéra françois est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un poëme épique que ridiculement sur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbécilles pour vouloir imiter le char du soleil, et des spectateurs assez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'opéra pouvoit l'ennuyer à si grands frais. Je le conçois bien, moi, qui ne suis pas un La Bruyere ; et je soutiens que, pour tout homme qui n'est pas dépourvu du goût des beaux arts, la musique françoise, la danse, et le merveilleux mêlés ensemble, feront toujours de l'opéra de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution ; non qu'ils ne soient très en état de connoître la bonne, mais

parcequ'en ceci le mal les amuse plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaisir de la critique les dédommage de l'ennui du spectacle; et il leur est plus agréable de s'en moquer quand ils n'y sont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y sont.

DES FABLES.

Comment peut-on s'aveugler assez pour appeler les fables la morale des enfans? Les fables peuvent instruire les hommes; mais il faut dire la vérité nue aux enfans; sitôt qu'on la couvre d'un voile ils ne se donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de la Fontaine à tous les enfans; et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendroient, ce seroit encore tant pis; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes; soit: mais voyons si ce sont des vérités. Je dis qu'un

enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre, parceque, quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, et que le tour même de la poésie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir; en sorte qu'on achete l'agrément aux dépens de la clarté.

Je ne connois dans tout le recueil de la Fontaine que cinq ou si fables où brille éminemment la naïveté puérile. De ces cinq ou six je prends pour exemple la premiere de toutes, parceque c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfans saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que, pour cela même, l'auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire et de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

FABLE.

Maître corbeau, sur un arbre perché,

Maître. Que signifie ce mot en lui-même? Que signifie-t il au devant d'un nom propre? Quel sens a-t-il dans cette occasion?

Qu'est-ce qu'un corbeau?

Qu'est-ce qu'*un arbre perché?* L'on ne dit pas, *sur un arbre perché;* l'on dit, *perché sur un arbre.* Par conséquent il faut parler des inversions de la poésie; il faut dire ce que c'est que prose et que vers.

Tenoit dans son bec un fromage.

Quel fromage? Étoit-ce un fromage de Suisse, de Brie, ou de Hollande? Si l'enfant n'a point vu de corbeau, que gagnez-vous de lui en parler? s'il en a vu, comment concevra t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec? Faisons toujours des images d'après nature.

Maître renard, par l'odeur alléché,

Encore un *maître !* Mais pour celui ci c'est à bon titre; il est maître passé dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un renard, et distinguer son vrai naturel du caractere de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'est pas usité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en vers qu'en prose. Que lui répondrez-vous ?

Alléché par l'odeur d'un fromage ! Ce fromage, tenu par un corbeau perché sur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le renard dans un taillis ou dans son terrier. Est-ce ainsi que vous exercez votre éleve à cet esprit de critique judicieuse qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes, et sait discerner la vérité, du mensonge, dans les narrations d'autrui ?

Lui tint à peu-près ce langage ;

Ce langage. Les renards parlent donc ? ils parlent donc la même langue que les corbeaux ? Sage précepteur, prends garde à

toi : pese bien ta réponse avant de la faire : elle importe plus que tu n'as pensé.

Eh ! bon jour, monsieur le corbeau :

Monsieur ! titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur. Ceux qui disent *monsieur du corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du*.

Que vous êtes charmant ! que vous me semblez beau !

Cheville, rédondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette rédondance est un art de l'auteur, et entre dans le dessein du renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles ; cette excuse sera bonne pour moi, mais non pas pour un enfant.

Sans mentir, si votre ramage

Sans mentir. On ment donc quelquefois? Où en sera l'enfant, si vous lui apprenez

que le renard ne dit *sans mentir*, que parcequ'il ment?

Répondoit à votre plumage,

Répondoit. Que signifie ce mot? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix et le plumage, vous verrez comme il vous entendra.

Vous seriez le phénix des hôtes de ces bois.

Le phénix. Qu'est-ce qu'un phénix? Nous voici tout-à-coup jetés dans la menteuse antiquité, presque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois. Quel discours figuré! Le flatteur ennoblit son langage et lui donne plus de dignité pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse? Sait-il seulement, peut-il savoir ce que c'est qu'un style noble et un style bas?

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie;

Il faut avoir éprouvé déja des passions bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

Et, pour montrer sa belle voix,

N'oubliez

N'oubliez pas que, pour entendre ce vers et toute la fable, l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable; l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert; j'entends tomber le fromage à travers les branches : mais ces sortes de beautés sont perdues pour les enfans.

Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,

Voilà donc déja la bonté transformée en bêtise : assurément on ne perd pas de temps pour instruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur

Maxime générale; nous n'y sommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Ceci s'entend, et la leçon est très bonne.

Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui sachent comparer une leçon à un fromage, et qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfans !

Le corbeau, honteux et confus,

Autre pléonasme ; mais celui-ci est inexcusable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura. Quel est le sot de maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyser toutes les idées de cette fable, et les réduire aux idées simples et élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse? Nul de nous n'est assez philosophe pour savoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.

Je demande si c'est à des enfans de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit. On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persifflent les petits garçons, et se moquent en secret de leur vanité : mais le fromage gâte tout; on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, et ce n'est pas le moins important.

DE LA MUSIQUE.

L'HOMME a trois sortes de voix; la voix parlante ou articulée; la voix chantante ou mélodieuse; et la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, et qui anime le chant et la parole. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix.

Pour qu'une musique devienne intéressante, pour qu'elle porte à l'ame les sentimens qu'on y veut exciter, il faut que tou-

tes les parties concourent à fortifier l'expression du sujet ; que l'harmonie ne serve qu'à la rendre plus énergique ; que l'accompagnement l'embellisse, sans la couvrir ni la défigurer ; que la basse, par une marche uniforme et simple, guide en quelque sorte celui qui chante, celui qui écoute, sans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive : il faut, en un mot, que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille et qu'une idée à l'esprit.

L'harmonie, ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les nations ; ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celle de la mélodie. C'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une musique nationale ; d'autant plus que ce caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit doit ressentir sa plus grande influence.

L'harmonie n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur

justesse; et rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression et de la grace au chant: mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame. Formez les plus savantes successions d'accords sans mêlange de mélodie, vous serez ennuyé au bout d'un quart d'heure. De beaux chants, sans aucune harmonie, sont long-têmps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours mal, et la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant et ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie et des éclats de voix, qui ne rendent pas les sons plus mélodieux, mais plus bruyans; et ils sont si malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils

cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger, ils n'y mettent plus de choix; ils ne connoissent plus les choses d'effet, ils ne font plus que du remplissage, ils se gâtent l'oreille, et ne sont plus sensibles qu'au bruit; en sorte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi, faute d'un genre propre, n'ont-ils jamais fait que suivre pesamment et de loin nos modeles; et depuis le célebre Lulli, qui ne fit qu'imiter les opéra dont l'Italie étoit déja pleine de son temps, on les a toujours vus à la piste, des trente ou quarante ans, copier, gâter les vieux auteurs italiens, et faire à-peu-près de la musique italienne comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent. S'ils savoient chanter des sentimens, ils ne chanteroient pas de l'esprit; mais parceque leur musique n'exprime rien, elle est plus propre aux chansons qu'aux opéra; et parceque la musique italienne est toute passionnée, elle est plus propre aux opéra qu'aux chansons.

Tous les talens ne sont pas donnés aux

mêmes hommes ; et en général les François paroissent être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique : cependant ils renonceroient à mille justes droits, et passeroient condamnation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la musique à Paris comme une affaire d'état ; peut-être parceque c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela on sent que l'on n'a rien à dire.

Il faut des *Fel* et des *Jéliotte* pour chanter la musique françoise : mais toute voix est bonne pour l'italienne, parceque les beautés du chant italien sont dans la musique même ; au lieu que celles du chant françois, s'il en a, ne sont que dans l'art du chanteur. En effet il n'y a ni mesure ni mélodie dans la musique françoise ; et c'est parceque la langue n'en est pas susceptible. D'où je conclus que les François n'ont point de musique et n'en peuvent avoir, ou que, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.

Par quelle étrange fatalité le pays du

monde où l'on écrit les plus beaux livres sur la musique est-il précisément celui où on l'apprend le plus difficilement?

DE LA MÉDECINE.

La médecine est un art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les médecins; mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes; la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres? Ce sont des hommes qu'il nous faut; et l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La médecine est à la mode parmi nous; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs et désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais

peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des médecins qui les menacent pour les flatter, et qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles, celui de n'être pas morts.

Les hommes font sur l'usage de la médecine les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, et qu'en cherchant une vérité on la trouve. Ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, et l'utilité d'une découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même temps. La science qui instruit, et la médecine qui guérit, sont fort bonnes sans doute; mais la science qui trompe, et la médecine qui tue, sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question : si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du médecin. Ces deux abstinences seroient sages; on gagneroit évidemment à s'y

soumettre. Je ne dispute donc pas que la médecine ne soit utile à quelques hommes : mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du médecin, mais que la médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure. Mais qu'elle vienne donc sans médecin : car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste qu'à espérer du secours de l'art.

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres; il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance; il use la vie au lieu de la prolonger; et quand il la prolongeroit, ce seroit encore au préjudice de l'espece, puisqu'il nous ôte à la société par les soins qu'il nous impose, et à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connoissance des dangers qui nous les fait craindre; celui qui se croiroit invulnérable n'auroit peur de rien.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage? cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de médecins, où l'on ignore absolument les conséquences des maladies, et où l'on ne songe guere à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment, et meurt en paix. Ce sont les médecins avec leurs ordonnances, les philosophes avec leurs préceptes, les prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur, et lui font désapprendre à mourir.

La seule partie utile de la médecine est l'hygiene. Encore l'hygiene est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance et le travail sont les deux vrais médecins de l'homme; le travail aiguise l'appétit, et la tempérance l'empêche d'en abuser.

Si par les observations générales on ne trouve pas que l'usage de la médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie, par cela même que cet art n'est pas utile, il est nuisible, puisqu'il emploie le temps, les hommes et les choses à pure perte. Un homme qui vit dix ans sans médecins, vit plus pour lui-même et pour autrui que celui qui vit trente ans leur victime.

ÉPILOGUE.

Je ne me soucie de plaire ni aux beaux-esprits ni aux gens à la mode. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort et le philosophe, qui, par la même raison, n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs quand on veut vivre au-delà de son siecle.

Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes : il en faut faire quand on réfléchit; et, quoi que vous puissiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés.

Fin du trente-sixieme volume.

TABLE
DES CHAPITRES
Et des articles contenus dans ce volume.

Introduction préliminaire, page 5.

CHAPITRE PREMIER.
RELIGION.

De Dieu, page 25
De la spiritualité de l'ame, 32
De l'évangile, 36
De la dévotion, 40
De l'irréligion, 44

CHAPITRE II.
MORALE.

De la conscience, page 51
Du bonheur, 60
De la liberté, 78

De la vie, page 80
De la vertu, 88
De la sensibilité, 95
De la bienfaisance, 99
De l'amitié, 107
Des passions, 112
De l'amour, 118
De la société conjugale, 131
Du célibat, 145
De la société civile, 146
Des sociétés du monde, 156
De la conversation, 170
Des femmes, 174
De l'éducation, 204
Des moeurs de ce temps, 229
Du luxe, 236
Des riches, 241
De l'économie et de la police domestique, 252
De l'inégalité, 265
Des vices, 270
De l'hypocrisie, 272
De l'intempérance, 273
De la vanité, 275
De l'amour-propre, 276
Du jeu, 277

De la danse, page 279
Du courage, 282
Du duel, 284
Du suicide, 292
Des adversités, 295
De l'amour de la patrie, 297
De la différence des deux sexes, 299
De l'imagination, 302
Des voyages, 304

CHAPITRE III.

POLITIQUE.

Des gouvernemens, 319
Des rois, 325
Des lois, 328
Des finances, 335
Des impôts, 338
De la population, 342
Des plaisirs de la campagne, 343

CHAPITRE IV.

LITTÉRATURE, SCIENCES ET ARTS.

Des langues, page 346
Des savans, 354
Du gout, 357
De l'étude, 368
De la lecture, 371
De l'histoire, 377
Des romans, 389
Des arts, 392
Des talens, 403
Des divers esprits, 407
Du théatre, 409
De la tragédie, 416
De la scene françoise, 419
Des comédiens, 430
Critique du misanthrope, 433
De l'opéra, 449
Des fables, 459
De la musique, 467
De la médecine, 472

Fin de la table.